

**Bernard Besson**

**1961**

*Roman historique*

### *Personnages principaux*

Charles Siméoni, commissaire aux Renseignements généraux

Connie Wiscombe, agent de la CIA

Edgar Hoover, directeur du FBI

Glenda Horst, agent du FBI à la NSA

Gordon Aylesworth Blake, directeur de la NSA

Kalia Kagan, agent russe du KGB

Markus Wolf, directeur du renseignement extérieur de la RDA

Otto Heinner, capitaine de l'Armée française

Sabine Racinet, artiste peintre, sculptrice

Serguei Golikov, sous-directeur du GRU

Stanislas Borontsov, chef du contre-espionnage au KGB

Vladimir Semitchastny, président du KGB

Walter Fichte, chef de la division soviétique à la NSA

Yvan Serov directeur du GRU, renseignement de l'Armée Rouge



## *Lexique*

CIA	Central Intelligence Agency service de renseignement
FBI	Federal Bureau of Investigation police judiciaire
GRU	Service de renseignement de l'Armée rouge
KGB	Comité pour la sécurité de l'Etat
NSA	National Security Agency interceptions du signal
RG	Renseignements généraux, documentation intérieure
SDECE	Service de documentation extérieure
STASI	Service de renseignement de l'Allemagne de l'Est

## *Cuba*

Le Boeing 707 d'US Airways achevait sa descente sur Rancho Boyeros, l'aéroport international de la Havane. Abraham Pettyjohn montra la côte à son fils.

- Voici Cuba !

Pour ses douze ans Hamlet avait gagné un voyage avec ses parents grâce à la tombola de l'école d'Annapolis, capitale du Maryland. Un état qui devait son nom à Marie Henriette de France épouse de Charles 1<sup>er</sup>, roi d'Angleterre. Eléonor et Abraham, citoyens britanniques installés aux Etats-Unis, ne plaisantaient pas avec l'éducation du rejeton.

- C'est beau !

- C'est une île magnifique que les Américains ont soi-disant libérée en accusant les Espagnols d'avoir coulé le *Maine*, un cuirassé. Ce qui était un mensonge.

- Ce n'est pas ce que l'on nous raconte à l'école.

- Mais moi, ton père, je te le dis.

- Oui papa.

- Tu as bien attaché ta ceinture ?

- Oui maman.

Quelques instants plus tard les roues du Boeing effleuraient la piste. Le soleil rasant éclairait la cabine. Hamlet pensa aux pirates des Caraïbes mais se tut. Les passagers en provenance de Washington descendirent les échelles de coupées

avant d'être conduits en rang vers la douane. Certains frissonnaient à l'idée d'être confrontés à une administration révolutionnaire. Hamlet jugea ces craintes infondées en découvrant l'allure débraillée des uniformes. Les douaniers détaillaient les Américaines. Abraham présenta son passeport et celui de son épouse.

- Vous êtes citoyens britanniques, tous les deux.

- Tous les trois répliqua le père de famille en posant la main sur la tête de son fils.

- Pourquoi venez-vous ?

- Pour le tourisme.

Le douanier soupira dans l'attente de quelques dollars qui ne vinrent pas. Agacé, il apposa le tampon officiel.

- Bienvenue à Cuba.

En quittant l'aérogare ils observèrent des ouvriers en train de modifier le nom de l'aéroport pour le remplacer par celui de José Marti.

- C'était qui ?

- Un poète qui a fait de la politique. Il a contribué à l'indépendance de l'île. Les Cubains le considèrent comme un héros.

- Comme Castro ?

- C'est un peu ça.

Le taxi aida la famille à charger les bagages puis emmena les Pettyjohn à l'hôtel. La Havane ressemblait aux livres de géographie du collège d'Annapolis. Plus que les couleurs pétantes des voitures ou les calèches tirées par des chevaux ce qui intriguait Hamlet était l'anxiété de ses parents. Mademoiselle Collins qui gérait la tombola l'avait regardé d'une façon étrange. Rien ne les obligeait à partir avant le printemps. Quelle idée de visiter Cuba au début de janvier ! Tout cela avait quelque chose de précipité. En découvrant le Hilton, Hamlet ne fut guère surpris.

- Ce n'est pas l'hôtel prévu par la tombola...

- J'ai décidé de prendre le surplus à notre charge.

- Ça doit coûter cher...

- Cet automne, les affaires ont bien marché. J'ai décroché un contrat pour la réhabilitation d'un yacht.

Abraham et Eléonor géraient un atelier d'accastillage parmi les plus florissant de la Chesapeake. Plusieurs voiliers bénéficiaient des attentions du magasin. La famille traversa le hall du plus grand hôtel d'Amérique latine dans l'indifférence des autres vacanciers. Abraham discuta un moment avec le concierge puis tendit la clé de la suite à Eléonor avant de s'adresser à son fils.

- Monte avec maman, il faut que je rappelle un client au sujet d'une pièce de rechange.

Dans l'ascenseur Hamlet se colla contre sa mère dont le parfum délicat le comblait sans effacer sa curiosité, au contraire.

- Pourquoi nous n'attendons pas l'été pour venir ? La tombola n'imposait aucune date.

- Il paraît que Cuba est plus agréable l'hiver. J'ai prévenu ton collègue. Nous ne restons que quelques jours. Tu as eu de bonnes notes, cela ne posera aucun problème.

- Chic.

En découvrant la suite réservée par ses parents Hamlet s'émerveilla d'autant de luxe.

- C'est super ! Tu disais pourtant que Cuba est un pays pauvre...

- Il y a aussi des riches, même des très riches.

- C'est pour ça qu'il y a eu une révolution ?

- Oui.

- Et tu trouves ça bien ?

Eléonor Pettyjohn regardait la ville par l'immense baie vitrée. Sa mère ressemblait à la statue de la Liberté songea Hamlet.

- Je sais que tu es d'accord avec la révolution...

- Pourquoi penses-tu cela, mon chéri ?

- Parce que je te connais...

La porte de la suite s'ouvrit. Il surprit un sourire entre ses parents. Un signal d'amour non dénué d'arrière-pensées n'ayant rien à voir avec les sentiments. Il refusa d'ajouter un tracas à ce qu'il devinait.

- Quand allons-nous visiter ?

- Je propose que nous allions découvrir l'église du Christ du Bon Voyage.

- Pourquoi celle-là ? demanda Hamlet.

- Nous avons rendez-vous avec notre guide...

- Ah bon...

L'église avait été construite en plein centre de La Havane sur les fondations d'un ancien ermitage. Deux clochers encadraient un portail surmonté d'un balcon, modernité d'un temps révolu. A l'intérieur des bougies allumées honoraient des saints. La maquette d'un galion intéressa vivement le jeune homme. Les marins venaient ici prier le ciel de leur accorder une traversée à l'abri des dangers. De retour ils rendaient grâce. Son cahier de devoir de vacances à la main Hamlet prenait des notes pour un exposé sur la civilisation hispanique. Etonné de voir sa mère porter une mantille sur ses cheveux, il se souvint d'un tableau de Goya. Ses parents attendirent le guide dans une église déserte. Soudain la porte s'ouvrit.

Un homme jeune, vêtu d'une chemise blanche surmonté d'un pull en laine, fit résonner ses semelles sur les dalles. Il s'avança vers le couple, porta un regard étonné sur l'enfant avant de s'intéresser à la mère puis au père à qui il s'adressa dans un anglais parfait.

- Vous êtes Abraham Pettyjohn ?

- C'est moi.

- Pouvez-vous me suivre à la sacristie ?



Abraham suivit l'homme vers une porte en bois cirée par des siècles de pieuses manipulations. A l'intérieur une fenêtre barreaudée éclairait des armoires encadrant une lourde table de chêne. Abraham s'assit sur la chaise qu'on lui indiqua. Le Cubain en fit autant de l'autre côté.

- Je m'appelle Fabian Escalante, lieutenant de l'armée cubaine, chargé de la sécurité du Premier ministre.

Face au silence qui suivit Abraham fit état de sa citoyenneté britannique, de son installation dans le Maryland, de son métier, sous le regard incrédule de l'autre.

- J'équipe des bateaux de plaisance. Parfois des bateaux de pêche. Mais c'est plus rare. Nous habitons Annapolis.

- L'ambassadeur de Russie a fortement suggéré au Premier ministre de vous entendre. Il paraît que vous avez quelque chose à nous dire...

Abraham avala une hésitation entre ses mâchoires douloureuses puis se jeta à l'eau.

- Je viens vous annoncer une tentative d'assassinat contre Fidel Castro.

Le lieutenant se cala contre le fauteuil datant d'Isabelle la Catholique, un meuble solide

- Où et quand ?

- A l'hôtel Hilton, le 17 janvier.

- Qui va tuer Fidel ?

- Marita Lorenz, une Allemande qu'il a connue lorsqu'elle voyageait à bord du *Berlin* un paquebot de croisière.

Fabian Escalante posa ses mains sur les accoudoirs tout en observant son visiteur d'un air soupçonneux.

- Nous connaissons Marita. Elle a eu un fils de Fidel qui est né ici. Ce que vous racontez nous paraît hautement improbable...

- C'est pourtant la vérité. Elle va essayer de le tuer.

- Comment un équipementier de bateau de plaisance de la Chesapeake, citoyen britannique de surcroît, est-il en possession d'une telle information ?

- L'ambassadeur de Russie ne vous a pas expliqué...

- Son excellence Sergueï Mikhaïlovitch Koudriavtsev a insisté pour que nous vous recevions. Il nous a indiqué le numéro de vol de votre arrivée. Je suppose que vous êtes en relation avec les services de renseignement soviétiques...

- C'est d'eux que je tiens mon information.

- Sans doute...

- J'ai un message personnel pour le Premier ministre.

- De quoi s'agit-il ?

- Le Secrétaire Général du parti communiste, Nikita Sergueïvitch Khrouchtchev veut adresser une demande au chef de l'Etat cubain.

- Vous pouvez tout me dire...

- Je n'en doute pas.

Le jeune homme à peine plus âgé qu'Hamlet, fit preuve d'intelligence. Au lieu de se vexer, il proposa un arrangement.

- Je dois retourner auprès du Premier ministre. Un guide connaissant la ville va vous faire visiter La Havane. Je prendrai l'initiative de notre prochaine rencontre.

Un quart d'heure plus tard la famille Pettyjohn montait à l'arrière d'une immense Cadillac rose décapotable. Sur le siège du passager avant se tenait un homme en costume blanc.

- Nous allons visiter les merveilles de La Havane.

- Je peux prendre des notes ?

- Mais oui mon garçon.

Conduits à travers la ville les Pettyjohn croisèrent des attelages tirés par des chevaux noirs à pompons rouges. Des habitants, des gamines en robes blanches, les saluaient comme s'ils étaient des visiteurs de marque.

- Les gens ont l'air gentils.

- Note ça dans ton cahier.

Hamlet écrivait. Eleanor photographiait. Au bout d'une rue étroite la voiture s'arrêta devant un restaurant. La Guarida, rappelait Fort Alamo. Le chauffeur se tourna vers le père de famille.

- C'est là, au premier étage.

Hamlet remarqua les clochers qui encadraient la rue. Le ciel s'était resserré entre les toits. Abraham se tourna vers les siens.

- Vous allez continuer la visite sans moi. Je vous rejoindrai plus tard.

Reçu au rez de chaussée par Fabian Escalante, il accepta une palpation de sécurité. Le lieutenant s'excusa.

- Le Premier ministre change souvent de résidence. Vous ne serez pas étonné des précautions.

- Certainement pas.

- Suivez-moi.

En haut des marches, ils débouchèrent dans une salle de restaurant déserte en ce milieu d'après-midi. Fidel Castro se tenait assis derrière une nappe blanche. Le Lider Maximo, l'œil charbonneux, la barbe noire, détailla le visiteur. Dans son dos un tableau surréaliste accrochait le regard. Le cou d'une autruche décapitée jaillissait d'une fourrure cachant le visage d'une femme nue. La toile transformait la pièce en musée.

-Je sais que ça étonne ! Asseyez-vous monsieur Pettyjohn. Est-ce votre vrai nom ?

- Oui.

- Figurez-vous que j'ai reçu un appel de Marita. Elle m'annonce sa venue à La Havane le 17 janvier. Je la retrouverai au Hilton !

- C'est ce que je suis venu vous dire monsieur le Premier ministre.

- Félicitations ! Je ne vous demanderai pas comment les Russes ont appris cette nouvelle. Ce qui m'étonne, c'est de voir un Anglais venir à mon secours avec l'accord du Kremlin...

Abraham, fasciné par le tableau, levait les yeux au-dessus de Castro. Celui-ci chauffait la peau d'un cigare avec le feu d'une allumette.

- Fabian me dit que Nikita Sergueïvitch attend quelque chose de moi.

L'accastilleur britannique sortit de son portefeuille une petite feuille de papier rose.

- Monsieur le Premier ministre, voici un carbone utilisé par les télétypes de marque Siemens en dotation dans vos administrations.

Fidel Castro saisit la feuille dont la texture rappelait le papier à cigarette. Quelques mots sans signification apparentes étaient imprimés à la surface.

- Si dans votre clémence, vous renvoyez Marita aux Etats-Unis, montrez-lui ce document en suggérant que vous avez été prévenu par radio. Mais sans l'affirmer pour autant.

- Cela vous dédouanera n'est-ce pas ? C'est tout ?

- Pour nous, c'est énorme.

Le Lider Maximo se tourna vers la femme au visage caché par la fourrure. Lui-même disparut derrière une nuage de fumée avant de reposer l'allumette dans le cendrier.

- On croit connaître les gens, monsieur Pettyjohn. Mais la politique s'en mêle. Qui arme le bras de Marita ?

- La CIA d'Allen Dulles, monsieur le Premier ministre.

- Kennedy est-il au courant ?

- Nous l'ignorons.

- Le monde est étrange. Que pensez-vous de ce tableau ?

- Je le trouve de circonstance.

- Merci pour le message.

Le chef de l'Etat vêtu de son uniforme vert olive quitta la pièce. Lorsque la voie fut libre Abraham rejoignit les siens pour continuer la visite. Il vit son fils signer une carte postale.

- A qui écris-tu mon garçon ?

- A Karolina ma copine du collège.

- La Polonaise ?

- Oui papa.

Calfeutré entre son père et sa mère Hamlet se sentait aimé. Néanmoins, des évènements bizarres traversaient le royaume des Pettyjohn.

### *Otto*

Le soleil levant allongeait des ombres, éclairait les dunes en forme de poignard. Les matins du Sahara interrogeaient la vie, enflammaient l'âme.

- Chouffe là-bas, capitaine !

Allongé à côté du Harkis, Otto Heinner régla ses jumelles sur l'objectif. Depuis la crête les deux combattants observaient la piste conduisant vers Hammoudia, le centre d'essai des bombes nucléaires françaises.

- Qu'est-ce qu'ils font ?

- On dirait qu'ils sortent des corps d'un camion. C'est un Dodge, un véhicule tout neuf. Sans doute un cadeau de la CIA.

- Il y en a un qui filme la scène, commenta Ahmed Kebir.

- Ce n'est pas dans les habitudes du FLN de faire du cinéma ! Nous ne les avons jamais vus avec des caméras.

- Je suis étonné qu'ils sachent s'en servir.

- C'est sûrement Rachid Casa qui leur a fourgué le matériel. Pour les planqués la guerre est un récit, Ahmed. Il faut des images pour l'opinion, nourrir les débats sur les plateaux de télévision.

- Les traces de pneus sur la piste indiquent qu'ils viennent de l'Ouest, sans doute du Maroc ! Ils vont y retourner. Qu'est-ce qu'on fait, capitaine ?

- Combien en vois-tu ?

- Six.

- Quelle heure est-il ?

Kebir leva la tête vers le ciel pendant qu'Otto regardait sa montre, une Breitling récupéré au Tonkin sur le poignet d'un commissaire politique du Vietminh.

- Il est 5 heures. Je propose qu'on les allume dans la montée des Géants.

- Au col de la chèvre ?

- Affirmatif.

Les deux hommes quittèrent leur poste pour rejoindre leur Delahaye 4x4 de reconnaissance. Une demi-heure plus tard ils la camouflaient dans l'ombre d'un rocher. La montée des Géants n'avait rien à voir avec le col du Saint Bernard ! Sur cinq kilomètres un faux plats permettait de passer d'un plateau désertique à un autre. Les véhicules lourds peinaient dans le dernier tronçon.

- Droite ou gauche ?

- La droite, pour une fois.

Ahmed Kebir sortit du coffre son MAC 29, fusil-mitrailleur de la Manufacture d'armes de Châtellerauld, outil fiable expédiant du 7,5 mm à une cadence soutenue. Armé d'un MAS 49 lance grenade, Otto avisa une pierre plate permettant de prendre la route en enfilade. L'attente commença dans le souvenir des rizières. Le Tonkin lui collait encore à la peau avec les sangsues, la jungle détrempée, les pièges. Le Vietminh inventait mille et unes saloperies cachées sous les feuilles entre les orchidées. La guerre ici était plus propre si tant est que l'on puisse la qualifier ainsi.

Le soleil au zénith, ils virent enfin apparaître le camion. Au volant, le chauffeur arborait des lunettes noires, ainsi que le passager. Les autres voyageaient à l'ombre de la bâche. Kebir réglait son arme.

- Je prendrai le passager.

- J'allumerai le chauffeur. Gardons un survivant. Pour l'interrogation.

- Tu le traiteras à l'offensive ?

- Oui, Ahmed.

Accroupi derrière son arme, Otto repensa à l'une des filles du Zarathoustra, un bar à puttes tenu par une Tunisienne dans les faubourgs de Haïphong. La mémoire avait ses réflexes. Pourquoi celle-là ? Parce que son sourire ne cachait aucun mensonge. Une âme simple qui lui parlait encore. Sans doute était-elle morte dans l'effondrement de l'Indochine française. Ai Van aimait les nuages...

Le Dodge grossissait au fur et à mesure de sa progression. Ils l'entendirent changer de vitesse pour attaquer les derniers mètres avant le col de la chèvre. Le bruit du moteur effraya des lapins du désert. Otto s'inquiéta. Le Sahara était peuplé d'une multitude de créatures. Le camion n'était plus qu'à dix mètres. Il aperçut les visages. Des fellaghas peu ordinaires, habillés de surplus de qualité. Des gens à l'aise.

- Des Marocains, hurla Kebir !

- Tant pis pour eux !

Les deux rafales giclèrent, brisant le parebrise dans un bruit de staccato. Le Doge continua sur sa lancée. Kebir alluma la bâche pour effrayer les occupants. Quatre hommes sautèrent sur le sol pour fuir dans le désert en se séparant comme ils l'avaient appris à l'entraînement. Otto indiqua du doigt celui qui paraissait le moins physique. Il régla son lance-grenade pendant que Kebir abattait les trois autres à l'économie avec de courtes rafales. Lorsque le survivant fut à cent mètres, il visa à gauche du fuyard pour ne pas l'abîmer.

La grenade traça une courbe sur le ciel blanc comme un écran. Une belle explosion récompensa le tireur. Projeté à terre par le souffle l'homme ne bougeait plus. Otto prit son temps pour s'approcher de la cible. L'ennemi respirait comme un poisson jeté sur le pont du bateau.

- Vous avez commis un excès de vitesse dans la montée...

- Ah bon...

- Vous n'avez pas vu le panneau ?

- Tu es allemand, toi...

Contrairement à ce qu'il espérait le Marocain, sonné, serait coriace.

- Qu'est-ce que vous foutiez à Hammoudia ?

- Tourisme...

Otto comprit que l'homme ne parlerait pas. Il sortit une paire de menottes et lui passa les pinces. Kebir alla chercher une corde. Le Dodge opéra un demi-tour pour rejoindre l'endroit où les Marocains avaient déposé les cadavres. Le prisonnier accroché au parechoc s'écroula au bout de quelques kilomètres. Otto le fit monter sur la plateforme. Bientôt ils s'arrêtèrent devant la mise en scène du massacre et firent descendre l'homme à la caméra.

- Qui sont ces gens que vous avez jetés ici pour les filmer ?

L'homme baissait la tête, les poignets en sang, muet comme un poteau. Kebir fouillait les corps allongés sur le bord de la piste. Les mains et les visages des victimes atrocement brûlés prouveraient au monde l'impitoyable crime de guerre commis par la France.

- Ce que vous avez fait à ces pauvres types est ignoble. Qu'est-ce que vous voulez prouver ?

Toujours aussi buté le prisonnier ne décrochait pas un mot. En d'autres temps il lui aurait coupé les oreilles l'une après l'autre. Mais les temps avaient changé. La France gagnait les batailles mais perdait la guerre. Otto se rapprocha du poste émetteur pour envoyer un message à Reggane : *Cinq fells hors de combat, un prisonnier. Scène de crime au kilomètre 19 sur Hammoudia. Prévenir la prévôté.*

- Qui t'a fourni la caméra ?

Le Marocain gardait le silence. Otto saisit le polaroïd de dotation à bord de son véhicule de reconnaissance pour prendre des clichés de la scène de crime.



Puis il demanda à Kebir de ramener le prisonnier à la base. Seul sous les étoiles au volant de la Delahaye il considéra le passé. Combien de temps allait-il pataugé dans cette merde ? Depuis son arrivée en Algérie sa conscience politique comme disaient les marxistes s'était élargie.

Aussitôt arrivé, il se rendit au poste de commandement du 1<sup>er</sup> Régiment étranger parachutiste. L'arrivée à Reggane de Gerboise verte, la dernière-née des bombes atomiques expliquait la présence d'un détachement de l'unité d'élite. Otto se gara devant le bâtiment puis monta les escaliers. Parvenu devant le bureau il cogna à la porte.

- Entre donc !

Depuis la pièce aussi vaste qu'un terrain de tennis on pouvait voir Reggane, la ville surgie du désert pour doter la France d'une force de frappe. Otto aimait bien Jean Koshkin, son commandant, un chevalier du Moyen Age, plutôt qu'un centurion du désert prêt à se soulever.

- Tu as interviewé le prisonnier, Otto ?

- Il ne veut rien dire. Je crois qu'il travaille pour Rachid Casa.

- Tu ne l'as pas fait parler...

- Que les gendarmes se démerdent. C'est leur métier. Je n'ai pas envie de faire la une du Nouvel Observateur.

Koshkin comprit qu'Otto ne voulait plus se salir les mains. Depuis un certain temps le zèle des officiers s'étiolait.

- Tu crois que c'est Gerboise qui les intéresse? demanda Koshkin.

- Ils veulent faire croire que nous utilisons des prisonniers pendant les essais nucléaires. Des sortes de cobayes pour voir les effets du flash de lumière, de l'ouragan de chaleur, des radiations.

- Qui « ils » ?

- Les Américains ! Ils lorgnent sur le pétrole. Ce sont eux qui ont fourni la caméra et le matériel aux Marocains recrutés par la CIA.

- Tu m'entraînes dans des complications...

- Je te ramène un témoin, un type qui confirmera. Si vous savez vous y prendre. Les Américains et les communistes se battent entre eux pour nous dépouiller.

Venant d’Otto, un Allemand qui à dix-sept ans combattait les Russes dans Berlin en ruine la remarque fit son effet.

- Tu n’as pas lutté toutes ces années pour abandonner l’Algérie aux égorgeurs du FLN, n’est-ce pas Jean ?

- Que veux-tu que je fasse ?

- Certains de nos amis réfléchissent à des solutions politiques.

- Que veux-tu dire ?

- Pour l’instant, rien n’est arrêté.

- Vous ne pensez tout de même pas à un soulèvement militaire ?

- Je ne suis pas dans le secret des dieux, Jean. En plus, je suis allemand.

- Tu es plus français que nous. Ça te jouera des tours ! Ne te lance pas dans une aventure sans lendemain !

Koshkin dont la grand-mère avait été la filleule d’Alexandra Romanova, la dernière tsarine, quitta son bureau pour s’approcher de la baie vitrée. Avec ses 7 000 ingénieurs et techniciens Reggane formait en plein désert une ville à 35 kilomètres du point zéro. Les civils vivaient hors du monde, hors de la guerre, bien payés.

- Les gens que je croise ici se foutent du sort de l’Algérie. Ils sont dans leurs bulles. Ils ne pensent qu’à leur résidence dans la Nièvre ou dans le Finistère. Sais-tu ce qui se vend le mieux à Reggane dans les boutiques ?

- Non, Jean.

- Des cannes à pêches démontables !

- Je n’ai pas de campagne. Je n’ai pas de famille.

- Voilà deux ans que tu n’as posé aucune perme ! C’est mal vu. Va t’amuser Otto. Un vrai soldat s’éclate de temps en temps. Tu n’as pas quelqu’un à voir ?

- J'ai une cousine à Paris. Elle se souvient peut être de moi.
- J'en suis sûr. L'Armée n'aime pas les ascètes.
- Je vais préparer mes bagages.

De retour dans la chambre qu'on lui avait affectée Otto commença à faire sa valise, glissa un vieux pull-over entre deux chemises blanches. Un autre champ de bataille l'attendait, plus civilisé. Avant de s'embarquer à bord de la Grise le transport de troupes qui assurait la navette entre Reggane et Alger, il rejoignit Kebir à la cantine. Les militaires se mélangeaient peu aux civils.

- J'ai obtenu que tu viennes avec moi en permission à Paris. Il est temps que tu te familiarises avec la Métropole.

- Comme tu veux capitaine.

Ils choisirent une table à l'écart. Les femmes à Reggane étaient une infime minorité. Otto savait que son assurance de sniper, ses bonnes manières, son léger accent allemand pouvaient plaire à certaines créatures.

- Qu'est-ce qu'on va faire à Paris, capitaine ?

- Des mondanités...

- Ce n'est pas ma spécialité.

- J'ai besoin de quelqu'un qui sache ouvrir l'œil, repérer une main cachée, un voyageur faisant semblant d'attendre le bus, un gamin en planque pour le compte d'un voyou.

- C'est dans mes cordes.

- A l'occasion, il faudra peut-être égorger proprement.

- Je sais faire...

- Nous prendrons l'avion de temps en temps.

- On n'a rien sans rien, Inch Allah !

## *Dallas*

La présence d'Edgar Hoover et de son adjoint Clyde Tolson en cabine avait transformé le Boeing 707 de United Airlines en club de la presse. Passagers et journalistes entouraient le directeur du FBI. Hoover ne tarissait pas d'éloges sur son nouveau patron, le ministre de la Justice, Robert Kennedy. Le commandant de bord, honoré de la présence du plus grand policier d'Amérique avait transformé la partie avant en salle de conférence. Le directeur avec sa trogne de bouledogue et Tolson cravaté comme un acteur de série B, fascinaient.

- Je ne doute pas qu'avec le frère du président, nous allons former une équipe de choc contre les criminels, déclara Hoover.

- Les Texans seront-ils débarrassés des voleurs de bétail ?

- Nous allons nous y employer. C'est la raison pour laquelle je rends visite au vice-président Lyndon Johnson.

- Des installations pétrolières ont été récemment sabotées.

- Il s'agit d'opérations menées par des communistes. Je vais écouter les patrons du secteur. Le FBI a des idées pour protéger nos puits.

Depuis quelques minutes le 707 entamait sa descente sur Dallas. Tout le monde fut invité à rejoindre son siège. Les gratte-ciels jetaient des éclats de lumière vers un ciel sans limite. Edgar et Clyde vêtus du même complet penchèrent la tête vers le hublot.

- Tu as bien parlé Speedy !

- Vraiment ?

- Oui.

Hoover posa la main sur le genou de son adjoint. La présence de Clyde à ses côtés donnait du sens à l'existence. Sa seule famille après la mort de maman. Il y avait aussi Glenda, une nièce éloignée dont la plastique donnait le change à la presse. Une fille intelligente, sous employée. Sans oublier l'indispensable Miss Gandy. L'avion aborda la piste de Love Field sans frémir.

- Un vrai *Kiss landing* !

- Bien vu, Clyde.

Les deux hommes quittèrent l'avion sous les applaudissements pour être pris en charge par le bureau du FBI au grand complet. Gordon Shanklin, l'agent spécial en charge de la station, lui présenta son adjoint James Patrick Hosty, père de neuf fils alignés en rang d'oignons pour saluer le grand homme. Les fédéraux et leurs épouses escortèrent le directeur dans l'aérogare sentant le kérosène et le désinfectant. Le maire de Dallas, Robert Lee Thornton, souhaita la bienvenue au sauveur de l'Amérique.

-Monsieur le maire je suis très honoré de votre présence.

- C'est Dallas qui s'honore de votre arrivée. Puis-je vous conduire vers le centre-ville afin de vous montrer le bâtiment ?

- Oui, monsieur le maire.

- Il s'agit d'un immeuble qui pourrait abriter vos enquêteurs. Voire servir d'université contre le crime !

- Enthousiasmant.

Edgar et Clyde profitèrent de la voiture municipale. Malgré le calendrier un soleil radieux permit au FBI de traverser la ville escortés par les motards de la police locale. Face à ses hôtes illustres, Thornton commentait.

- Dallas est en pleine expansion. Nous avons des projets dans chaque quartier.

- C'est ce que je vois. Félicitations !

De temps en temps des badauds applaudissaient. Les attachées de presse du FBI travaillaient bien. Les télévisions filmaient. Arrivée sur Dealey Plaza, la voiture se gara devant un immeuble de briques rouges de six étages.

- Voici le Texas School Book Depository. Vous disposez d'un quart d'heure pour visiter, n'est-ce pas ?

- C'est convenu.

Plusieurs policiers entourèrent la limousine pour escorter les passagers vers l'escalier donnant accès au premier étage. Edgar, détendu, écoutait les explications.

- L'immeuble a été construit en 1898, frappé par la foudre en 1901. Il a été reconstruit en 1902. En 1937 la compagnie qui l'avait racheté a fait faillite. Maintenant nous l'utilisons comme entrepôt.

La visite des lieux confirma Edgar dans ses premières impressions qu'il garda pour lui.

- Bien entendu, la ville prendra à sa charge la modernisation de toutes les installations. Vous pourrez occuper l'ensemble ou seulement une partie.

- Je vais demander à Gordon Shanklin de me faire des propositions. Je suppose que vous l'appréciez...

- C'est un garçon formidable.

De retour sur Dealey Plaza les visiteurs remercièrent abondamment avant de s'engouffrer dans une voiture du FBI. Ils rejoignirent bientôt les faubourgs. Assis à l'arrière Edgar remonta la vitre qui les séparait du chauffeur.

- Qu'en penses-tu Clyde ?

- Tu ne loueras pas leur dépôt.

- Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

- Tu ne vas pas nous installer dans un immeuble qui a été foudroyé, incendié et dont l'un des propriétaires a fait faillite. Tu es trop superstitieux.

- Bien vu Clyde, je ne sais pas ce que je ferais sans toi...

Après un parcours confortable, la voiture pénétra sur le domaine dont la façade jaune d'œuf flamboyant étonna les arrivants. Sur l'allée conduisant vers une sorte de Trianon il croisèrent une pompe à essence Esso dernier modèle. Totale incongruité.

- Les pétroliers sont des gens bizarre, Clyde.

- Tu as raison Speedy.

Lyndon Johnson sortit seul pour saluer Edgar Hoover. Les deux compères fréquentaient la même loge maçonnique de Washington. Le géant texan avec sa tête d'éleveur de bétail, son haleine alcoolisée, écrasa les phalanges du FBI.

- Bonjour Edgar ! Salut Clyde. C'est bon de vous voir !

- Bonjour monsieur le vice-président.

- Tu ne vas tout de même pas installer une école dans leur putain de School Depository. J'ai tout ce qu'il faut pour toi à Austin !

- Ne t'inquiète pas, j'irai où tu voudras.

- Bonne nouvelle. Sais-tu qu'Allen Dulles nous attend au salon ?

- Je suis au courant.

Lyndon saisit la cravate d'Edgar avec ses gros doigts, un geste familier indicateur de gravité.

- Dis-moi Edgar, où en est Allen avec le fils de pute ?

- Kennedy va le virer. Tu n'es pas informé ?

- Cette salope me tient à l'écart de tout. C'est comme si j'avais la gale. Alors que je lui ai apporté les voix du Sud. Allons voir nos copains.

Les trois hommes pénétrèrent dans la maison. La lumière tamisée par des rideaux de soie évoquait un boudoir surdimensionné. Au sol, le carré magique de Dürer intriguait avec ses nombres. Allen Dulles, lunettes cerclées, pipe noire, moustache et cheveux gris, salua les arrivants.

- Bonjour Edgar. Merci pour votre soutien durant toutes ces années.

- C'est normal Allen...

- Savez-vous par qui je serai remplacé ?

- Aucun des Kennedy ne me fait des confidences. Mais je saurai.

Lyndon Johnson présenta au FBI Haroldson Lafayette Hunt. Le géant de la finance possédait des parts dans toutes les industries liées aux hydrocarbures. Il s'inclina devant l'Administration. L'homme le plus riche de la planète selon

Forbes, affichait un visage rond presque poupin, une modestie inversement proportionnelle à sa fortune.

- Quand Kennedy va-t-il crever, monsieur le directeur ?

Hoover prit une mine consternée. Mauvais augure.

- Malgré toutes les drogues qu'il ingurgite, il tient encore debout. Son élection l'a dopé !

- On nous dit que la mafia l'a aidé à se faire élire, déclara H.L.Hunt.

- C'est vrai confirma Johnson. Joe Kennedy a fait jouer ses relations auprès de la pègre.

- Et maintenant Bob Kennedy va leur chier dessus !

- C'est suicidaire. Et pour nous ? demanda Haroldson Lafayette.

Les têtes se tournèrent vers Allen Dulles. Le patron de la CIA prit sa pipe entre les mains.

- Je n'ai entendu parler d'aucune réforme sur la fiscalité du pétrole. Kennedy a la tête ailleurs. Sa grande affaire est Berlin. Il ne veut pas d'une guerre en Europe. On peut le comprendre...

- Sur ce plan il a raison, ajouta Lyndon Johnson. Si l'Armée Rouge attaque ce sera très vite une guerre nucléaire.

Allen Dulles, concerné au premier chef, fit le commentaire que l'on attendait de lui.

- Les Russes ont une avance balistique. Il est difficile d'avoir des informations mais nous savons qu'ils préparent quelque chose d'énorme dans le domaine nucléaire. Kennedy est au courant. Eisenhower lui a fait un topo sur le rapport des forces.

H.L. Hunt, syndic pour la circonstance des pétroliers texans posa la question qui agitait les salons de Dallas et de Houston.

- Qu'est-ce que vous comptez faire avec l'Algérie lorsque les Français partiront ?

- De Gaulle négocie avec le FLN, répondit Allen Dulles.



- Que fait-on pour prendre le contrôle de la production ?
  - Nous facilitons l'ouverture de comptes en banque à Genève et à Jersey pour les futurs dirigeants algériens. Dans quelques jours vous pourrez arroser.
  - On nous dit qu'il y aura des Français dans le nouvel ensemble pétrolier.
  - Nous vous fournirons également leurs comptes en Suisse et au Luxembourg. Les banquier européens sont compréhensifs. Des gens bien élevés.
  - Il ne faut pas que Paris garde la mainmise sur le pétrole algérien. Ce serait immoral !
  - Nous allons révéler au monde les crimes contre l'humanité commis par l'armée française. Les gens doivent savoir.
  - Quelles atrocités?
  - Pendant leurs essais nucléaires au Sahara, ils attachent des prisonniers de guerre pour voir les effets de leurs bombes ! Vous recevrez des clichés. Pour l'instant, je vous conseille le silence. Paris est encore dans l'OTAN. L'Amérique gardera le contrôle des fluides sur l'ensemble de la planète. Nous avons plusieurs ordres exécutifs qu'aucun président n'a remis en cause.
  - Que fera Kennedy ?
  - Il n'ira pas contre les intérêts de la nation. C'est un malade mais il n'est pas idiot.
  - C'est le candidat d'Hollywood.
  - Pour l'instant il est obnubilé par Marita Lorenz, l'ancienne maîtresse de Castro ! Il a lu ses aventures dans la presse. Il va la sauter !
- La remarque de Lyndon Johnson détendit l'atmosphère.
- Eh bien nous voilà rassurés !

Haroldson Lafayette frappa dans ses mains invitant tout le monde à l'enclos pour admirer *Charlemagne*. Accompagnés de garçons en livrée portant des seaux à champagne les invités traversèrent la pelouse. Un authentique cowboy, venait à leur rencontre en tenant la bête par le museau. Le milliardaire pour

la circonstance, utilisait la demeure de l'un de ses amis en voyage à Moscou, pour un contrat. H.L.Hunt commenta :

- C'est un reproducteur d'une tonne et demie. Un vrai charolais. Regardez comme il est frisé. Une bête de force, doux comme un agneau. Grand prix du salon de l'agriculture à Paris !

Le monstre, considéra ses admirateurs d'un œil humide. Deux majorettes habillées au couleurs du Texas présentèrent l'agrandissement d'une photo où apparaissait De Gaulle visitant le salon.

- Le général a dit « *Charlemagne* fait honneur à la France ». Maintenant il honorera le ranch de notre vice-président, Lyndon Baines Johnson !

Tout le monde applaudit pendant que pétaient les bouteilles. Enervé, *Charlemagne* effraya une majorette.

### *New York*

L'encadreur de Bloomingdale's avait été formé à Paris par la dynastie des Piantoni. De père en fils ces artistes se transmettaient un savoir-faire royal devenu républicain par la force des choses. L'homme, précédé de ses gants blancs, portait une œuvre d'art.

- Voici la lettre, mademoiselle. J'espère que l'encadrement plaira au directeur.

La blonde sportive, un rien râblée, saisit l'objet dans ses mains pour admirer. Son regard bleu acier transperça le verre anti-reflet. Elle reconnut la calligraphie pressée de l'auteur.

- Qu'en pensez-vous ?

- C'est du beau travail.

- C'est pour moi un grand honneur d'immortaliser la correspondance des deux hommes les plus célèbres des Etats-Unis. C'est-à-dire du monde. Je vous l'enveloppe ?

- Oui.

Glenda Horst observait les moulures, l'infinie variété des baguettes, des encadrements accrochés aux murs tapissés de papiers peints. Ses matinées new-yorkaises commençaient souvent par une visite chez l'encadreur. Amateur de photos dédicacées, oncle Edgar lui confiait un travail qu'aucun autre agent du FBI n'aurait pu accomplir. Famille, même éloignée, oblige.

- Je repasserai tout à l'heure prendre le paquet.

Les sens en éveil, Glenda changea d'étage. Elle franchit la porte du salon de thé, désert en ce milieu de matinée. Pour la circonstance elle inaugurerait un nouveau tailleur vert avec la ferme intention de changer de chaussure avant la fin de la semaine. Marita Lorenz assise près de l'une des fenêtres ressemblait aux photos publiées par les journaux. La First Lady de Cuba observa la blonde qui marchait vers elle d'un pas musclé.

- Seriez-vous d'origine allemande, Glenda ?

- Ma mère est née à Hambourg, Marita.

- Je suis de Brême.

- Vous êtes en avance.

- Vous aussi ! Au téléphone, vous disiez avoir un contact personnel avec Edgar Hoover...

- C'est exact, répondit Glenda.

Le regard pétillant de la compagne de Castro réclamait des explications. Elle s'empressa de répondre.

- Je suis la fille du fils adoptif de l'oncle d'Edgar qui était juge à Washington.

- Vous êtes donc la petite nièce d'Edgar Hoover, l'homme le plus puissant des Etats-Unis...

- Lorsque vous avez sollicité un rendez-vous avec le FBI de New York mon oncle a été prévenu. C'est lui qui m'envoie. Il a confiance. Même si je ne le mérite pas toujours...

Effrayée, Marita trempa ses lèvres dans la tasse. L'absence d'autres clients dans le salon ajoutait à ses angoisses. Le FBI avait-il vider les lieux pour les laisser en tête à tête, sans témoin ?

- Pourquoi voulez-vous me rencontrer, Marita ?

- Pour demander conseil et protection au FBI. Je sais que votre oncle est un grand patriote, un homme intelligent qui a réglé d'innombrables problèmes.

- Vous n'avez pas tort. Edgar a entendu parler de vous. Qu'il y a-t-il de vrai dans ce que racontent les journaux ?

- J'ai eu un fils, avec Fidel Castro. Andrés est né pendant que j'étais dans le coma.

- J'ai lu ça, C'est tout de même incroyable !

- On ma empoisonnée. J'ai été transportée à l'hôpital inconsciente. C'est là-bas que j'ai accouché.

- On prétend que Castro a voulu vous tuer.

- C'est ce que dit ma mère. Frank aussi.

- Frank ?

- Frank Sturgis. Un Américain d'origine italienne. Un soldat courageux qui a changé de nom pour prendre celui de son beau-père. Je ne sais plus quoi penser...

- Vous voudriez que le FBI vous aide à réfléchir ?

- C'est cela.

Apeurée, Marita vérifia l'absence de toute personne étrangère.

- Je vous écoute Marita. Nous sommes entre femmes...

- J'ai rencontré Frank à Cuba où il soutenait la révolution avant que Fidel lui confie une mission d'inspection sur le monde des jeux à La Havane.

- Castro voulait-il réouvrir les casinos ?
- Je ne sais pas.
- Vous étiez pourtant proche de lui.
- Le jeu ne m'a jamais intéressé. C'est le domaine de la mafia.
- Pourquoi avez-vous quitté Cuba ?
- Je me suis fâchée avec Fidel. A cause de Frank.
- Vous aviez une liaison avec lui aussi ?

Marita baissa les yeux. Glenda n'insista point.

- Frank disait que pour l'avenir de Cuba, il fallait relancer les casinos. Il m'a demandé de fouiller dans les poubelles de Fidel. J'ai été surprise. On m'a renvoyée. Je ne sais toujours pas ce qui s'est passé pendant mon coma...

- Le FBI n'enquête pas sur des crimes ou tentatives de crimes commis à l'étranger.

- C'est bien dommage.
- Pourquoi dites vous cela Marita ?

- Parce que Frank me demande de retourner à Cuba pour revoir Fidel et l'assassiner. Il dit que Castro se languit de moi malgré le fait que j'ai fouillé dans ses papiers. Que dois-je faire, Glenda ?

- Pour qui travaille Frank Sturgis ?

- Il est toujours chargé d'une mission d'inspection des jeux mais je sais qu'il est en relation avec les milieux anticastroistes.

- Et vous, comment vous situez-vous politiquement ?

- Je ne suis pas favorable aux dictatures. En Allemagne nous avons vu ce que ça donne...

Marita baissa les yeux. Les convictions politiques de la belle allemande semblaient incertaines. Glenda synthétisa ; une qualité qu'oncle Edgar appréciait chez elle.

- Si vous tuez Castro vous passerez du statut de First Lady de Cuba à celui d'héroïne de la Contre révolution. Quelle sera votre récompense ?

- Frank dit que nous rétablirons les flux touristiques entre l'île et les Etats-Unis. Nous sauverons le pays de la pauvreté. Nous rétablirons la démocratie.

- Et vous aurez votre petit casino...

- Comment le savez-vous ?

- Le FBI connaît la vie. Vous avez bien fait de me rencontrer. Quand devez-vous tuer le dictateur ?

- Je pars dans deux jours...

- Où cela se passera-t-il ?

- A l'hôtel Hilton de La Havane. Fidel a réservé une suite.

- Il a donc toujours des sentiments pour vous.

- Nous avons un fils...

- Le FBI ne peut pas vous aider à commettre un meurtre !

- Je le comprends...

Glenda saisit le menu du salon de thé. Puis sortit un stylo de son sac à main.

- Vous allez noter un numéro de téléphone où il y aura toujours quelqu'un.

Marita écrivit les chiffres avant de ranger le carton de Bloomingdale's .

- Peut être à un de ces jours, Marita.

- Fidel a des films...

- Comment ça des films ?

- Avant la Révolution de nombreux politiciens américains fréquentaient les casinos. Certains allaient à des parties fines, si vous voyez ce que je veux dire...

- Lesquels ?

- Par exemple, le nouveau président.

- John Kennedy !

- Oui.

Glenda se mit à saliver comme un taureau du Montana. Elle entra de plein pied dans les dossiers préférés d'oncle Edgar.

- Nous aimerions récupérer ces films. Pour préserver l'honorabilité du nouveau président...

- J'ai bien compris, Glenda. Je vais voir ce que je peux faire.

- Appelez-moi quand vous voudrez.

Marita examinait le salon de thé aux allures de wagon restaurant.

- C'est votre oncle Edgar qui a fait vider les lieux ?

- Pour que nous soyons à l'abri des oreilles indiscrètes. Les journalistes doivent servir lorsque nous en avons besoin.

- Je me sens rassurée. J'ai bien fait de vous appeler.

- Vous sortirez après moi. Il ne faut pas que l'on nous voit ensemble.

- Je comprends.

Après le salon de thé, Glenda se dirigea vers le rayon lingerie féminine où la vendeuse la reconnut à travers un sourire complice.

- Nous avons des nouveautés...

- Montrez-moi.

L'employée de Bloomingdale's sortit d'un large tiroir, des culottes noires, des bas, des jarretelles grises, des soutiens gorges, une collection de dentelles plus affriolantes les unes que les autres.

- C'est somptueux !

- Ça vient de Paris.

- Evidemment...

- Ce sont les plus grandes tailles que nous ayons. Votre maman sera contente.

Glenda caressa les fins tissus avant d'exprimer sa satisfaction sous l'œil impavide de la vendeuse.

- Je les prends toutes.
- Je vous les enveloppe. Vous garderez le sac.
- Merci

Après avoir récupéré la lettre encadrée, Glenda affronta la neige saccagée par les piétons. Elle se dirigea vers la 58<sup>ème</sup> rue tout en guettant d'éventuels suiveurs dans les vitrines. Oncle Edgar veillait à sa sûreté . Mais deux précautions valaient mieux qu'une. A moins de deux cents mètres de l'East River elle reconnut la devanture de la *French engraving national boutique*. Volontairement vieillot, le magasin attirait son lot d'amateurs d'arts en tous genres. Elle poussa la porte provoquant le son d'une clochette rappelant la vieille Europe.

- Bonjour mademoiselle.
- Excusez mon retard, j'arrive de Bloomingdale's.
- Je vois que vous êtes chargée, posez ça là.

Glenda laissa ses emplettes derrière le comptoir. Elle suivit l'homme, un authentique Français, dans l'arrière-boutique. Il s'empara d'un cadre protégé par un matelassage de plastiques pour le confier à sa cliente.

- Les gravures viennent directement de Moulins sur Allier. Il y a autre chose...

Le boutiquier ouvrit un tiroir d'où il extirpa une galette en fer blanc comme celles entassées dans les salles de projection.

- C'est un film ?
- Il a été tourné à Paray-le-Monial, un haut lieu de spiritualité...

Glenda devina dans le ton du marchand une ironie confirmée par un sourire en coin.

- Je vous range tout cela dans un sac.
- Je vous remercie beaucoup.



Lestée de tous ses paquets, elle sauta dans un taxi pour se faire conduire à Grand Central. Dans le hall où scintillait l'arbre de Noël elle repéra un des agents du FBI chargé de sa protection. Tous cravatés de manière identique ces jeunes gens essayaient de passer inaperçu. Les journaux spéculaient sur la futur prestation de serment de John Kennedy. Elle acheta le dernier *Life* pour lire l'article consacré à l'épouse du 35<sup>ème</sup> président des Etats-Unis. Impressionnée par la classe de la First Lady, elle se jura d'interroger oncle Edgar sur la vie de la famille.

Alors que le train filait vers Washington DC elle se demanda ce qu'elle allait faire de sa vie. Depuis quelques temps son goût pour les mathématiques cédait face aux excitations du contre-espionnage. Une drogue qui l'amenait à s'intéresser aux hommes, espèce prévisible. A ses pieds le plastique contenant le carton à dessin s'était détaché. Peut-être à cause du froid. Ou de la chaleur du train. Elle accentua l'ouverture avec ses doigts tout en surveillant ses voisins.

Au début elle eut du mal à comprendre. Un taureau dressé sur ses pattes arrière l'incita à continuer. Devant la bête une vache recevait l'hommage du mâle en levant les yeux vers le clocher d'une église ! Tétanisée, elle recolla les morceaux de scotch qui entouraient le plastique.

### *Pennsylvanie*

Sabine Racinet s'écarta de la toile pour apprécier le dernier coup de pinceau. Au-delà du tableau, s'étendait la forêt de Tiadeghton. Un horizon qui lui rappelait les paysages du Morvan au cœur de la France. Le craquement d'une brindille lui fit tourner la tête. Marc, son mari, approchait. Les mains sur les hanches il observa le paysage auquel sa femme donnait des couleurs hors de saison. Inquiet pour la santé mentale de la petite brune, il n'arrivait pas à comprendre pourquoi elle l'avait entraîné dans ce coin perdu. En plein hiver, à la merci d'une tempête de neige !

- En forêt de Fontainebleau, il y a des endroits plus beaux que celui-ci, avec une lumière douce. Autour de Washington aussi il y a des coins sympas.

- Le pendule était formel, je devais venir ici.

Marc leva les sourcils vers la cime des arbres. Depuis qu'elle s'était entichée de théosophie, Sabine recevait des messages de l'Au-delà. Des réminiscences de vies antérieures la conduisaient dans des lieux bizarres. A Paris il s'en était inquiété auprès du docteur Hubert Belmont, le psychanalyste attiré des artistes de la Rive gauche.

*- Ne vous inquiétez pas. Sabine est une artiste à fleur de peau. Je n'ai décelé aucune pathologie inquiétante. Soyez patient.*

Racinet s'approcha pour considérer l'œuvre de sa femme. Sabine passait volontiers de la sculpture à la peinture, travaillait le bronze autant que le plastique. Sous des apparences chétives se cachait une femme très physique. Prudent, il garda le silence devant la toile. Un détail l'intriguait. Sabine pouvait oublier de prendre ses anxiolytiques trois jours de suite sans que son état s'aggrave ou s'améliore...

- Tu entends ?

Marc dressa l'oreille vers le givre accroché aux branches. Les plus hautes griffaient le ciel. Un jour il se mettrait à la photo. En été de préférence.

- On dirait des coups de marteaux.

- Je savais que le pendule me signalait quelque chose. Allons voir. J'en ai assez de peindre. Il fait trop froid !

Soulagé, il l'aida à plier ses affaires, fixa le chevalet sur son dos ainsi que la boîte de couleurs. Ils débouchèrent bientôt à l'endroit où ils avaient garé la voiture.

- Ça vient de là-bas !

Sabine indiquait l'autre côté de la route. Ils traversèrent pour se retrouver sur un chemin de terre marqué par les traces de tracteurs. Le bruit ressemblait à celui d'un marteau piqueur. Qui pouvait bien utiliser un tel engin dans un coin aussi perdu ? Au bout d'une centaine de mètres la piste s'élargit. Les Racinet

faisait face à un chantier. Une baraque en bois d'où sortait la fumée d'un poil les intrigua. Ils avancèrent.

- Crois-tu que ce soit prudent ?

- Je n'ai vu aucun panneau interdisant l'entrée...

Marc eut un mauvais pressentiment. Les phobies de Sabine finiraient par lui causer des ennuis. Le bruit du marteau piqueur cessa, rendant le silence de la forêt effrayant. Ils dépassèrent la cabane pour arriver devant l'entrée d'une mine abandonnée. Deux ouvriers emmitouflés les observaient. Le plus grand, taillé comme un bûcheron s'approcha de la Française. Sabine ne laissait pas les hommes indifférents. L'hiver heureusement la protégeait. Le bûcheron considéra le symbole de paix hippie offert par Mary Pinchot. Horrifié Marc le vit tendre la main vers l'objet suspendu au-dessus de l'anorak.

- Alors ma petite dame, on s'est perdue, dans la forêt ?

- Viens Sabine, tu vois bien que ces messieurs travaillent.

- Laisse-moi tranquille. Qu'est-ce que vous construisez ?

L'homme de mauvaise humeur, s'approcha en s'essuyant les lèvres du revers de la main. Marc se liquéfiait.

- Nous transformons cette vieille mine en refuge pour les animaux. Il y aura ici des bêtes.

- On dirait que la petite dame veut visiter...

- Oui, répondit l'artiste.

- Sabine, on ne va pas déranger ces messieurs...

Défigurée par la trouille Marc suivit sa femme sur le chemin de tous les dangers. Ce n'était pas la première fois que madame Racinet jouait avec le feu. Sur le sol une dalle en béton récente témoignait des travaux. Un bâti maçonné permettrait d'accueillir une vaste porte. La mine s'enfonçait sous la montagne.

- Avec le froid nous avons arrêté de couler.

- Voulez-vous visiter l'intérieur, ma petite dame ?

- J'en ai assez vu. Merci messieurs. J'étais venue voir le grand cerf. Mais il n'est pas là.

- Il est à l'épicerie de Letteman à côté de la station Esso.

- Merci pour la visite.

Marc vit les regards des ouvriers frustrés. Apeuré, il n'osa pas se retourner. La gorge sèche, il finit par retrouver l'usage de la parole.

- Tu es inconsciente ! Ces types auraient pu te violer !

- Pas en plein hiver. Mon talisman me protège !

- Tu parles !

Fort heureusement la voiture n'avait pas bougé. Il haussa les épaules avant de s'installer au volant. Dans le rétroviseur il ne vit rien d'inquiétant. Sabine semblait perdue dans ses pensées.

- Comment veux-tu que je ne m'inquiète pas pour ton état de santé. Est-ce que tu as pris tes médicaments ?

- Conduis-moi à Letteman. De toute façon nous devons prendre de l'essence. Je veux voir le grand cerf.

- C'est quoi encore, cette connerie ?

- Mon pendule est formel. Il y a un cerf qui fait partie de mon karma. Du tiens également. Nous devons le croiser.

Marc savait que toute protestation serait inutile. Résigné, il prit la route du village. Dix minutes plus tard ils traversaient Letteman, posé au centre d'une clairière. Quelques chalets voisinaient avec une station Esso contiguë à la seule épicerie qui tenait lieu de cantine pour les bûcherons.

- Gare-toi là.

Marc s'arrêta juste en face du bâtiment et serra le frein à main.

- Qu'est-ce qu'on vient faire ici ?

- Voir le grand cerf...

Depuis la terrasse deux hommes gantés, la tête couverte, observaient les arrivants. Des touristes inoffensifs. Marc et Sabine descendirent sur le gravier, traversèrent la route en se donnant la main. Le couple monta l'escalier avant de pénétrer dans la chaleur du chalet.

Dix hommes autour d'une grande table les dévisagèrent d'un air furieux puis amusé lorsque Sabine avec son accent français demanda où était le grand cerf. Marc repéra les armes de poings à la ceinture, les insignes sur les chapkas suspendues aux porte-manteaux. Ils dérangeaient une réunion de shérifs ! La patronne quitta les flics pour ses nouveaux clients.

- C'est pourquoi ?

- Le plein d'essence et le grand cerf.

- Il est derrière vous !

Collée au mur, une tête empaillée avec ses bois gigantesques, ses oreilles tendues comme des ailes, dévisageait Sabine. Elle recula en portant ses mains au visage.

- Qu'est-ce qui t'arrive ?

- Je ne le voyais pas comme ça !

- Je ne vois pas ce qu'il a d'extraordinaire...

Marc commanda des cafés puis il remit les clés de la voiture à la patronne qui s'empressa d'aller remplir le réservoir.

- Cela fait au moins trois jours que tu n'as pas pris tes anxiolytiques. Je ne comprends pas ton attitude. Tu as un comportement suicidaire !

Sabine finit par détacher son regard de l'animal. Le café à la forte odeur d'endive lui rappela les souvenirs de ses 20 ans en 1940. L'aubergiste revint pour engager la conversation.

- J'ai l'impression que vous êtes français, les amoureux ?

- C'est vrai répondit Marc.

- De quel coin en France ?

- De Paris.

- Quelle chance ! J'ai toujours rêvé d'y aller. Qu'est-ce que vous venez faire dans ce trou perdu de Pennsylvanie ?

- Demandez à madame...

Sabine posa sa tasse, sourit, chercha ses mots.

- J'ai vu votre cerf en rêve. Mon pendule indiquait l'endroit sur la carte. J'ai dit à Marc qu'il fallait venir. J'ai commencé un tableau dans la forêt près de l'ancienne mine. L'année prochaine je reviendrai le finir.

- Vous êtes de vrais parisiens...

- Exact.

- Ma femme est une artiste. Nous avons un atelier à Washington dans Georgetown.

- Je comprends mieux.

- Nous avons envie de voir la Pennsylvanie.

Marc saisit le regard dubitatif de la patronne, une Américaine ayant vécu plusieurs hivers. Il lut le doute dans ses yeux clairs. Que faisaient-ils là à côté d'une réunion de shérifs ? Il régla sa note. Une minute plus tard la Ford redémarrait. Marc essayait de relier les événements. Sans y parvenir.

- Les ouvriers auraient pu me tuer avant de t'emmener sous la montagne pour s'occuper de toi !

- Impossible !

- Pourquoi ?

- A cause de mon talisman.

Sabine tira sur l'objet qu'un collier en grosse laine tressée maintenait autour du cou.

- C'est un cadeau de Mary.

- Quelle Mary ?

- Mary Pinchot Meyer. Je lui ai offert l'une de mes girafes. Il paraît qu'elles amusent Jack.

- Jack ?
- John Fitzgerald Kennedy, le président. Jack pour les intimes...
- Comment le sais-tu ?
- Mary Pinchot Meyer est la maîtresse de Kennedy...

Marc Racinet faillit rater le virage et redressa la voiture in extremis.

### *Paris*

Otto Heinner, en permission dans la capitale, alluma son transistor de voyage. Les électeurs approuvaient à 75% le projet d'autodétermination des trois départements français d'Algérie. Guère étonné du résultat, il regarda par la fenêtre. La neige tombait sur le boulevard Raspail. Après avoir enfilé son uniforme de capitaine, il descendit les escaliers. Véra, la patronne, avec qui il avait passé sa première nuit parisienne lui adressa un sourire reconnaissant.

- Où vas-tu beau gosse ?
- Au Cercle Interallié, pour les vœux.
- Avec ta gueule de légionnaire sortant du sable chaud tu vas faire des ravages chez les dames.
- Mais non...

Otto déposa un baiser sur le front de la brune aux yeux de braise.

- Dis-moi capitaine, crois-tu qu'on aille vers la paix en Algérie ?
- Les gens nés là-bas n'ont pas envie de partir. Nous allons livrer les Français et les Harkis aux bourreaux du FLN, aux communistes !
- Si tu le dis...
- A ce soir.

En quittant l'hôtel Istria, rue Campagne première en plein Montparnasse, il sauta dans un taxi. Tout en descendant vers la Seine, il fut interrogé.

- Qu'est-ce que vous pensez de cette histoire algérienne mon capitaine ?

- Rien de bon.

La DS approchait des quais. Ils passèrent devant les gendarmes repliés derrière leurs sacs de sable. L'Assemblée Nationale craignait une attaque. La guerre, malgré les référendums, continuait. Après la place de la Concorde, la voiture emprunta la rue du Faubourg Saint Honoré, franchit un barrage de police où il dû décliner son identité. Un gardien de la paix devant la porte cochère lui demanda son invitation.

Pour écouter les vœux de Jean-Louis de Faucigny Lucinge, tous les attachés militaires présents à Paris faisaient la queue devant le vestiaire. Des journalistes, des politiciens posaient leurs chaussures sur les tapis rouges. Des femmes élégantes, non admises dans les étages, attendaient l'ouverture des salons du rez de chaussée. Le légionnaire sentit sur lui quelques regards avant de poser les pieds sur les marches. Otto regretta les sables du Sahara.

Après le discours du prince, il subit ceux des invités de marque avec une patience de sniper. Les rafales de lieux communs terminées, les mains se levèrent. Tout en applaudissant il regarda autour de lui la multitude d'uniformes venus s'abreuver. Le siège de l'OTAN, place Dauphine, expliquait l'exceptionnelle densité de tenues beiges, bleues et blanches. Le nombre de marins lui sembla disproportionné comme à Saïgon ou Alger. Habitué à vivre sans soif, il s'approcha d'une forêt de flûtes à champagne. Paris oblige.

Jean Marie Bastien-Thiry, sanglé dans son uniforme d'ingénieur en chef du génie, le surprit entre deux groupes de matelots amarrés aux tables. Le concepteur des missiles de Nord Aviation inspirait le respect. Otto apprécia la conviction silencieuse de l'homme de foi.

- Merci d'être venu à ce pince-fesse, Otto.

- A vos ordres.

- Vous ne buvez rien ?

- Je ne supporte pas le champagne. Il me donne des maux de tête.



- Il est vrai que vous êtes allemand. Allons dans un coin à l'abri de la meute.

Bastien-Thiry entraîna le capitaine vers un salon où la densité d'uniformes américains surpassait celle de la grande salle.

- Je vous ai amené ici pour que ces messieurs vous reconnaissent.

Otto jeta un regard vers les officiers de l'U S Navy, encore des marins, avant de poser la question.

- Que se passe-t-il ?

- Nous préparons le soulèvement de l'armée contre De Gaulle.

Otto ravalait sa salive. Bastien-Thiry n'était pas du genre à plaisanter. De toute façon il s'attendait à une réaction après le résultat du référendum. La perte de l'Algérie après celle de l'Indochine, ulcérait les hommes d'honneur.

- Et quel sera mon rôle dans cette affaire ?

- Vous connaissez le Sahara, vous parlez l'arabe et l'anglais.

- Affirmatif.

- Les Américains savent qu'au Vietnam vous avez été un combattant anti communiste, irréprochable.

- Sans doute.

- Nous avons besoin d'un agent de liaison discret avec le consulat américain à Alger. Il nous faut quelqu'un qui puisse les rassurer, le jour où nous prendrons le pouvoir.

Otto, la gorge sèche, regretta de ne pas avoir bu quelque chose.

- Je suis moins à l'aise dans les salons que sur les dunes du Sahara. Qu'attendez-vous de moi ?

- Eisenhower et les frères Dulles ont eu du mal à définir une politique algérienne. Nous ne savons pas quelle sera l'attitude de Kennedy.

- Pour l'instant il n'a rien dit...

- Wall street souhaite l'indépendance de l'Algérie. Il y a autour de Kennedy des gauchistes friqués. Ils ont des relations avec des Français du Quartier Latin, des types comme Jean Daniel le journaliste du Nouvel Observateur. Les tueurs du FLN se baladent à New York comme ils le veulent. Même avec des faux passeports d'autres pays arabes ! Vous le saviez ?

- Non, mon colonel.

- Les conservateurs défendent l'Algérie française mais ils sont en perte de vitesse. Les puritains n'aiment pas les catholiques, les papistes comme moi. Je suppose que vous avez lu la presse.

- Je ne lis pas les magazines.

- Il va falloir vous y mettre.

- Je ne vois pas comment rassurer les Américains...

Bastien-Thiry adressa un sourire aux officiers de l'US Navy échauffés par le champagne du Cercle.

- Mon cher Otto les Américains ne sont que des Anglais exportés dans le Nouveau Monde. Comme disait Napoléon c'est une nation de boutiquiers. Pour eux la guerre est un business. D'ailleurs Eisenhower l'a confirmé il y a quelques jours dans son discours d'adieu à la Maison Blanche : *Le plus grand danger pour l'Amérique est son complexe militaro-industriel.*

- Il doit savoir de quoi il parle ! Que devrai-je faire ?

- Vous séduisez les Américains en leur parlant du pétrole. Pour eux l'Algérie est un gisement. C'est tout. De Gaulle négocie déjà avec le gouvernement provisoire algérien. La Compagnie des pétroles d'Algérie est au cœur du marchandage. Il y a aussi Reggane en plein Sahara où nous avons fait exploser l'année dernière notre première bombe atomique.

- Je surveille le périmètre avec mes Harkis.

- Les pétroliers américains négocient avec les Algériens. Ils leurs proposent des technologies en échange de concessions. Dès la prise du pouvoir nous prendrons le contrôle de la Compagnie des pétroles. Vous en serez nommé

administrateur. Les industriels texans ne devront pas être étonnés de vous voir à Dallas ou à Houston.

Otto sentit le ciel lui tomber sur la tête. Dehors la neige descendait sur les jardins séparant le bâtiment des Champs Elysées.

- Et je leur propose quoi ?

- Vous leur dites que De Gaulle s'apprête à trahir l'Alliance Atlantique. D'ailleurs il prépare le retrait de la France de l'OTAN.

- Il ne va quand même pas faire ça !

- Ce type est un traître. C'est l'Antéchrist !

Le regard du chevalier évoquait l'engouement des Français pour les causes perdues. Otto aimait ce pays, son arrogance naturelle, sa géniale pagaille. Ses femmes, surtout !

- Et à Alger, comment j'opère ?

- Votre chef de corps vous laissera du temps libre. Vous fréquenterez les garden party. Nouez des contacts avec la presse, les gens d'influence. L'opinion doit être de notre côté. Jouez de votre anticommunisme.

- J'ai une parente à Paris qui connaît le monde de la presse. Elle travaille à l'AFP.

- Allez la voir.

- Affirmatif.

- Renseignez-vous sur Haroldson Lafayette Hunt, c'est un milliardaire. Il loue une maison près d'Alger où il vient parfois. C'est le syndic des compagnies pétrolières frappées par la loi anti-trust de 1911. Ce Lafayette s'intéresse aussi au gaz et au coton. Il fréquente tous les dirigeants de la planète. Sauf De Gaulle qui a refusé de le recevoir. Un atout pour nous...

- Je m'en servirai.

- On le dit germanophile...

- J'en userai.

- Au revoir capitaine.

Après le départ de Jean Marie, Otto se jeta sur les nappes occupées par la marine américaine. Entre deux sodas, il évoqua le gamin de dix-sept ans défendant Berlin contre les Russes. Puis il entraîna son auditoire à Dien Bien Phu, entre les pièges mortels du Vietminh. Le barman renouvelait les breuvages, prêtait l'oreille. Après l'Asie, il raconta les fellaghas égorgeurs de villageois. Les marins rejoints par les aviateurs écoutaient, fascinés. Quelques-uns avaient combattu. Mais Otto portait dans les yeux la flamme de ceux qui ont tué. A l'arme blanche.

- Vous avez été enrôlé de force dans la Wehrmacht par les nazis ?

- Après la mort de ma mère, lors du bombardement de Dresde au phosphore en février 1945, je me suis engagé. J'étais volontaire.

Un silence gêné répondit à celui qui portait l'uniforme de la Légion Etrangère.

- Et vous messieurs, connaissez-vous l'Algérie ?

- Non mon capitaine. Mais mon père est rédacteur en chef du magazine *Life*. Il envoie des photographes pour couvrir les événements.

Otto distribua ses cartes de visites. La garden party d'Alger commençait à Paris dans un mal de tête épouvantable. En quittant le Cercle Interallié il sauta dans un taxi et se fit conduire place de la Bourse en face de l'Agence France Presse. Un sourire lui donna accès au téléphone de la brasserie.

- Bonjour Hélène, c'est Otto.

Il y eut un silence avant que la secrétaire de direction de l'AFP ne lui réponde.

- Tout va bien ?

- Je suis en permission à Paris, devant le bâtiment...

- Je descends.

Dix minutes plus tard Otto montait les marches conduisant à la galerie de la Bourse. Hélène le dépassa sans lui adresser la parole pour aller se planter

devant les monnaies antiques qui faisaient la joie des numismates. Après un regard circulaire, il se rapprocha.

- Je retourne à Alger. J'aurai besoin d'introductions dans les milieux diplomatiques. Il me faut aussi un dossier sur H.L.Hunt et sur Rachid Casa le marocain qui aide la CIA.

- Je vais arranger ça. Tu recevras une carte postale.

Hélène Métayer reconnut quelqu'un dans la foule. Aussitôt elle se détacha du légionnaire. L'entretien n'avait pas duré une minute. Entre eux, il n'était question que de relations obligées. Otto retourna à la station de métro. Malgré son mal de crâne il observa le plan de Paris entre deux bourrasques.

### *Floride*

John et Bob Kennedy sortirent des eaux glacées de l'Atlantique en levant la tête vers le mat planté au milieu du jardin. Le drapeau rouge hissé sous la bannière étoilée signifiait l'arrivée des visiteurs. Les pieds dans le sable, ils traversèrent la plage vers le mur en béton qui protégeait la maison achetée en 1933 par Joe Kennedy, leur père. Dans quelques jours John prêterait serment au Capitole devant le monde entier.

- Quand je pense que ce connard de Johnson prêtera serment en même temps que toi, ça me gâche la fête...

- Tout le monde se fout du vice-président, Bob. Il nous a permis de gagner le Sud. Je l'enverrai tourner autour du monde comme un sputnik.

Les deux frères qui allaient gouverner l'Amérique passèrent sous la douche en chahutant comme des collégiens. Bob, pour la circonstance, avait amené son Bouvier bernois, une puanteur à poils longs. Après le vestiaire du sous-sol ils montèrent les marches, vêtus chacun du même polo rouge à manches courtes.

Allen Dulles le directeur de la CIA et Richard Bissell, son chef des opérations, se redressèrent en les voyant. Ceux qui avaient conduit la politique

étrangère de Dwight Eisenhower gardèrent pour eux les sentiments que leur inspiraient la tenue de leurs hôtes. John les invita à se rasseoir autour de la table basse. Il présenta son frère.

- Voici notre nouveau ministre de la Justice. Le président Eisenhower m'a prévenu de votre arrivée. Je sais que vous allez me parler de Cuba. Où je suis allé quelques fois du temps de Batista.

Allen Dulles hocha la tête. La CIA n'ignorait rien des frasques du président élu dans les salons de la Havane. Richard Bissel ouvrit la sacoche apportée depuis Langley. Jack pour les intimes, déplaça la corbeille de fruits. La bannière étoilée flottait derrière la baie vitrée transformée en aquarelle. Les quatre hommes se penchèrent sur la carte.

- Si vous en êtes d'accord monsieur le président, les Etats-Unis entendent récupérer les mines et les raffineries de l'île qui nous appartiennent. Raison pour laquelle nous avons instauré un embargo sur le sucre.

- Je sais.

Obsédé par la reprise des négociations avec l'URSS interrompues l'année précédente par la destruction de l'avion espion U2, John se méfiait des opérations secrètes. Sa présidence mettrait fin aux tensions Est-Ouest. Le risque d'une guerre nucléaire disparaîtrait grâce à lui. Silencieux, il subit les explications techniques de Richard Bissel.

- Monsieur le président, la CIA supervise l'entraînement au Guatemala d'une brigade de 1500 réfugiés cubains qui veulent en finir avec Castro. C'est Manuel Artime, ancien directeur de l'Institut cubain de la réforme agraire qui dirigera l'invasion. Dès qu'une zone aura été libérée autour de Trinidad nous installerons un gouvernement provisoire qui dirigera l'insurrection. La ville dispose d'un port. Nous aurons une piste pour les avions.

Les Kennedy se penchèrent sur la carte d'un même mouvement.

- Et comment allez-vous amener cette force d'invasion au large de Trinidad ?

- Une compagnie de transport maritime affrète une flotte de quatre cargos et quelques patrouilleurs armés de mitrailleuses lourdes. Ils quitteront Puerto Cabeza sur la côte atlantique du Guatemala.

- Et si l'aviation cubaine les attaque ? Ce sont des cibles idéales.

Ancien marin de la Navy, John Kennedy avait vécu une guerre dont sa colonne vertébrale lui rappelait les souffrances, le prix à payer.

- Oui monsieur le président. C'est pour cela que nous avons prévu seize bombardiers B 26 pour décapiter l'aviation cubaine juste avant le débarquement.

- D'où viennent ces avions ?

- Ils font partie d'une force spéciale mis à notre disposition par l'US Air force.

- Ils ne peuvent donc intervenir que sur mon ordre.

- Oui. Ils ont été repeints aux couleurs de l'aviation cubaine qui dispose elle aussi de B 26. Un dix-septième appareil se posera à Miami au moment de l'attaque. Il sera piloté par un Cubain qui prétendra avoir participé au bombardements pour le compte de l'aviation révoltée contre Castro...

- Votre histoire me semble peu crédible.

Dulles et Bissell baissèrent la tête sur la carte. Les deux hiérarques ne se faisait guère d'illusion sur l'approbation de l'aventure par le nouveau président dont les opinions gauchisantes séduisaient les médias. Mais dont la proximité avec la mafia par père interposé n'était un secret pour personne. Or les parrains comptaient bien revenir à Cuba.

- Pourquoi avez-vous choisi Trinidad pour le débarquement ?

- C'est une station balnéaire qui a souffert du changement de régime. La ville est bien desservie. Elle est suffisamment peuplée pour devenir le siège d'un gouvernement. Il y a un hôpital, une station radio.

-Si vous me parlez d'une capitale provisoire c'est que vos analystes envisagent une guerre longue. Il faudra que les Etats-Unis s'impliquent au fil du temps. Cela ne me plait pas du tout...

- Monsieur le président, il s'agit d'une hypothèse pessimiste que nous ne pouvons pas écarter. Heureusement nos informations laissent prévoir un soulèvement général dès la chute de Trinidad.

- Je n'ai pas entendu parler de guérillas locales suffisamment solides pour tenir des maquis. Montrez-moi des preuves convaincantes.

- Les sanctions économiques ont fait baissé le niveau de vie de manière considérable. La population est démoralisée, l'armée va se soulever.

- Que vont faire les Russes en Allemagne ? Le vol de l'U2 au-dessus de l'Union soviétique devait rester secret, lui aussi. Ce fut un désastre !

- Il est difficile de savoir ce qui se passe à Moscou, monsieur le président. En Allemagne de l'Est la population souffre de toutes sortes de pénuries. Des émeutes de la faim peuvent faire reculer les communistes. Les récoltes sont mauvaises en Ukraine. Les populations en Russie sont au bord de la révolte contre le régime.

- Qui dirige vraiment au Kremlin ?

- Il semble que Kroutchtchev tienne les rennes, monsieur le président.

- C'est évident sinon il ne serait pas venu ici à l'invitation de notre président il y a deux ans. Expliquez-moi monsieur Dulles, pourquoi un pays si misérable envoie des satellites autour de la terre alors que nous sommes incapables de les survoler sans nous faire abattre comme des bécasses anglaises...

Les deux patrons de la CIA échangèrent un regard étonné par l'iconoclaste question présidentielle. Devant le silence de sa future administration, Kennedy précisa les grandes lignes de sa politique.

- J'entends que ma présidence apporte la paix au monde. Pour cela nous aurons besoin d'une Amérique à la hauteur. Vous m'adresserez chaque mois un mémorandum des avancées soviétiques dans les domaines, aéronautiques, spatiaux, nucléaires et maritimes. La prochaine fois que je verrai Nikita Sergueïvitch, je veux savoir ce qu'il cache dans son pantalon.

- Et pour Cuba, monsieur le président ?



- Je n'ai pas encore annulé l'opération. Je réfléchis. Nous en reparlerons à la Maison Blanche.

John et Bob Kennedy se levèrent en même temps pour reconduire les visiteurs sidérés, muets. En polo rouge et bermuda ils saluèrent sur les marches du perron les deux costumes gris avant de retourner au salon.

- Qu'en penses-tu Jack ?

- Je ne vais pas inaugurer ma présidence en attaquant Cuba !

- Tu as bien raison.

Le frère aîné saisit le vieux téléphone pour entrer en contact avec le centre opérationnel de la NSA placé dans un camion à deux pas de la maison.

- Ici John Kennedy, passez-moi le président à la Maison Blanche.

En se tenant les reins à cause d'une douleur soudaine le président élu s'approcha du ciel sans nuage. Une mouette traçait une courbe. Seul tout à coup il se raccrocha à celui dont la force vitale le rassurait. Le futur Attorney General des Etats-Unis, son double, lui survivrait lorsque la maladie en aurait fini avec lui. Une sonnerie lui fit tourner la tête.

- Téléphone Jack !

John Kennedy saisit le combiné. La voix inimitable de Dwight Eisenhower, vainqueur du débarquement du 6 juin 1944, deux fois élu président, lui manquerait.

- Merci de me rappeler aussi vite monsieur le président.

- C'est un plaisir mon petit Jack. Je suppose que vous avez vu Dulles et Bissell. Vous allez me demander ce que je pense de ce projet...

- Oui monsieur le président. Vous connaissez mieux que nous ce genre d'exercice.

L'homme du D Day exhala un soupir. Trois secondes d'un silence alourdi par l'Histoire.

- Je suis soulagé de quitter la Maison Blanche avant le déclenchement de ce truc. J'ai refusé d'impliquer l'armée américaine dans une attaque frontale

contre Cuba. malgré des pressions énormes. C'est pour cela que les anti castristes ont monté l'opération. J'ai laissé faire la CIA. Après tout, ils ont réussi en 1954 à renversé Arbenz Guzman au Guatemala.

- Les Dulles ont des intérêts dans United Fruit. L'année précédente ils ont renversé Mossadegh, le Premier ministre iranien. Vous avez validé...

- Les Britanniques insistaient beaucoup mon cher Jack. Une affaire de pétrole. Je ne pouvais pas m'y opposer.

- Je comprends, monsieur le président.

- Derrière les combats de l'Amérique il y a du crédit-bail. Les soldats comme moi devraient rester éloignés de la politique. Voyez De Gaulle, obligé bientôt de gérer une guerre avec sa propre armée...Quelle pitié.

- Je compatis.

- J'ai réussi le débarquement parce que Hitler croyait que mon opération était un leurre. Il pensait que l'invasion se ferait dans le Pas de Calais. J'ai tout fait pour cela. Churchill m'a aidé. Von Rundstedt a failli envoyer ses panzers autour de Caen. Je n'aurai pas tenu trois jours.

-Et pour Cuba monsieur le président ?

- Essayez de savoir ce qui se passe dans la tête de Castro et dans celle de Kroutchtchev. C'est le nœud du problème !

- La CIA sait-elle ce qu'ils pensent ?

- Je ne crois pas...

- Votre conseil, monsieur le président ?

- Vous êtes le maître des horloges. Attendez d'y voir clair avant de vous jeter dans ce merdier. A bientôt. Mes amitiés à Jacqueline et à votre père.

- Merci infiniment, monsieur le président.

Jack et Bob reposèrent les écouteurs avant de se relever.

- Masse-moi le dos.

Bob renouvela les gestes qu'attendait son frère. Derrière la baie vitrée l'avenir s'annonçait incertain. Puis l'optimisme familial reprit le dessus comme chaque fois depuis l'arrivée de la famille dans le Nouveau Monde. Le dos présidentiel s'assouplit sous la caresse fraternelle.

- Qu'est-ce que tu vas faire ?

- Je vais appeler Mary. Elle est rentrée de Cuba hier soir.

Mary Pinchot Meyer, ex-femme de Cord Meyer, sous-directeur de la CIA n'avait aucun secret pour le président élu. Les deux frères passèrent dans la salle de billard. Ils découvrirent Jacqueline et Ethel assises devant la télévision.

- Que se passe-t-il ?

- Castro a échappé à un assassinat !

- Comment ça ?

- Son ancienne maîtresse, Marita Lorenz, n'a pas eu le courage de le tuer. Il l'a renvoyée en Amérique.

- Non !

- Elle regrette son geste. Ce n'est pas bien de tuer un chef d'Etat, vient-elle de déclarer...

- Elle a bien raison !

### *Washington*

Glenda leva la tête vers la verrière du Hamilton dont la lumière tamisée éclairait les marbres du hall d'entrée. Aux aguets, elle se dirigea vers le bar, un endroit qu'elle affectionnait à cause des gravures anglaises. L'obligeant concierge détacha le cordon rouge, repoussa la pancarte interdisant l'accès. Au bout d'une moquette shampooinée elle découvrit la meurtrière. Grâce au FBI, Marita avait échappé aux journalistes. Blottie dans l'angle du canapé, l'Allemande ressemblait à une poule extraite du lavoir.

- Ça me rassure de vous voir.

- Moi aussi, Marita.

Glenda commanda un thé et des petites choses.

- Comment vous sentez-vous ?

- J'ai 19 de tension !

- Réaction normale. Vous allez tout me raconter. Ensuite vous irez mieux !

- Vous êtes gentille.

- Comment est-ce arrivé ?

- J'avais occupé ma suite au Hilton. C'est un endroit qu'il aime bien. Je lui ai donné rendez-vous. Il n'a pas tardé. Tout de suite j'ai compris qu'il n'était pas dans son état normal.

- C'est-à-dire ?

- Il m'a tendu le pistolet : *puisque tu es venue pour me tuer, vas-y !*

- Pourquoi n'avez-vous pas tiré ?

- J'étais terrorisée. J'ai tendu la main vers l'arme mais j'ai été incapable d'aller plus loin. Il a crié :

- *Sache que personne ne peut me tuer !*

- Fidel était essoufflé. Il tenait dans ses doigts un bout de papier rose avec une phrase tapée à la machine.

- Quels mots ?

- Je n'ai pas pu lire. C'était une petite feuille très souple. Je me suis effondrée. Aussitôt Fabian Escalante, son chef du contre-espionnage, est entré dans la suite. Il m'a emmenée dans une autre chambre pour me demander qui avait donné l'ordre d'assassiner Castro...

- Qu'avez-vous répondu ?

- Rien ! J'étais terrorisée. Escalante a accusé la CIA d'avoir organisé mon voyage.

- Comment a-t-il su ?
- Je suppose qu'il y a eu des fuites...
- Au sein de la CIA ?
- Peut être. Est-ce qu'il y a des micros ici ?
- Le directeur a fait dépoussiérer l'endroit.
- Dépoussiérer ?
- C'est un terme technique.
- J'ai dit à Escalante que je revenais pour voir Fidel, lui demander une pension pour notre fils.
- Il vous a cru ?
- Je ne sais pas.
- Pourquoi vous ont-ils laissé repartir ?
- Je n'ai commis aucune infraction. C'est Fidel qui m'a mis le pistolet entre les mains. Je n'aurais pas pu m'en servir. Il était dans une rage noire.
- Je suppose qu'à votre retour vous avez eu une explication avec Sturgis.
- Lui aussi est en colère après moi !
- Que vous a-t-il dit ?
- Il paraît que mon échec tombe au plus mauvais moment. J'aurais compromis une opération vitale pour les Etats-Unis...
- Quelle opération ?
- Je ne sais pas.
- Qu'allez-vous faire maintenant ?
- Vous demander conseil. Le président souhaite que j'aie le voir.
- A la Maison Blanche ?
- Il veut que je rencontre Mary Pinchot Meyer, une artiste qui habite Georgetown à Washington. C'est elle qui organisera le rendez-vous.

Glenda décela dans le regard de Marita une sorte d'appel au secours.

- Que me conseille le FBI ?

- Vous ne pouvez pas refuser une invitation du président des Etats-Unis. Il a entendu parler de vous par la presse. Il connaît Cuba. Castro est un personnage fascinant.

- C'est bien vrai...

- Avez-vous du nouveau concernant les films où l'on voit John Kennedy s'amuser avec des prostituées ?

- Je n'ai pas eu le temps de m'en occuper. L'émotion ; vous comprenez. Mais je sais par Sturgis que la mafia a des copies.

- Où sont-elles ?

- Je l'ignore.

- Mon oncle Edgar aimerait le savoir. Pour protéger le président.

- Je vais voir ce que je peux faire. Maintenant je connais du monde dans les milieux anticastristes. Que me conseillez-vous ?

- Ecrivez-lui pour demander pardon. Cela déblocuera peut être la pension que vous lui réclamez.

- C'est une bonne idée. Que dois-je dire à John Kennedy s'il m'interroge sur notre conversation ?

- Vous devez dire toute la vérité au président. Pour votre sécurité ne lui parlez pas des films. Mon oncle est un ami de Joe Kennedy, le père. L'avenir de cette famille est stratégique pour les Etats-Unis. Nous ne permettrons jamais que des communistes viennent la salir. Vous comprenez, Marita ?

- Je vous remercie. Je me sens plus à l'aise. Je vais aller voir Mary Pinchot Meyer. Qui est-elle vraiment ?

- C'est une artiste, une sorte d'intellectuelle.

Marita Lorenz sourit enfin. Glenda l'accompagna jusqu'à la station de taxi. Les deux femmes s'embrassèrent. Dix minutes plus tard l'Américaine sonnait à

la porte du 4936 Thirtieth place. Comme chaque fois ce fut Sam Noisette, un Noir baraqué, portant un gilet jaune à rayures marrons qui ouvrit la porte.

- Bonjour Miss Glenda.

- Bonjour Sam, comment vont ces messieurs ?

- Ils vont descendre.

- Je les attends au salon.

Glenda pénétra dans la vaste pièce pour faire le tour des nouvelles acquisitions d'oncle Edgar. Tous les matins une Philippine sourde et muette venait astiquer les auriges en bronze, les bergers d'Arcadie, les flacons en cristal. Edgar et Clyde ne buvaient pas le même whisky. Le regard émerveillé d'un jeune homme en plâtre lui adressa un sourire. Une nouveauté.

Chaque vacance en Floride ou en Californie était l'occasion de marchandages chez les antiquaires. Une horloge française surmontée d'amours grassouillets indiquait les heures en chiffres romains. Depuis l'élection de Kennedy elle avait remplacé le coucou suisse, exilé pour une raison mystérieuse à quelques centimètres du plafond.

- Mais c'est notre petite Glenda !

Les deux hommes portant le même tweed, cravatés de couleurs assorties, chaussés à l'identique s'approchèrent de la « petite ». Clyde paraissait essoufflé. Depuis quelques temps le directeur s'inquiétait de la santé fragile de son compagnon.

- Je vous ai apporté le cadre.

Femme jusqu'au bout des ongles, agréable à regarder, Glenda remplaçait parfois les starlettes avec lesquelles oncle Edgar aimait se faire photographier. Comme deux enfants ils l'observèrent en train de débiller le paquet cadeau de Bloomingdale's. La lettre adressée par Joe Kennedy à Edgar Hoover brilla dans la lumière de midi :

*Cher Edgar*

*J'ai entendu mentionner votre nom comme celui d'un éventuel candidat à la présidence. Si cela devait arriver ce serait la chose la plus merveilleuse pour les Etats-Unis. Et que vous vous présentiez sous les étiquettes démocrates ou républicaines je vous garantis la plus large contribution que vous pouvez attendre. Les Etats-Unis méritent de vous avoir et je ne peux qu'espérer que ce sera le cas.*

*Avec mes meilleurs sentiments.*

*Joe Kennedy*

- Je vais la faire installer dans mon bureau. Qu'en penses-tu Clyde ?

- Tu pourrais la faire agrandir par le laboratoire. Comme pour les empreintes digitales. Nous avons du matériel allemand qui donne des résultats stupéfiants.

- Tu as toujours de bonnes idées...

- Glenda vient avec nous au Mayflower, n'est-ce pas ?

- Avec joie !

- Il faut profiter des huîtres...

Les yeux d'oncle Edgar luisaient de manière étrange. Le droit, bienveillant, contredisait le gauche. Cette disjonction fugace sur la tête l'effrayait. Génie et folie cohabitaient sous le crâne de ce gros chat peigné. Comme chaque fois le parcours jusqu'au restaurant emprunta un itinéraire bizarre. Assise à côté du chauffeur Glenda dégustait Washington. D'humeur apéritive elle respirait les eaux de toilette venues de la banquette arrière.

-Qu'est-ce que t'a raconté Marita Lorenz ?

Glenda fit le récit de sa conversation avant d'en recevoir une conclusion qui ne l'étonna guère.

- Cette Mary Pinchot est une communiste ! Comme tous les artistes. C'est elle qui fournit au fils de pute les femmes connues.



La voiture s'arrêta enfin devant l'entrée du Mayflower. Le maître d'hôtel, prévenu par Miss Gandy, se précipita avec un groom pour ouvrir les portières. Un photographe saisit sur le vif la main posée par le directeur sur l'épaule de la jeune femme. Clyde suivait, le regard émerveillé. Conduit vers sa table, fleurie avec soin, Edgar se préoccupa des arrivages de fruits de mer.

- Nous avons aussi du Pouilly silex. Une splendeur...

- D'accord.

Les deux hommes prirent place en face de Glenda dont tous les clients pouvaient admirer la chevelure drue, le sourire sportif, la tenue soignée. Le directeur déjeunait toujours à la même heure après le passage discret d'une équipe chargée de repérer d'éventuels micros. Selon la tradition Edgar leva sa coupe.

- A notre chère Glenda !

- A vous deux qui veillez sur l'Amérique.

- Il faut découvrir l'enfant de salaud qui a prévenu Castro du projet de Marita. Qu'en penses-tu Clyde ?

- C'est la CIA qui a monté l'opération, c'est de la CIA que vient la fuite. Mais elle peut venir aussi de la Maison Blanche. Le président reçoit des journalistes qui connaissent Castro. Il va rajouter Marita à sa liste. Il est fasciné par les guérilleros, les traine-savate, la pègre. N'oublions pas que la mafia l'a aidé à se faire élire.

- Tu vois bien les choses, Clyde...

- D'après ce que nous savons par nos amis cubains Kennedy ne soutiendra pas le projet d'invasion monté par les anticastristes.

- Ce fils de pute fera tout pour saboter l'opération.

- Marita t'a dit que Castro agitait un papier rose....

- Oui, répondit Glenda.

- Je me demande si ce n'est pas le carbone d'un télégramme.

- Castro était énervé. Je crois qu'il a reçu ce télex juste avant de se précipiter au Hilton pour surprendre Marita.

- Bien vu Glenda.

- Qu'en penses-tu Clyde ?

- Je suis d'accord.

- Qui est l'expéditeur ?

- Il peut s'agir de la Maison Blanche. C'est peut-être pour cela que Kennedy veut voir Marita. Il veut savoir ce que pense Castro.

Oncle Edgar travaillait ses bulots. Un animal dont l'élasticité évoquait un lointain cousinage. Par les gènes.

- Si il y a eu un message de la Maison Blanche à Castro, celui-ci a été intercepté par la Navy ou la CIA.

- N'oublie pas la NSA, Speed !

- C'est une tour de silence. Nous allons la pénétrer !

Oncle Edgar regarda Glenda avec une arrière-pensée toute politique avant de poursuivre sur le même registre.

- Ce soir je dîne avec Allen Dulles et Angleton le patron leur contre-espionnage. Ils finiront bien par me parler de l'invasion de Cuba.

Clyde et Glenda échangèrent un regard admiratif. Le FBI, pour plaire aux Kennedy, avait installé une antenne à Hyannis Port, afin de protéger le clan tout en l'espionnant. Un homme fragile occupait le bureau ovale. Une pile d'aventures sexuelles en forme de dossiers risquait de s'abattre sur le couple le plus glamour de la planète. Demain un autre couple occuperait la Maison Blanche. Après tout, elle n'était qu'une nièce par alliance, très lointaine...

- Demain matin nous éplucherons l'organigramme de la NSA. Ces connards avec leurs ordinateurs disposent d'un budget colossal. Nous allons les ouvrir comme ce clams.

Oncle Edgar joignit le geste à la parole sous l'œil terrifié des deux autres.

## Georgetown

Un soleil neuf illuminait la démocratie. Pour une fois la politique réchauffait les cœurs. Un couple mythique habitait la Maison Blanche. Georgetown vivait un conte de fées. La lumière sur les briques éclairait un monde fraternel. En quittant le consulat de France où elle était venue régler un problème de procuration électorale, Sabine Racinet sauta dans un taxi.

Arrivée devant le 2900 M street, elle vit l'attroupement devant le mur d'*African modernity*, sa galerie, son idée. La glace avait fondu sur les trottoirs. Le vernissage de « Washington Sahara » attirait son lot d'intellectuels dévoués aux droits civiques. Déposée cent mètres plus loin, elle rejoignit son atelier par l'entrée de service.

Marc Racinet et Sandro achevaient de dresser les tables entre les sculptures racontant l'épopée afro-américaine. Les petits fours de chez Christophe coloraient les bronzes, déclenchaient des salives. Les invités pénétraient dans la galerie, l'une des plus vastes de Georgetown. Mary Pinchot Meyer, accompagnée de sa sœur Tony, traversa le bestiaire suscitant des applaudissements. La proximité de Mary avec la Maison Blanche scotchaient les regards.

- Merci pour votre carte-postale de Pennsylvanie ! Sais-tu que Tony et moi nous avons grandi à Milford ?

- J'ignorais, répondit Sabine.

- Qu'êtes-vous aller faire en Pennsylvanie ?

- Sabine voulait voir Letteman dans la forêt de Tiadeghton.

Mary Pinchot dévisagea la petite brune, cette boule d'énergie, remplie de talents.

- Pourquoi ce trou à rats en plein hiver ?

- Pour peindre.

- Des arbres congelés ?

- Sabine voulait visiter Letteman...

Mary Pinchot éclata d'un rire franc, intelligent, le genre qui devait plaire au nouveau président.

- Mais c'est dingue ce truc-là !

- J'ai reçu un message d'une vie antérieure.

- Je comprends mieux...

La blonde vigoureuse qui avait l'oreille de « Jack » considérait la Française. Les artistes inventaient des chemins invisibles au commun des mortels. Tous se congratulaient entre les bronzes auxquels s'ajoutaient toute une faune de bêtes en plastiques. Pour son amie, Mary avait rameuté l'arrière-ban du Gotha journalistique et du monde du renseignement. Cord Meyer, son ex-mari, était l'un des pontes de la CIA. Où on le créditait d'une future promotion.

- Cord n'est pas venu...

- Il est très occupé mais laisse-moi te présenter Allen Dulles<sup>1</sup> et Richard Bissel, son adjoint.

Sabine sourit d'un air ravi. Les deux hommes n'écoutaient que la confidente du président. La Parisienne observait Bissel, le Mozart des coups tordus, promoteur de l'avion espion U2, fabricant de coups d'Etat.

- Messieurs vous m'impressionnez, déclara la Française.

Même équipée de son délicieux accent, la coqueluche de M Street ne parvint pas à dérider les deux sphinx, obligés de s'extasier devant ses animaux.

James Truitt, journaliste au Washington Post et son épouse Anne, la reine du Minimalisme, traversèrent le magasin pour embrasser Sabine. L'artiste quitta la CIA pour se consacrer à la presse bien-pensante.

- J'ai adoré ta dernière expos, Anne. Tes verticalités parlent fort. A Paris on dit qu'elles sont des voyages. Tu es un médium. D'ailleurs tu vis avec un média.

Les deux Américains éclatèrent de rire, ce qui n'arrivait pas souvent à la grande prêtresse du Minimum.

---

<sup>1</sup> A ne pas confondre avec son frère John Foster Dulles, Secrétaire d'Etat aux affaires étrangères jusqu'en 1959.

- On dit ça de nous en France ?

- Venez à Montparnasse. Je vous organiserai quelque chose avec Hélène de Beauvoir, la sœur de Simone. Elle peint elle aussi. Mais c'est une figurative, une féministe. Je demanderai à Picasso de passer.

- Tu es encore plus adorable que tes bronzes !

Sabine entraîna les Américains vers l'un de ses hippopotames. La sculpture interrogea le minimalisme.

- Comment va Robert Kennedy ?

- Il est si heureux d'être à la Justice. Il va nous débarrasser de l'horrible Edgar Hoover...

- Enfin !

Sabine visitait les invités entre girafes et crocodiles. Les bulles côtoyaient les breuvages macrobiotiques. Les compliments desserraient les rouges à lèvres. Des rires agitaient les boucles d'oreilles. Les ongles peints caressaient les métaux soudés au chalumeau. Le travail de la matière donnait du poids aux frivolités.

- Comment vas-tu ?

Sabine se retourna pour faire face à Eve Curie, la seconde fille de Marie Curie dont les travaux avaient fait entrer le monde dans l'ère nucléaire. Devenue l'épouse d'un ambassadeur américain, Eve travaillait à l'ONU.

- Henry et moi préparons une tournée à Cuba pour évaluer la condition des orphelins. La situation est préoccupante. Castro nous a fait parvenir les visas.

-Vous êtes devenus des globe-trotters.

- Nous arrivons de Thessalonique. Quand retournes-tu à Paris ?

- Dans quelques jours. Crois-tu que De Gaulle va réussir à régler le problème algérien sans trop de casse ? J'entends des rumeurs inquiétantes. Qu'en penses-tu Eve ?

- Les gaullistes se déchirent entre eux. Je suis abattue. Alors que la France se relevait, nous risquons une guerre civile.

Il faut que je te présente à Mary Pinchot. Elle a l'oreille de Kennedy. Si un jour tu veux faire passer des messages, c'est la femme idoine.

Sabine prit Eve par la main pour la conduire auprès de Mary. Elle laissa les deux femmes parler politique. Près des jus de fruits Marc discutait sculpture avec les Truitt. Tout à coup elle croisa les lunettes cerclées et la pipe refroidie de la CIA.

- Je ne savais pas que la sculpture moderne intéressait la Compagnie. Je suis flattée monsieur le directeur.

Allen Dulles fournit un effort pour sourire à celle qui connaissait toute la gauche Kennedy.

- Et à Paris comment vous situez-vous, madame Racinet ?

- Entre le métal et le plastique. C'est un peu kitch, je le confesse. Me pardonneriez-vous ?

Allen Dulles remua les paupières avant de regarder autour de lui.

- Je voulais dire politiquement...

- Depuis que De Gaulle a accordé le droit de vote aux femmes en 1944, je me sens aussi gaulliste que mon amie Eve Curie. Savez-vous que c'est elle qui a inspiré tous les textes fondateurs de l'OTAN avec Lord Ismay ?

- Non...

- Il faudra compléter vos fiches, monsieur Dulles.

La curiosité remplaça l'ennui derrière les lunettes rondes.

- En général des gens comme vous sont plutôt proche de l'extrême gauche.

- Je suis farouchement gaulliste alors qu'au Quartier latin tous mes amis traitent le général de fasciste ! Y compris cette chère Mary Pinchot lorsqu'elle nous fait l'honneur d'un séjour à Montparnasse.

- Vous dites que Mary fréquente des communistes à Paris...

- Je vous vois venir, monsieur le directeur. Elle ne peut pas faire autrement. Tous les intellectuels sont des compagnons de route du parti. Je pense à Picasso ou à Sartre. Vous connaissez ?

- Bien sûr.

- Pour être exposée il faut être de gauche. Sinon vous n'avez pas de bonnes critiques. C'est comme ici. Le MOMA de New York a refusé mes rhinocéros...Trop gaullistes, paraît-il !

Dulles réfléchit puis saisit l'opportunité.

- Vos bêtes iront au MOMA, madame Racinet ! Quelqu'un vous contactera à Paris. Où se trouve votre atelier ?

- Rue Campagne première dans le 14<sup>ème</sup> arrondissement.

La Française tendit sa carte de visite. Eve Curie Labouisse vint se mêler à la conversation. La Française la plus reçue à la Maison Blanche par les présidents depuis la Grande Dépression de 1929 impressionnait par son élégance.

- Je vois ma chère Sabine que tu intéresses nos amis de la CIA. Fais attention, ils vont te recruter !

- C'est déjà fait ! Sabine éclata de rire sous l'œil inquiet de Marc Racinet.

Eve qui avait été l'agent d'influence de Charles de Gaulle pendant la guerre connaissait le cuir de tous les services de renseignement.

- Nous adorons ce que vous faites messieurs pour la défense du monde libre. N'est-ce pas Sabine ?

- Oh oui, vous êtes nos héros de l'ombre !

Ramollis par les compliments des deux femmes Allen Dulles quitta le vernissage avec de la buée devant les yeux. Après son départ Eve s'adressa à Sabine.

- Mary Pinchot nous conseille de reporter notre voyage à Cuba à la fin de l'année...

- Elle ne t'a pas dit pourquoi ?

- Il semblerait que la CIA prépare un débarquement d'exilés cubains décidés à renverser Castro.

- Je crois qu'elle vous rend service.

- Certainement.

## *Alger*

Otto Heinner leva la tête vers la façade du bâtiment abritant le gouvernement général. L'immeuble ultra moderne, achevé en 1934, logeait les services centraux de toutes les administrations. Depuis les deux balcons arrondis soutenus par des colonnes, la vue sur la rade faisait figure de symbole. Il monta les marches en uniforme muni de l'invitation obtenu grâce à Hélène Métayer de l'AFP. L'agence de presse avait ses réseaux dans le monde entier.

Le vernissage du Grand prix de la peinture attirait son lot d'admirateurs. La figuration de l'homme étant contraire à l'islam n'y venaient que des Européens attirés par la lumière. Comme Delacroix, inspiré par le harem d'un corsaire turc. Les beautés raflées par les barbaresques sur les côtes européennes avaient ému le fils illégitime de Talleyrand. A la demande du pape et des nations, la conquête française avait mis un terme à la traite des petits garçons et des filles du Nord.

Pour Otto, les Français avaient l'art de se fourrer dans des impasses. Son engagement lui avait ouvert les yeux sur bien des choses. Depuis le balcon du gouvernement, De Gaulle s'était écrié le 4 juin 1958 à l'adresse des pieds noirs : *je vous ai compris*. Ce qui ne voulait rien dire. Le nouveau président abandonnerait l'Algérie. Plus féru de politique que ne l'imaginaient ses supérieurs, il leur avait fait part de ses doutes. Comment un Allemand pouvait-il douter de la parole du Général ?

En montant les marches derrière ses lunettes de soleil, il se remémora les évènements, revit la foule enthousiaste. Européens et Musulmans fraternisaient dans l'euphorie. Comme en Indochine le Français réprimait brutalement avant de coucher avec l'indigène. Le peuple le plus arrogant de la terre était le moins raciste. L'Anglais ne frayait pas avec les gueux. Les deux empires s'effondraient dans des ambiances contrastées. Le catalogue signalait les noms des peintres invités à exposer, une seule femme, parmi les artistes, une Américaine.



Anne Truitt, égérie des galeries de la Côte Est exposait ses géométries dans une pièce portant le numéro 202. Le local où on lui avait demandé de mettre aux arrêts Jean Morin, le Délégué général, le jour de l'insurrection. Il se rendit immédiatement sur place pour trouver la porte close.

- Je viens pour les Minimums...
- Le local est condamné. Il y a une fuite d'eau.
- Où sont les toilettes ?
- Dans le couloir à gauche.

En ouvrant la porte il blêmit. Une large fenêtre terminait l'alignement des urinoirs et des cabines. La facilité avec laquelle n'importe qui pouvait ouvrir l'inquiéta. Penché sur le rebord il comprit que le prisonnier pourrait tenter une évasion voire un suicide. Dès la prise du bâtiment il faudrait barreauder cette ouverture.

Son catalogue à la main il retourna dans la salle principale, se mêla aux invités qui arrivaient. Un buffet occupait une immense table ronde dressée au milieu de la pièce. Vêtu de son uniforme, il s'approcha tout en observant. Tout à coup il aperçut sa future victime. Jean Morin le conseiller de la Cour des comptes, Délégué général en Algérie ressemblait aux images d'actualités. Le magistrat et résistant incarnait le service public. Il adressa même un signe de tête à son futur geôlier qui se mit au garde à vous.

Mettre au point une arrestation sans effusion de sang ne serait pas facile. La police était une affaire civile. Jean Morin s'approcha du pupitre dressée devant une huile représentant Charles de Foucauld en uniforme de cavalier. Des vues de l'Atlas encadraient l'ermite. Dans la foule une blonde en robe à fleurs et lunettes tranchait sur la grisaille bureaucratique. Sans doute l'Américaine dont Hélène Métayer lui avait donné le signalement sur une carte postale.

- Mesdames et messieurs les artistes, chers amis, la Méditerranée est un pont de lumière entre l'Europe et l'Afrique. Nous sommes ici dans la patrie de Saint Augustin, Delacroix, Camus, notre Prix Nobel qui nous a malheureusement quitté il y a un peu plus d'un an....

Otto repéra deux uniformes écoutant le représentant de la France. D'autres commandos faisaient des repérages. Salan, le général le plus décoré de l'armée, spécialiste de l'action psychologique, préparait son coup dans l'ombre. Celui qui en 1958 avait déclenché un mouvement en faveur de De Gaulle se dressait dans l'ombre contre lui. Profondément divisée, l'armée devenait le creuset d'une épouvantable guerre civile. Après le discours d'Henri Seyrig l'archéologue directeur du Louvre, les invités se dispersèrent vers les toiles accrochées aux murs.

Otto s'éclipsa pour voir si les toilettes de l'étage supérieur ne feraient pas une geôle plus sûre. Malheureusement la configuration des lieux reproduisait celle du dessous. L'idée de séquestrer le gouvernement général d'Alger dans son propre bâtiment lui parut soudain absurde ! Inquiet, il redescendit les marches pour se rendre au cocktail. Tout de suite il la repéra entourée d'officiers français en train de lui faire la cour. En le voyant arriver l'un d'eux informa la blonde à lunette :

- Si vous cherchez un héros du désert, un voici un !

Heinner remercia ses camarades de combat, des officiers appartenant à des régiments d'élite. Il déclina son identité. La robe à fleurs répondit avec un délicieux accent de la Côte Est.

- Connie Wiscombe, attachée culturelle au consulat des Etats-Unis à El Biar.

- Félicitations. Vous vous intéressez à la peinture ?

-Je suis venue voir l'aquarelle d'une amie représentant Thagaste, la cité de Saint Augustin.

- Vous voulez parler de Souk Ahras près de la frontière tunisienne...

- Oui. Vous connaissez ?

- J'y suis passé.

Connie se tourna vers les autres dans un mouvement parfumé tout en saisissant Otto par le bras

- Permettez-vous messieurs que je vous l'enlève ? Je vous le rendrai en bon état.

- Je n'en suis pas sûr, répondit le plus malin.

Tout en parcourant les salles, Connie interrogeait son prisonnier.

- Je vois que vous avez de nombreuses décorations.

- J'ai voyagé.

- Vous êtes d'origine allemande ?

- Oui.

- Une famille de militaires peut être...

- Pas du tout ! Mon père était spécialiste des langues indo-européennes, admirateur de Georges Dumézil. Ma mère était pianiste. Elle est morte dans un bombardement. A Dresde.

- Je suis désolée.

- J'ai accompagné mes parents en Inde, en Sibérie, en Alaska. Je voulais faire des études de lettres. Je m'intéresse encore au sanscrit, aux alphabets. J'aidais mon père à rédiger des lexiques.

- Ce devait être passionnant !

- Oui et non...

- Et vous voilà dans la Légion étrangère !

- J'ai fui l'Allemagne de l'Est. J'avais des notions de français. Je me suis embarqué pour le Tonkin. C'est la raison des médailles.

Otto sentit la pression s'accroître sur son bras.

- Et vous Connie dans quelle arme servez-vous, si je puis oser cette métaphore ?

- J'ai fait mes études à Smith Collège près de Boston. Puis je suis entrée au département d'Etat. Mon père a été envoyé comme ambassadeur au Guatemala par John Foster Dulles.

- Et avant Alger ?

- C'est mon premier poste. J'ai été secouée par la mort de Camus. Il est devenu anti communiste, comme vous. Que pensez-vous de De Gaulle ?

La belle à lunette l'emmenait sur un terrain glissant. D'une manière générale les attachés culturels relevaient des services de renseignement. Le consulat soviétique à Alger en comptait une dizaine !

- Et si nous allions voir votre aquarelle ?

Quelques minutes plus tard ils stationnèrent devant l'arc d'un vieil aqueduc. Derrière les pierres apparaissait un poirier en pleine floraison.

- Qu'en pensez-vous, Otto ?

- L'artiste a un bon coup de patte mais elle a triché.

- Pourquoi dites-vous cela ?

- Il n'y a pas d'arbres derrière cet aqueduc ! Mais l'intention est louable. Nous lui pardonnerons. Elle a voulu faire passer un message.

- Que voulez-vous dire ?

- Elle a suggéré des poires. C'est une allusion à Saint Augustin. Vous vous souvenez du vol des fruits dans les Confessions.

- Il n'est pas interdit d'imaginer...

- Vous avez raison Connie. Une artiste a le droit d'inventer. C'est à cela qu'on la reconnaît.

Connie s'approcha pour vérifier. Otto apprécia la taille fine, les bras nus. Il eut l'impression qu'elle portait des lunettes sans verre correcteur. Sans doute pour avoir l'air sérieuse. Cela l'amusa.

- Vous êtes instruit pour un...

- Un légionnaire, n'est-ce pas ?

- Excusez-moi.

- A Berlin mes parents fréquentaient une église luthérienne. C'est Augustin qui a parlé le premier de la Grâce. Vous comprenez ?

- Je comprends.

- Accepteriez-vous une invitation à déjeuner ?

- Oui.

Une demi-heure plus tard Otto ouvrait la carte du plus renommé des restaurants d'Alger sur le front de mer. Les reflets cuivrés ajoutés aux parfums de la cuisine algéroise créaient une atmosphère. Autour d'eux Européens et Maghrébins discutaient ferme, riaient aux éclats, jetaient des coups d'œil vers le couple.

- Quand on arrive des Etats-Unis on est surpris. Je m'attendais à une ségrégation comme chez nous où les communautés vivent séparées. On m'avait dit que les Français étaient racistes.

- C'est faux ! Les Français sont insupportables, mais ne sont pas racistes. Ce n'est pas comme vous !

- Alors pourquoi cette guerre ?

- Parce que la France est un Etat qui veut faire le bien des populations. Ils ont hérité ça de Saint Louis. Ils se croient plus intelligents que les autres. En fait ils ne sont pas très malins.

- Quelle différence ?

- Ca demande des explications...

- On dit qu'il va y avoir un soulèvement militaire ? Vous y croyez ?

- Je n'en sais rien.

- En cas d'insurrection, les Français lâcheront-ils De Gaulle ?

- J'en doute.

- Que va-t-il se passer ?

- Vous m'avez l'air bien informée Connie...Je suppose qu'au consulat vous rencontrez des Algériens, peut-être même des gens du FLN...

- Je suis trop jeune pour la politique.

- Vous avez de très beaux yeux. Puis-je les voir sans lunette ?

- Euh...

Avec son sourire armé pour les femmes, Otto reçut l'autorisation d'enlever délicatement les verres avant de s'extasier.

- Je ne m'étais pas trompé. Vous êtes sublime. J'espère que vous me reconnaitrez.

- Vous n'êtes pas le genre d'homme que l'on oublie.

- Dans ce cas, il faudra nous revoir.

- Pourquoi pas.

- Voulez-vous que je vous raconte l'Indochine où vous avez envoyé quelques conseillers militaires ?

- Oh oui Otto, instruisez-moi !

La conversation fut interrompue lorsque le maître d'hôtel vint les prévenir qu'il se passait quelque chose à la télévision.

- Qu'il y a-t-il ?

- Les Russes viennent d'envoyer un homme autour de la Terre !

Otto et Connie se précipitèrent vers le salon où le journaliste de l'ORTF<sup>2</sup> annonçait la nouvelle devant un globe terrestre. Une puissante fusée soviétique avait mis en orbite un satellite piloté par le cosmonaute Youri Gagarine. Des clients applaudirent. Otto frappa dans ses mains pour saluer le courage du héros. Secouée par l'évènement qui prouvait la supériorité russe dans le domaine balistique, Connie en fit autant. Dans les rues d'Alger des drapeaux rouges apparurent aux fenêtres.

### *Fort Mead*

Assise à l'arrière de la voiture, Glenda méditait sur le dossier du général Laurence Hugh Frost. Celui que Dwight Eisenhower avait nommé à la tête de la

---

<sup>2</sup> Office de Radiodiffusion et Télévision Française.

National Security Agency se heurtait aux mêmes problèmes que ses prédécesseurs. Les militaires et les civils placés sous ses ordres comparaient leurs obligations réciproques, leurs feuilles de paie. S'ajoutaient à cela quelques considérations philosophiques chez les plus motivés.

Intercepter les transmissions, les analyser convenablement relevaient d'états d'esprit différents dont la cohabitation générait une sorte de foutoir comme disait Mac Namara, le ministre de la Défense. Oncle Edgar n'avait eu aucun mal à se faire ouvrir les portes de la NSA. John Kennedy, malgré la haine portée au directeur avait dû l'appeler au secours. Des journaux de la Côte Est, classés à l'extrême droite, accusaient l'Agence d'abriter des communistes en son sein ! Des noms, des associations, des adresses avaient été diffusés. L'ampleur du scandale était telle que seul le FBI pouvait se saisir du problème.

Plutôt qu'une descente de police, oncle Edgar avait conseillé la manière douce pour ne pas affoler l'Amérique. La Maison Blanche appréciait. Le directeur de la NSA était sorti le matin même du bureau ovale avec ordre de satisfaire le FBI. Le seul service de renseignement en qui ils avaient confiance partait en couilles, déploraient Jack et Bobby. Arrivée devant les grilles de Fort Mead la limousine fut accueillie par un officier qui se pencha vers la passagère avec déférence.

- Mademoiselle Glenda Horst ?

- C'est moi.

- Vous suivrez le motard jusqu'à l'emplacement qui vous est réservé.  
Bonne journée mademoiselle !

- Merci monsieur.

L'homme salua de manière réglementaire. La terreur inspirée par le FBI était telle que plusieurs employés tenaient à bout de bras des pancartes indiquant le chemin le plus court. L'Agence occupait à Fort Mead dans le Maryland un espace gigantesque. Des constructions de plusieurs étages aux murs blancs et noirs, abritaient des milliers de fonctionnaires.

Accueillie par trois officiers supérieurs Glenda fut escortée vers l'ascenseur qui la propulsa vers l'étage directorial. Reçue sur la moquette par la

secrétaire du directeur elle fut conduite vers le Saint des saints, un espace lumineux. L'homme se tenait debout devant elle. A l'impénétrable densité de son oncle succédait la transparence du capitaine dont le navire avait été coulé par un sous-marin allemand. Les deux naufrages avaient créé entre lui et Kennedy, percuté par un destroyer japonais, un lien remarqué par la presse. L.H. Frost, sanglé dans son uniforme de la Navy observait la visiteuse comme le capitaine du Titanic découvrant l'iceberg !

- Je ne m'attendais pas...

- A une femme, n'est-ce pas ?

- Oui mais ce n'est pas grave...

- C'est ce que pense monsieur Hoover.

- Par quoi voulez-vous commencer ?

- Je sais que vos budgets sont contraints mais je prendrais bien une tasse de café.

- Excusez-moi !

L.H. Frost appela sa secrétaire.

- Ann, voulez-vous nous apporter quelque chose à boire avec ce qu'il faut.

Glenda fut invitée à s'asseoir sur l'une des douze chaises qui entouraient l'épaisse table de verre dédiée aux réunions d'Etat-Major.

- C'est un objet magnifique !

- Mon prédécesseur l'a commandée à Saint Gobain, une entreprise française.

Glenda s'assit en face du directeur juste avant qu'Ann Hasmath ne pose un plateau entre les deux convives.

- Je vous écoute amiral. Dites-moi ce que vous savez de cette histoire lamentable. La grande presse conseillée par monsieur Hoover retient ses journalistes. Vérifications obligent.

- C'est le mot qui convient.



Glenda se servit une tasse tout en apercevant l'ourlet de sa jupe sous le verre. Impression étrange. L'Amiral, le regard bleu, le visage couperosé, détacha son regard de la table. Mis à part la secrétaire particulière aucune femme ne siégeait au sommet de ce que la presse appelait les Grandes oreilles de l'Amérique.

- Le lieutenant Clark et les deux analystes féminines des affaires cubaines jouent ensemble au tennis. Il font partie du club de Cape Saint Claire où vivent beaucoup de nos membres. Ils ignoraient que le gérant de ce club appartenait au parti communiste. Ils me l'ont juré !

- Le FBI a pourtant découvert leurs nom dans le fichier de l'association USA- URSS qui est une courroie de transmission de l'internationale marxiste.

- Mademoiselle Horst, d'après notre enquête interne, ils n'ont jamais fait le rapprochement entre le tennis et une organisation communiste.

- C'est étonnant de la part de fonctionnaires fédéraux ayant en charge l'écoute de la politique !

- Ce sont des jeunes gens...

- Nous verrons.

- Hercule Clark, Judith Lamoureux et Annabelle Guenver ont entre 23 et 26 ans.

- Ce n'est pas une excuse. J'ai lu dans le dossier que ces jeunes gens recevaient chez eux à Cape Saint Claire plusieurs revues communistes américaines.

- Ils ont pour mission d'analyser la politique cubaine.

- Pourquoi dans ce cas ne pas lire ici les journaux. Je suppose que vous recevez toute la littérature révolutionnaire d'Amérique latine.

- Je concède qu'ils ont commis une erreur. Ils n'auraient pas dû.

- Que dit votre contre-espionnage ?

L.H.Frost écarta les main au-dessus de la table dans un geste d'impuissance.

- Nous n'avons pas de contre-espionnage. Chaque chef de service surveille la vie privée de ses fonctionnaires civils et militaires. Pour les soldats je n'ai aucune crainte. La discipline les met à l'abri de toute trahison. Ils n'ont pas choisi les armes pour gagner de l'argent.

- Vous avez occupé des fonctions prestigieuses dans le renseignement naval.

- Grâce au président Eisenhower.

- Le lieutenant Hercule Clark est pourtant un soldat.

- C'est encore un gamin. Je vais le muter à Tokyo. Ça lui servira de leçon !

- Avant j'aurai besoin de l'interroger. Comment se fait-il que ces trois jeunes gens dépendent de la division soviétique ?

- Ils y ont été rattachés à la suite de la victoire de Castro à la Havane.

- Je dispose de techniciens du FBI avec des détecteurs de mensonge.

- On me dit que c'est une technique plus ou moins fiable.

- C'est grâce à cette machine que nous avons confondu Samuel Swift qui cachait la petite Angela dans sa cabane de trappeur. Chaque mensonge entraîne une imperceptible tension.

- Mes gamins sont impressionnables. Vos gens vont les effrayer. Ils paniqueront.

- Vous avez raison amiral. C'est pour cela que nous amenons les suspects à entrer en confiance avec les machines. On commence par faire tomber l'hostilité naturelle qu'elle suscite en eux. Lorsqu'ils sont rassurés, nous posons les vraies questions. Une réponse mensongère entraîne un décalage sensoriel avec la série précédente.

- Vous les piègez...

- Le FBI est une police judiciaire, amiral. J'aimerais les interroger dans un lieu où ils ne sont jamais allés, une salle qu'ils ne connaissent pas.

- Je vais arranger cela.

- Quand souhaitez-vous commencer ?

- Cet après-midi.

\*

Glenda eut pitié. Hercule, Judith et Annabelle observaient la mise en place du détecteur de mensonge par les techniciens. Rien de plus éloignés des réalités de la politique que ces trois-là. Oncle Edgar s'était fabriqué une clé à trois crans pour entrer au cœur de la NSA afin d'espionner d'éventuelles accointances entre les Kennedy et Castro. Grace aux confidences d'un sous-traitant de l'Agence, Edgar et Clyde avaient choisi ces trois innocents à cause de leur appartenance à la division soviétique. Des cibles parfaites. Les suspects furent invités à retrousser leurs manches. Les deux techniciens fixèrent les palpeurs sensoriels sur les bras, les mains, le front.

- Ces machines détectent les moindres de vos pulsations. Rien n'échappe à cette intelligence artificielle qui nous a permis de confondre les criminels les plus endurcis.

Glenda arrêta sa description. Devant elle ses patients étaient au bord du malaise.

- Nous allons vous aider à sortir de la situation dans laquelle vous vous êtes fourrés. Chaque fois que vous direz la vérité les lampes vertes s'allumeront. Lorsque vous mentirez les boutons rouges s'éclaireront. C'est aussi simple que cela. Avez-vous des questions ?

- Est-ce que nos parents seront prévenus ?

Emue par l'angoisse des jeune gens, elle mit quelques secondes avant de répondre.

- Cette procédure est totalement secrète. Vous n'en parlerez à personne. Rien ne sortira de cette pièce. Le FBI protège votre vie privée, comme celle de tous les Américains. Encore une précision ?

Tous hochèrent la tête de droite à gauche, vaguement rassurés.

- Je commence par la première question.

- Avez-vous l'intention de tuer le président des Etats-Unis ?

- Non.

Tous les voyants passèrent au vert.

- Avez-vous eu des contacts avec les Martiens ?

- Non.

Le vert scintilla de nouveau. Au bout de la dix-huitième question du même acabit l'atmosphère s'était détendue. L'interrogatoire devenait un jeu lorsque Glenda demanda aux trois potaches s'ils avaient rencontré des collègues marxistes au sein de la NSA. Les deux filles affichèrent le vert alors que le bouton d'Hercule passa au rouge.

- Je vous assure madame, je ne connais personne ici ayant des opinions marxistes !

Déstabilisé, Hercule regarda Judith et Annabelle étonnées, soudain lointaines.

- Mesdemoiselles vous pouvez partir, je garde le lieutenant avec moi.

Soudain seul et effrayé, Hercule Clark perlait la sueur, dévisageait l'enquêtrice.

- Je vous assure que je ne connais pas de marxiste à l'intérieur de la NSA. Je n'ai jamais eu de discussion politique.

Glenda demanda aux techniciens d'ôter les palpeurs.

- Laissez-moi seul avec le lieutenant. Nous allons avoir une petite discussion tous les deux.

- Je n'ai jamais été communiste. Je n'en fréquente aucun !

- Vous êtes sous le choc, c'est normal, vous ne mentez pas vraiment. Mais la machine ne ment pas non plus. Nous devons fermer toutes les portes. Il doit y avoir une explication qui prouvera votre bonne foi.

- Je ne comprends pas...

- Vous êtes tous les trois hispanisants. Vous connaissez peut être des Cubains ou des Mexicains...

- A l'école de langues de la NSA à Lackland au Texas, il n'y a pas d'étrangers.

- Mais avant, au collège, à l'université, vous avez peut-être fréquenté des marxistes...

### *Kountsëvo*

Nikita Sergueïvitch Khrouchtchev avança sur le perron de la datcha de Kountsëvo. La demeure entourée de forêts abritait à quelques kilomètres de Moscou les fantômes de l'URSS. Une neige fraîche cachait le terrain de gorodki installé par Staline. Le petit père des peuples avait hissé ce jeu de quilles au rang de sport olympique. La voiture transportant les invités fit crisser les graviers du sol déneigé. Les gardes de sécurité se précipitèrent pour délivrer les arrivants de leurs bagages.

Alexandre Chélépine, le président du Comité d'Etat pour la Sécurité amenait avec lui son protégé, le jeune Vladimir Semitchastny, plume officielle du parti lors de la campagne contre Boris Pasternak. L'auteur du Docteur Jivago, prix Nobel de littérature, avait été qualifié *de romancier juif inférieur à un porc qui ne chie jamais là où il mange !*

Nikita Sergueïvitch avait frénétiquement applaudi aux diatribes du jeune Semitchastny, vrai communiste, patriote authentique. L'ascension du courtisan s'était accélérée. Chélépine, le parrain attentif, sentait venir l'heure de la retraite. Un retour de Serov, l'assassin en chef de Staline, à la tête du KGB n'était pas définitivement écarté. Le redoutable patron du GRU calfeutré à Khodinka intriguait, accusait Khrouchchev et Chélépine d'affaiblir l'Union soviétique.

Les deux hommes montèrent les marches en se frottant les mains à cause du froid. Nikita leur épargna le baiser fraternel sur la bouche et les embrassades consécutives. Aucun journaliste n'avait été convoqué. Chélépine remarqua parmi

les babouchka la présence de jeunes femmes à la démarche souple. La Russie évoluait. A sa connaissance le Premier Secrétaire n'était pas porté sur les femmes. Ni sur les jeunes gens. Il faudrait élucider ce mystère.

Nikita Sergueïvitch emmena ses invités au salon bleu, le plus éloigné de celui où Staline les insultait avant de frapper dans ses mains pour les obliger à danser ! Les trois hommes s'installèrent autour d'une table supportant des gâteaux secs. Nikita Sergueïvitch s'adressa au KGB.

- Tu viens pour me parler de *Noctuidae*. C'est qui déjà ?

- Marisol Neruda est mexicaine. Son mari est mort sur un puits de pétrole en flamme en essayant de sauver le chef de chantier. Haroldson Lafayette Hunt a pris la veuve sous sa protection. Elle est devenue une sorte de secrétaire. Ce qu'ignore le pétrolier c'est qu'elle a un fils, membre du parti communiste mexicain. Les informations remontent par notre ambassade à Mexico.

- Que dit-elle d'intéressant ?

- Les Américains préparent une intervention d'exilés cubains contre La Havane.

- A partir des Etats-Unis ?

- Le gros des forces s'entraîne au Guatemala et à Panama.

- Castro est-il au courant ?

- Les Mexicains l'ont informé. Je viens prendre ton avis.

- Il faut sauver Castro. Préviens-le. Comment réagit Kennedy ?

- Il est hostile, il n'engagera pas l'armée. La CIA soustraite à la mafia une nouvelle tentative d'assassinat contre Castro et Che Guevara. On leur a promis en échange le monopole des jeux et de la prostitution sur toute l'île.

- Les pétroliers sont dans le coup ?

- Ils s'intéressent plus à l'Algérie qu'à Cuba. Pour l'instant ils négocient avec le FLN algérien, en leur ouvrant des comptes à Genève et à Lugano. Ils graissent les pattes des administrateurs français qui vont faire la transition.

- De Gaulle est-il au courant ?

- Ses Renseignements généraux le tiennent informé. Chaque semaine il reçoit un compte rendu oral à Colombey les Deux Eglises.

- Laissons les Américains acheter les Algériens. Informe-toi des transactions. Nous les tiendrons si leur solidarité socialiste s'érodait.

Chélépine appréciait le côté paysan, économe des devises, de Nikita Sergueïvitch.

- Où en sommes-nous à Berlin ?

- Walter Ulbricht attend ton feu vert pour construire un mur de séparation entre les deux Allemagnes. Trop de gens partent à l'Ouest.

- Il faut donner de l'espoir aux Allemands. On va leur envoyer Gagarine. Il faudrait songer à expédier Teutonne autour de la terre. Une bonne grosse Walkyrie en orbite ! Ce serait drôle non ? Qu'en pensez-vous Vladimir ?

- Allons plus loin. Associons des Allemands de l'Ouest à un programme spatial. La réunification des deux pays se fera sous l'égide russe. L'Otan et le pacte de Varsovie retireront leurs troupes. Comme cela les Allemands qui fuient Berlin Est se retrouveront dans un pays neutre. Qu'en pensez-vous Nicolas Sergueïvitch ?

- C'est intelligent Vladimir, malheureusement les dirigeants de Berlin Est sont trop cons. Ils refuseront. Les sociaux-démocrates de la République fédérale ne sont pas prêts non plus.

Le Secrétaire Général, impressionné par son voyage aux Etats-Unis deux ans auparavant avait compris le pouvoir d'attraction de l'*American way of life* sur les populations européennes. Après un soupir, il se rabattit sur des ambitions plus médiocres, les règlements de comptes entre communistes.

- Dora est arrivée, déclara-t-il aux deux autres.

Chélépine et Semitchastny tournèrent la tête vers la porte située au fond du salon. Sur un geste du Secrétaire Général un garde introduisit une femme âgée, vêtue comme une veuve espagnole. Le teint translucide, la robe d'un noir profond, Dora Lazurkina apparut entre deux samovars géants. Les trois hommes se levèrent. Bolchévique de la première heure, compagne de route de Lénine, elle

vint s'asseoir face à Nikita Sergueïvitch. Après un coup d'œil vaguement méprisant aux deux autres elle s'adressa au maître du Kremlin.

- Tu peux te rasseoir, camarade Nikita Sergueïvitch.

- Les trois hommes s'exécutèrent comme des collégiens.

Le visage émacié de Dora rappelait les portraits de Goya, le regard farouche de la Passionaria levant le poing devant les foules espagnoles.

- Dora, je voudrais que tu répètes ce que tu as dit à Léninegrad aux cadres du parti.

- Cela fera la dixième fois qu'on me le demande ! J'en ai assez de toutes tes polices, camarade !

- Excuse-nous ...

- Je venais de faire visiter la maison des soviets à un groupe de touristes occidentaux. Un peu fatiguée, je me suis allongée dans la chambre qui m'est réservée. A peine assoupie le camarade Vladimir Ilitch est apparu comme s'il était encore vivant: "Il m'est pénible d'être à côté de Staline, qui a apporté tant de problèmes au Parti"».

- Il a vraiment dit cela ?

- Il ne supporte plus d'être avec l'autre dans le mausolée !

Nikita Sergueïvitch hocha gravement la tête. Il se leva pour remercier celle qui avait piloté la première réforme de l'enseignement. Après son départ le Secrétaire Général rassembla l'une contre l'autre ses mains grassouillettes. Sa décision, mûrement réfléchie, était prise.

- Je compte proposer le déménagement de Staline au Politburo. Ils ne pourront pas refuser une consigne de Lénine. Sans lui, nous ne serions pas là.

- Pour le mettre où ? demanda Chélépine, choqué.

- Dans l'enceinte du Kremlin.

- Cela entraînera la colère de la vieille garde. Nous aurons des émeutes !

- Il faudrait le faire à l'occasion d'un évènement international qui attirera l'attention ailleurs.



- Quel évènement ?

- Nous aurions pu le faire lors du vol de Gagarine autour de la terre mais c'était inapproprié. Je pense à autre chose...

- C'est-à-dire ?

- Rodion Malinovski vient de m'annoncer qu'un engin de 57 mégatonnes, le plus puissant jamais construit est prêt. Si le petit Kennedy devient menaçant avec ses mercenaires, nous le ferons exploser au-dessus de la Nouvelle Zemble.

- Tu as raison Nikita Sergueïvitch.

- L'effet sera si formidable que le déménagement de Staline passera inaperçu. Stalingrad deviendra Volgograd. Toutes les statues seront déboulonnées. Lénine sera content. Qu'en pensez-vous ?

- Nous pensons comme toi, Nikita Sergueïevitch.

### *Alger*

La peur étranglait la ville. Les téléphones chauffaient entre le palais du Délégué général et l'hôtel de Matignon à Paris. Les Renseignements généraux annonçaient l'imminence d'un coup d'Etat. La vieille police républicaine donnait les noms. Tous les généraux impliqués dans la conjuration étaient connus. Beaucoup d'officiers également. Pour les RG, il ne faisait aucun doute que la moitié des régiments professionnels rejoindraient l'insurrection. Une oreille discrète avait informé Otto que son nom ne figurait pas encore sur les listes.

Le légionnaire se fit déposer par Ahmed Kebir devant la villa de style néo-mauresque bâtie à El Biar. Le lobbyiste des pétroliers texans louait la plus belle des demeures. Des palmiers écrasaient une maison à arcades. Sur la rue deux parachutistes au volant d'une jeep saluèrent le capitaine d'un clin d'œil complice. L'air frais sentait le complot. Otto surprit la silhouette d'un sniper sur la terrasse, sans doute une fine gâchette de Houston ou d'Austin. Une Cadillac bleue Delville occupait l'étroite cour séparant la rue du perron.

Il se faufila entre la rutilante carrosserie et un muret en briques. Un majordome vêtu à la turque portant un sabre sur une bande d'étoffe rouge inclina la tête. Apparition surréaliste digne d'Hollywood.

- Capitaine Heinner ?

- C'est moi.

- Son Excellence, vous attend.

Otto traversa un salon où trois secrétaires en tailleur pieds de poule et brushing s'affairaient sur les télécriteurs dernier cri de Siemens. Elles levèrent la tête vers le nouvel arrivant. Peut être un acteur de cinéma qui répondit aux rouges à lèvres par un sourire. Le patron possédait des parts chez tous les grands producteurs. Une brune à l'allure mexicaine avec une fleur rouge dans les cheveux vint au-devant du visiteur.

- Bonjour capitaine, je suis Marisol, l'attachée de presse de monsieur Haroldson Lafayette Hunt. Vous êtes à l'heure.

- Bonjour madame, je ne suis jamais en retard.

Otto parcourut un couloir dans le sillage parfumé de la dame au camélia. Au fond d'une pièce il découvrit la mine ronde et joviale du milliardaire vêtu d'une chemise hawaïenne surmontée d'un invraisemblable nœud papillon. Lafayette l'attendait derrière un bureau Knoll dépareillé du décor ambiant. Soudain, la réalité prit une force écrasante. Que faisait-il à la périphérie de cette histoire sans queue ni tête ? Surpris, il eut envie de tout plaquer.

- C'est donc vous que m'envoie l'Algérie qui veut rester française ?

- Oui monsieur.

- Je m'attendais à un bureaucrate communisant sorti de vos écoles. J'ai affaire à un soldat. Je me sens honoré.

Otto chercha une chaise ou un fauteuil. Rien pour s'asseoir !

- Ne restons pas là. Suivez-moi.

H.L.Hunt fit le tour de son Knoll. Les deux hommes traversèrent à nouveau la salle des téléscripteurs. Poli, il fit semblant de s'intéresser à la mission confiée par Bastien-Thiry.

- Je vois que vous êtes équipé des Siemens derniers cris ; les affaires ont l'air de marcher.

- J'aime surtout le bruit des machines. L'agitation des femmes élégantes autour des messages me rassure. C'est ma musique préférée. Peu importe ce qu'elles tapent ou envoient. Les informations importantes sont rarement écrites. Vous êtes bien d'accord ?

Otto se sentit percé à jour.

- C'est vrai...

Ce Lafayette bousculait l'idée qu'il se faisait des milliardaires.

- Vous allez monter avec moi.

Dans la cour étroite il parvint à se faufiler jusqu'à la portière. Assis à la place du passager il vit H.L.Hunt s'asseoir sur le siège en cuir avec un plaisir d'enfant.

- Je n'utilise pas de chauffeur. Mes dépanneurs me suivent à distance lorsque je prends la route. Je ne veux pas les voir dans le rétroviseur ! En général je répare tout seul. Je change les roues chaque mois. J'ai bâti ma fortune en mettant les mains dans le cambouis. Je vous emmène chez Fina, une petite compagnie bien tenue.

Otto apprécia la puissance du moteur, la souplesse de la suspension, l'animalité caoutchoutée du monstre.

- J'adore conduire. Pas vous ?

- Moi aussi.

- En revenant je vous passerai le volant.

Lancée sur la voie principale d'El Biar, la voiture prit la direction de Cheraga suscitant les regards. Sur les terrains vagues des gamins arrêtaient de jouer au ballon en les voyant passer.

- Plus loin sur la route il y a une station. Je me demande ce que les Belges viennent foutre en Algérie.

- C'est curieux en effet, répondit Otto.

La Cadillac Delville absorba en douceur le ciment pour occuper l'espace qui séparait la pompe de la maison. Un Arabe ajustant sa casquette sur le front se précipita vers le conducteur.

- C'est pour le plein patron ?

H.L.Hunt sortit au moment où l'employé dévissait le bouchon du réservoir. Il s'empara du pistolet pour l'introduire lui-même dans le goulot.

- C'est moi qui lui donne à boire.

- Comme tu veux patron !

- Elle est tellement belle.

- Véristique, patron.

Otto debout sur le ciment se rapprocha de Lafayette dont les narines captait les effluves du liquide.

- Je m'arrête pour respirer les produits de la concurrence. Il n'y a que moi pour sentir certaines subtilités. Les Belges savent faire de l'essence.

- Sûrement.

- Vous voyez, c'est comme vos vins de France. Il y a aussi la couleur. Attention à vos pieds !

Hunt sortit le pistolet de la carrosserie pour faire couler l'essence sur le sol avant de le réintroduire.

- Une bonne essence s'évapore de manière délicate sans agresser l'atmosphère. Elle joue avec la lumière, exhale un parfum poivré. Comme celle-ci. Ah, les Belges...

- Certainement...

Haroldson remit le pistolet dans sa gaine et renifla autour de la pompe avant de compléter son diagnostic.

- Chez Fina le benzène est lourd. Ils compensent par un excès de dégivrant. On voit bien que cette essence a été raffinée dans un pays nordique. La haut ils craignent le gel. Les Russes font la même chose. C'est un dosage spécial qui a permis à Staline de faire ronfler les moteurs de ses blindés au plus froid de l'hiver. Nous lui avons vendu des procédés.

- Vous avez aidé Staline !

- Mes concurrents aidaient Hitler en lui vendant leurs brevets d'essence synthétique. Ils ont travaillé avec IG Farben sur la chimie de l'éthyle. Ce qui a grandement facilité l'invasion de la Russie.

- Vous avez aussi aidé Hitler ?

- Mon cher, la guerre est un business. Sinon elle ne sert à rien.

Otto écoutait. Autour d'eux les gamins admiraient la Cadillac. Un petit Algérien bouclé caressait le parechoc.

- Je peux toucher, monsieur ?

- Oui.

H.L.Hunt se tourna vers le capitaine, l'œil soudain sérieux.

- Qu'est-ce que vous faites dans l'Armée française ?

- J'ai fui l'Allemagne pour combattre les communistes en Indochine. Et maintenant en Algérie.

- Si vous venez au Texas, je triple votre salaire. Là-bas aussi, il y a des communistes. Personne ne vous emmerdera avec des conneries de droits de l'homme ou de droits civiques...

Sidéré par la tournure de la conversation Otto oublia ce qu'il était venu faire. Pourquoi pas après tout une nouvelle vie au soleil.

- Quel genre de poste me proposeriez-vous ?

- Vous formerez une brigade texane chargée de protéger nos forages, nos champs de coton, nos bêtes. Plus encore, j'ai besoin d'un service de renseignement pour savoir ce qui se passe dans le monde.

- Dans quel domaine ?

- Le marché du pétrole, du gaz, du charbon, de l'uranium. L'économie n'est rien d'autre qu'une transformation de l'énergie. Nos amis de la CIA ont une bonne opinion de vous.

- Il faut que je réfléchisse...

- En attendant dites-moi si Clint Murchison et Sid Richardson négocient avec les Français dans mon dos.

Cette fois, H.L.Hunt ne souriait plus. Le pétrolier forait la concurrence à la recherche des secrets d'affaires.

- Qui sont ces gens ?

- Des collègues de poker à Fort Worth. Mais aussi des concurrents. Des voraces.

- Je n'ai jamais entendu parler d'eux.

- C'est pour cela que j'ai confiance en vous. En attendant que me proposent les putschistes qui vous envoient ?

- Nous vous offrons un accès privilégié aux pétroles algériens.

- C'est-à-dire ?

- Nous vous le vendrons 10% en dessous du marché.

- C'est énorme ! Et en échange ?

- Nous voulons une reconnaissance de l'Algérie française par les Etats-Unis.

- Vous rêvez, Otto...

- Nous savons que vous avez de l'influence, notamment auprès de Lyndon Johnson, le vice-président. C'est un Texan comme vous.

- Kennedy le déteste ! L'Amérique est anticolonialiste pour des raisons d'affaire. Ne comptez pas sur nos politiciens pour défendre une cause perdue. Regardez ces gosses. C'est l'avenir de ce pays. Leurs aînés vous mettent à la porte parce qu'ils ne vous supportent plus ! De Gaulle dit que les Français et les Arabes sont comme l'eau et l'huile. Le mélange ne dure jamais. Le vieux a tout compris.

Un gosse plus hardi que les autres s'approcha du milliardaire, tira le pan de sa veste.

- A combien elle roule, monsieur ?

- Elle peut monter à 120 kilomètres heure.

- Oh...

H.L.Hunt sortit de sa poche une miniature de la Cadillac Delville pour l'offrir au petit, émerveillé.

- Tu es américain, m'sieur ?

- Je suis Texan, jeune homme.

H.L. Hunt disait la vérité. Victorieuse militairement, la France avait perdu la guerre des idées, le seul champ de bataille décisif. Le légionnaire répondit à l'invitation de son chauffeur et remonta s'asseoir. Généreux, Haroldson Lafayette laissa un billet de vingt dollars au mécanicien.

- Tu gardes la monnaie.

- Merci patron !

Alors qu'ils roulaient en silence depuis dix minutes Lafayette se tourna vers son passager.

- Si vous arrivez à tenir l'Afrique du Nord quelques semaines, je vous trouverai de nouveaux clients. En échange je veux tous les rapports de prospection de la Compagnie française des pétroles d'Algérie.

- Je vais transmettre à mes chefs.

- Pour votre information sachez que le FLN et les Russes sont venus me voir, eux aussi. Ils craignent qu'avec le départ des Français la maintenance des installations laisse à désirer. Or j'ai les meilleurs ingénieurs de la planète.

- Vous négociez avec les Russes !

- Mon cher Otto le pétrole est un fluide. Il circule autour du monde. Parfois je retarde un de mes bateaux ou le débit d'un oléoduc pour vendre plus cher à un pays qui a les moyens de payer. Nous sommes une grande famille où l'on se déteste cordialement entre deux coups tordus. Les Russes ont inventé les oléoducs

et les tankers. Ils ont des ingénieurs astucieux. Nous sommes en affaires depuis le 19<sup>ème</sup> siècle...

- Vous discutez avec des Rouges...

- Un homme riche investit à gauche. C'est son assurance vie. Avec la droite on ne récolte que des emmerdements. Au Texas, je finance les groupes gauchistes, la presse libertaire, les crédits à la consommation. Pour cela, j'utilise des intermédiaires, des églises, des défenseurs de la Nature ou des droits civiques. Je raffine mon argent comme mon pétrole. J'anticipe ce qui se prépare dans le monde des idées. Comme cela je peux renseigner ce brave Edgar.

- Edgar ?

- Edgar Hoover, le directeur du FBI, l'homme qui fait trembler les politiciens. Avez-vous des enfants, Otto ?

- Non.

- Je m'en doutais.

- Venez chez moi on vous trouvera une petite blonde qui vous fera de beaux gosses. Vous n'êtes pas pédé au moins ?

- Non.

- Avez-vous songé à faire carrière dans le cinéma ?

- Jamais !

- Avec cette densité dans le regard vous feriez un tabac.

- Je ne connais rien à ce monde-là...

- Je vous présenterai à Jack Valenti un ami de Lyndon Johnson. Il a ses entrées à Hollywood.

*Fort Mead*



Glenda traçait son sillage dans la peur qu'inspirait Edgar Hoover. Le long des couloirs ceux qui n'avaient pas eu le temps de se calfeutrer la saluaient. Sportive, râblée sans excès, le cheveux dru, le regard tranchant, « Penthotal » comme on la surnommait, inquiétait. Tous se sentaient suspects. Elle s'adressa d'une voix ferme à l'une des secrétaires du directeur de la division soviétique.

- Je crois que je suis attendue.

- C'est exact.

La jeune femme affolée fit trois pas dans une direction avant de rebrousser chemin en s'excusant.

- Je me suis trompée. C'est par ici...

Glenda suivit les effluves de la dernière eau de toilette à la mode. Le bureau était presque aussi grand que celui de l'amiral. La NSA ne lésinait pas sur le confort de ses fonctionnaires. Partout les baies vitrées donnaient sur des parkings entourés de forêts. Walter Fichte un anglais rougeaud, élevé au grand air de Cambridge, le meilleur analyste de russe du GCHQ<sup>3</sup> se précipita au-devant de la visiteuse.

- Voulez-vous une tasse de thé, mademoiselle ?

- Bien volontiers.

Fichte invita le FBI à choisir l'une des chaises qui entouraient une table de verre identique à celle du directeur. Elle prit place en éprouvant le même malaise. Face à elle, l'homme chargé d'écouter l'empire du Mal attendait. Lorsque le plateau fut déposé entre eux, il rompit le silence.

- L'amiral m'a fait parvenir le rapport concernant le lieutenant Clark et les deux analystes chargés d'écouter Cuba. Ils ont été bien imprudents de s'inscrire dans ce club de tennis et dans cette association.

- Étiez-vous au courant ?

- Je savais qu'ils jouaient au tennis. De là à imaginer une trahison, il y a un pas...

---

<sup>3</sup> Government Communication Headquarters britannique lié par traité à la NSA.

- Peut être.

- Je ne vois rien de très méchant dans ce que vous avez consigné, mademoiselle Horst.

- Votre lieutenant a quand même fréquenté un ou plusieurs communistes.

- D'après le rapport, il n'a pas l'air de s'en souvenir.

- Le détecteur de mensonge a senti quelque chose.

- Etes-vous sûre de votre machine ?

- Elle a enregistré une tension. Le lieutenant Clark ne ment pas sciemment mais le mot communiste réveille son inconscient.

- Ce n'est pas étonnant. Nous passons notre temps à écouter toutes sortes de communistes.

- Le FBI continue d'enquêter.

Walter Fichte haussa les épaules avant de considérer celle dont il n'arrivait pas à cerner les vraies motivations.

- Quelles sont vos missions, monsieur le directeur ?

- Nous essayons de compenser notre infériorité balistique en écoutant au plus près les transmissions militaires et diplomatiques de l'Union soviétique. Dans une guerre nucléaire celui qui attaquera le premier de manière massive possèdera un avantage écrasant.

- Mais nous répliquerons, n'est-ce pas ?

- Certes mais les dégâts chez l'ennemi seront moindres pour deux raisons.

- C'est-à-dire ?

- La majeure partie de notre arsenal sera détruite. Nos sous-marins lanceurs d'engins seront neutralisés. Les Russes les suivent de très près. Nous savons que leur renseignement militaire recueille toutes sortes d'informations sur nos équipages et notre chaîne décisionnelle. L'efficacité de la riposte n'est pas garantie. Tous les matins je m'attends à une frappe nucléaire sur notre campus.

Walter Fichte jeta un coup d'œil vers le ciel dont la limpidité inquiéta Glenda.

- Vous parliez d'une seconde raison, monsieur le directeur...

- Montrez-moi votre trousseau de clés, mademoiselle.

Etonnée Glenda chercha dans les poches de son tailleur. Elle finit par trouver les clés de son appartement. Elle les remit entre les mains de Walter qui examina l'un après l'autre les objets métalliques.

- Quelle est la clé qui ouvre votre abri anti atomique ?

- Elle n'existe pas.

- A Moscou et à Kiev la quasi-totalité de la population sait où aller en cas de conflit nucléaire...

- C'est un terrible avantage, effectivement.

- C'est pour cela que je ne crois pas à la théorie de l'anéantissement réciproque. Il y aura un vainqueur et un vaincu. Nous le saurons dès les premières heures. Des dizaines de millions d'hommes mourront.

- Les femmes aussi, peut être...

- Bien entendu, mademoiselle.

- Appelez-moi Glenda. Ce que vous dites est terrifiant, Walter.

La petite nièce d'Edgar s'étonnait de son assurance, découvrait une partie d'elle-même qui jusqu'alors vivait dans l'ombre. Cet Anglais fraîchement naturalisé avait été nommé à ce poste sur décision spéciale de Dwight Eisenhower impressionné par ses qualités techniques et linguistiques. Elle ne torturait pas n'importe qui.

- Vous savez Glenda, j'ai obtenu de l'amiral Frost l'autorisation d'adhérer à une association de citoyens qui militent pour un programme de mise à l'abri du peuple.

- Cela me paraît judicieux.

Soulagée de ne voir aucun missile tracer le ciel au-dessus de Fort Mead elle en vint au véritable objet de sa visite.

- Peut être avez-vous lu dans la presse la tentative d'assassinat de Castro par Marita Lorenz ?

- C'est une aventure incroyable ! Il paraît qu'elle aurait eu un enfant de lui ?

- Exact.

- On dit que Marita a été reçue par le président à la Maison Blanche.

- Elle a confirmé à John Kennedy que Castro était averti de son projet. Il y a cependant un détail qui n'a pas été publié dans les journaux...

- Lequel ?

- Le dictateur tenait entre ses doigts un bout de papier, une sorte de carbone rose, lui annonçant le projet d'assassinat.

- C'est fou !

- C'est incroyable, Walter. Avez-vous intercepté quelque chose prouvant que les Russes ont informé Castro ?

- Nous interceptons tous les jours des messages entre la Russie et ses alliés dont Cuba.

Glenda sortit de son sac à main une chemise souple qu'elle tendit à Walter Fichte.

- Voici le double de notre rapport. La tentative d'assassinat a eu lieu le 17 janvier 1961 à 14 h 40.

Walter Fichte lu la note d'information d'Edgar Hoover. Celle-ci était adressée au ministre de la Justice. Elle relatait les circonstances de l'affaire.

- Les frères Kennedy savent-ils qui a informé Castro ? demanda Walter.

- Nous l'ignorons, répondit Glenda.

- Vous savez sans doute que Robert Kennedy a un contact avec Dobrynine l'ambassadeur d'URSS à Washington. Nous savons qu'ils communiquent.

- Vous les écoutez ?

- Certainement pas, Glenda !

- Alors comment le savez-vous ?

- Nous écoutons les ambassades russes, certaines entreprises soviétiques. Votre note est passionnante. Suivez-moi, nous allons vérifier certaines choses.

Glenda en proie à l'émotion, suivit le chef de la division soviétique vers un ascenseur qui les propulsa vers l'étage concerné. Au bout d'un couloir ils pénétrèrent dans un sas. Un assistant vint débloquer la porte blindée. La petite nièce d'Edgar pénétra dans une salle peuplée d'ordinateurs, le cœur stratégique de la NSA. Elle revit son oncle ouvrir le clams ! Des disques protégés par des armoires vitrées attendaient d'être activés. Des secrétaires, devant des pupitres, manipulaient des claviers. Des plans verticaux alignaient des clignotants éteints.

- C'est ici que nous décryptons tous les messages interceptés par nos radars, nos navires, nos avions, nos consulats. Nous mémorisons une gigantesque base de données des communications adverses.

- Il y en a tant que ça ?

- Tout ce qui sort des ambassades, avions et navires soviétiques finit dans ces machines.

Walter Fichte tendit la note d'information à l'une des secrétaires en lui demandant d'extraire de la mémoire les messages reçus à la Havane le jour de la tentative d'assassinat. La jeune femme fit tourner quelques disques. Dix secondes plus tard une imprimante recracha une feuille dactylographiée contenant une série de chiffres suivie de phrases courtes.

- Comme vous le voyez la première ligne est un message codé expédié depuis Moscou à la Havane. En dessous vous pouvez lire la traduction en russe.

- Ça veut dire quoi ?

- Les codes sont souvent changés mais nous arrivons à traduire des phrases en clair. Ce sera fait dans deux minutes. Rien que pour vous !

- Merci.

- Les Russes disposent d'excellents mathématiciens. Mais nous décryptons de mieux en mieux. Dans quelques mois nous serons encore plus efficaces.

- C'est prodigieux. Vous pouvez écouter le monde entier !

- Depuis 1946 le traité UKUSA nous permet d'échanger nos interceptions avec le Royaume Uni et maintenant la Nouvelle Zélande, l'Australie, le Canada.

- C'est pour cela qu'on vous a fait venir ici...

- La Grande Bretagne a été pionnière dans l'écoute des autres. Ici nous recevons des demandes provenant de plusieurs administrations américaines. Souvent de la CIA ou du département d'Etat. Parfois du FBI...

- De quoi parlaient les Russes et les Cubains le 17 janvier ?

Walter Fichte s'empara des traductions anglaises recrachées par l'imprimante. Tout en lisant il commenta :

- Cela fait des mois qu'ils communiquent à propos de sucre et de tabac. Ils parlent de leurs positions réciproques à l'ONU lors des votes. Les Cubains vont nommer un ambassadeur à Paris, au siège de l'UNESCO. Ils demandent des conseils.

- Et sur l'assassinat de Castro ?

- Un chalutier soviétique ancré à Port au Prince juste en face de Cuba a émis un signal le 17 janvier à 12 h 05, heure locale.

- Que disait ce message ?

- Code 26.

- Ce qui signifie ?

- Nous ne savons pas. Mais il y a de fortes présomptions pour que ce soit une alerte. Ce chalutier fait parfois escale à la Guadeloupe, un département français des Antilles...

- Vous soupçonnez les Français d'avoir prévenu les Russes qui auraient prévenu Castro...

- Ils sont capables de tout ! A Alger les Renseignements généraux sonorisent notre consulat. Les citoyens américains travaillant dans le pétrole sont aussi victimes de leur police politique ! Tous les trimestres nous envoyons une équipe pour dépoussiérer.

- C'est incroyable !

- Beaucoup de révolutionnaires cubains ont fait leurs études au Quartier Latin.

Glenda découvrait l'étendue géographique de son nouveau métier. Paris, capitale du vice, commençait à la fasciner. La France n'abritait pas seulement des taureaux se ruant sur d'innocentes bestioles comme à Paray-le-Monial...

- Dîtes- moi Walter, un certain Frank Sturgis, proche de la CIA, aurait commandité le meurtre à Marita. Le connaissez-vous ?

- Les oreilles de l'Amérique connaissent beaucoup de monde...

Walter saisit l'un des téléphones pour appeler un collègue. Glenda regretta de ne pas avoir enfilé un pull. L'atmosphère réfrigérée faillit la faire éternuer. Moins d'une minute plus tard le chef de la division française émoustillé par la présence de la nièce d'Edgar Hoover chez les « Soviétiques », pénétra dans la salle des ordinateurs.

- Glenda, puis-je vous présenter Edouard Huntington, l'un de nos plus brillants esprits. Edouard est un ancien professeur de français à Princeton. Un spécialiste mondialement reconnu de Montaigne et Baudelaire.

Un immense rouquin souriait au-dessus de son nœud papillon, détaillant la terreur en tailleur descendue de l'Olympe. Le matin même à la radio Robert Kennedy, ministre de la Justice, avait fait un brillant éloge d'Edgar Hoover, l'homme qui symbolisait l'Amérique vertueuse.

- Notre ami Glenda s'intéresse à Frank Sturgis. Je sais que tu connais ce type...

- Nous suivons Sturgis depuis qu'il livrait des armes à Castro avant que celui-ci ne prenne le pouvoir. Après la prise de la Havane, Fidel lui a confié la surveillance des casinos. Il connaît les habitudes du dictateur. Mais maintenant il a changé de maître, il travaille pour la mafia. Et pour la CIA.

- Comment se fait-il que la division française s'intéresse à lui ? demanda Glenda

- Sturgis fricote avec la French Connection. Ce sont eux qui importent la drogue de leurs anciennes colonies d'Indochine. Il se passe beaucoup de chose en ce moment dans la sphère linguistique.

- Ah bon...

- Les Français cèdent aux Algériens le pétrole du Sahara. Nous captions leurs conversations. Pour nous c'est un dossier stratégique. En nous intéressant aux hydrocarbures nous avons découvert le complot.

- Quel complot ?

- Les généraux de l'Armée d'Afrique n'acceptent pas l'indépendance des trois départements. Ils ne veulent pas que la France quitte le pays. Ils vont se soulever. Des factieux ont contacté Sturgis pour lui demander d'établir un contact avec des prospecteur américains d'uranium.

- Intéressant.

- Il y a plus grave...

- Je vous écoute.

- De Gaulle veut quitter l'OTAN. Je pense qu'il est communiste. En écoutant Sturgis nous captions des menaces françaises contre la sécurité nationale. La NSA est dans son rôle.

- Vous dites que Sturgis travaille aussi pour la CIA.

- L'un n'empêche pas l'autre. La Compagnie est devenue un vrai foutoire ! Le renseignement est un marché, mademoiselle. C'est la loi de l'offre et de la demande.

Glenda faillit faire une remarque désobligeante mais garda le silence. Le métier rentrait aurait dit oncle Edgar.

Tout à coup les télécriteurs qui étaient à l'arrêt se mirent à cracher du papier. Les uns après les autres les disques commencèrent leur rotation derrière les vitrines. Les clignotants s'allumaient. Toute la machinerie de la NSA s'affolait. Le clams entrait en ébullition !

- Il se passe quelque chose dans le camp soviétique. Venez voir Glenda !

Walter se dirigea vers l'un des télécriteurs. Il saisit une large bande contenant plusieurs paragraphes.

- Ça devait arriver !



- Que se passe-t-il ?

- Les Russes signalent une invasion de Cuba par une force armée dans la région de la Baie des Cochons. Il y aurait des combats entre l'armée régulière et les envahisseurs.

- Qui attaque ?

- Des exilés cubains. C'est une opération de la CIA. Un truc mal monté qui pourrait foirer comme l'assassinat de Castro ! Je vous le disais ; la Compagnie est devenue un vrai bazar...

- Nous allons essayer de savoir si De Gaulle n'a pas averti les Cubains, commenta le chef de la division française.

- Je vous souhaite bonne chance.

En voyant les mines gourmandes des deux hommes, Glenda eut pitié pour le locataire de la Maison Blanche. Son garde du corps s'approcha discrètement :

- Madame, on vous réclame au siège du FBI. C'est urgent.

### *Moscou*

Les pénuries alimentaires démentaient les promesses du socialisme scientifique. Heureusement, les églises à bulbes racontaient la Russie éternelle. La débâcle américaine sur les côtes cubaines prouvait que les autres aussi se cognaient aux réalités. Agacé mais requinqué, Nikita Sergueïvitch pénétra d'un pas décidé dans la grande salle. Brejnev, président du Preasidium du Soviet Suprême, envoya un clin d'œil broussailleux au rusé Anastase Mikoyan. Le danseur émérite, ancien séminariste comme feu Staline répondit d'un haussement des sourcils. Selon l'Arménien, Khrouchev ne marchait pas. Il roulait comme une pomme de terre !

Le Secrétaire Général salua Andreï Gromyko l'inamovible ministre des affaires étrangères, Chélépine et Rodion Malinovski ministre de la Défense.

L'odeur de cire d'abeilles dont l'URSS était devenue le champion mondial le rassurait.

- Camarades, vous pouvez vous rasseoir. La réunion est ouverte. L'ordre du jour concerne notre attitude vis-à-vis des Etats-Unis après l'invasion manquée de Cuba. Nous poursuivrons par l'examen de la situation à Berlin.

Toutes les têtes se tournèrent vers le maréchal qui avait redressé l'Armée Rouge après une série de défaites retentissantes face aux Allemands.

- Nos experts à Cuba me disent que les Etats-Unis auraient pu engager leur aviation et leur marine pour soutenir les exilés cubains. Ils ne l'ont pas fait. Cela évitera de plonger le monde dans une Troisième guerre mondiale. L'Amérique a lancé une aventure, elle a perdu. Je ne comprends pas que le président Eisenhower ait pu cautionner une pareille sottise.

- Quelle riposte militaire pouvons-nous envisager, maréchal ?

- Pour l'instant aucune. Nous n'avons pas été directement agressés. Cuba a remporté une victoire fracassante qui laissera des traces.

- Fidel Castro réclame notre protection.

- Je sais, il nous harcèle. Nous ne pouvons pas mener une guerre loin de nos bases contre les Etats-Unis. Leur supériorité navale est écrasante. Cuba n'est pas l'Ukraine !

- Sans conduire une guerre que pouvons-nous faire ?

- Envoyer des instructeurs et des armes. Les Cubains se sont acquis un prestige dont nous pourrions toucher les dividendes en soutenant par volontaires interposés les guérillas communistes dans le monde.

- C'est à prendre en compte en effet. Et à Berlin ?

- Je déconseille un affrontement direct avec les Occidentaux.

- Nous avons pourtant une supériorité écrasante dans tous les domaines !

- Sur le papier, camarade Secrétaire Général. Un conflit en Europe débouchera sur l'engagement nucléaire. Si nous franchissons le Rhin, l'OTAN nous bombardera. Moscou partira en fumée. Si les Américains traversent la RDA,

le gouvernement polonais s'effondrera. Nous serons obligés d'effacer Washington et Paris. Ce sera la fin du monde...

Toutes les têtes se penchèrent sur le vernis luisant de l'immense table. Des babouchkas passaient leur nuit à cirer les meubles. Rodion se leva pour aller ouvrir une fenêtre, respirer sans que personne n'ose rappeler celui qui avait sauvé la Rodina, la patrie.

- Que pense de tout cela le président du Comité de la Sécurité d'Etat ?

- J'approuve la position du ministre de la Défense. Nous ne sommes pas pressés. Politiquement nous avons gagné une bataille. Il faut communiquer sur la victoire de Castro. Par ailleurs nous devons rassurer nos alliés contre d'éventuelles agressions américaines.

- Castro veut qu'on lui rachète tout son sucre...

- C'est une opportunité.

- Qu'allons-nous faire de tout ce sucre ?

- Nos laboratoires vont faire fonctionner leurs méninges. Nous sommes le pays de la TRIZ<sup>4</sup>, Bon Dieu !

Nikita Sergueïvitch se tourna vers Gromyko le ministre des Affaires étrangères calé contre l'imposant Brejnev.

- Je propose de faire une tournée internationale dans tous les pays d'Amérique latine et d'Afrique pour les assurer du soutien de l'URSS. Que puis-je leur promettre ?

- Tu peux toujours leur vendre des discours ! Ça ne coûte rien. Nous n'avons quasiment rien à leur offrir, intervint Brejnev.

Tous s'attendirent à la suite. Léonid Brejnev alluma une de ses cigarettes anglaises pour résister à la cire d'abeille. Il enchaîna :

- Tant que l'Allemagne ne sera pas réunifiée, finlandisée sous hégémonie soviétique, nous n'aurons pas grand-chose à offrir. Où en est le processus ?

---

<sup>4</sup> TRIZ (acronyme russe de la Théorie de Résolution des Problèmes Inventifs, Teorija Reshenija Izobretateliskih Zadatch)

Anastase Mikoyan, ministre du commerce, adepte de la méthode douce avec les Occidentaux fit le point de la situation.

- Les Allemands de l'Est craignent de se faire réduire en cas de réunification. Ceux de l'Ouest y sont hostiles. Ils ne veulent pas de nous !

- Ils n'ont pas tort !

Après son bol d'air Rodion Malinovski regagnait sa place en regardant où il posait les pieds.

- Que font les organes de Berlin Est ?

La question du maréchal s'adressait à Chélépine qui esquiva en faisant porter la faute sur les communistes allemands.

- Le dossier est entre les mains de Markus Wolf, le directeur du renseignement de la Stasi. Il tient les journalistes, les élus sociaux-démocrates de l'Ouest. Il contrôle l'extrême gauche, les universitaires, les pasteurs, les curés, les artistes. Mais le peuple ne suit pas...

- Ah, le peuple....

Rodion Malinovski se tourna vers le Secrétaire Général qui rassembla ses mains en dodelinant de la tête avant de s'adresser au Politburo.

- En parlant du peuple justement, je dois vous dire que le camarade Walter Ulbricht me demande l'autorisation d'édifier un mur pour empêcher les Allemands de l'Est de partir à l'Ouest. Je sou mets la question à votre appréciation.

Devant le peu d'empressement à répondre, Nikita Sergueïvitch se râcla la gorge. Le sujet n'était pas nouveau. Quelle que soit la réponse, chacun savait qu'elle pouvait conduire son auteur au Goulag. Le rusé Mikoyan suggéra une synthèse.

- Si la RDA laisse partir ceux qui ne veulent pas de nous, elle se débarrasse d'adversaires potentiels. C'est une purge. Il faut voir les choses positivement.

- Et quand l'Allemagne de l'Est sera un désert que ferons-nous ? demanda le Secrétaire Général.

- Nous la repeuplerons.

- Avec des Chinois ?

Tous les dirigeants de l'Union soviétique savaient que la détérioration des relations avec Pékin devenait une obsession dogmatique, stratégique peut être militaire.

- J'informe le Politburo que depuis quelques jours j'ai établi une relation personnelle avec John Kennedy via notre ambassade à Washington. Le président américain semble secoué par le fiasco de la Baie des Cochons. Il souhaite une rencontre avec moi.

- Pour s'excuser ? demanda Brejnev.

- Pour l'instant nous n'avons arrêté aucun ordre du jour. Je voulais vous en parler d'abord, demander à chacun d'y réfléchir. J'attends vos propositions.

Quelques carnets de note apparurent dans le nuage de fumée. Les cigares de Castro, mélangés à l'odeur de cire rendaient l'atmosphère irrespirable. Pour ne pas suffoquer, Rodion Malinovski retourna près de sa fenêtre. Nikita Sergueïvitch poursuivit l'ordre du jour.

- La France rétrocède ses installations pétrolières au FLN algérien que nous avons beaucoup aidé comme chacun sait autour de cette table. Le président du Comité pour la Sécurité de l'Etat va nous faire un compte rendu.

Alexandre Chélépine chassa la fumée qui passait devant lui pour entrer dans le vif du sujet.

- D'après l'une de nos sources au Texas, les milieux pétroliers qui ont financé le FLN, espèrent un retour sur investissement.

- Nous aussi !

- De Gaulle entend sauvegarder les intérêts français. Il est prêt à corrompre les administrateurs algériens pour garder un contrôle sur le commerce des hydrocarbures. N'oublions pas le gaz.

- Il n'a pas tort.

- Dans cette affaire il faudrait que nous agissions avec prudence. Nos pétroliers ont toujours eu des relations avec leurs homologues américains depuis les forages de Bakou et les Rockefeller au siècle dernier. Il y a eu des hauts et des

bas mais Lénine y tenait beaucoup, Staline aussi. Je vous demande de réfléchir à la question.

- Quelles sont les relations entre les pétroliers américains et Kennedy ?

- Officiellement tout va bien. En réalité les gens du Texas et de l'Oklahoma craignent une remise en cause de leurs avantages fiscaux. Ils ne seraient pas mécontents si le blanc-bec comme ils disent, avait des ennuis. Ils l'appellent aussi le fils de pute. C'est moins gentil...

Nikita Sergueïvitch promena ses mains sur la table, signe précurseur d'une avancée conceptuelle comme dirait *La Pravda*.

- Des producteurs d'hydrocarbures comme la Russie et les Etats-Unis ont intérêt à s'entendre. Je crois que le président du Comité pour la Sécurité d'Etat veut faire une communication.

Chélépine après s'être mouché à cause de la fumée, informa le Politburo des évolutions planétaires dans le domaine énergétique.

- Selon nos sources à Genève et à Téhéran, le Chah et les Arabes envisagent de créer une sorte de syndicat, une association internationale de pays producteurs de pétrole !

- C'est du marxisme pur et dur !

- Raison de plus pour nous rapprocher des Texans. Producteurs, sauvons-nous nous même. C'est dans l'Internationale d'Eugène Pottier, vous vous souvenez, camarades !

- Affirmatif ! s'exclama le Secrétaire Général.

- Cela nous ramène à la France et à l'Algérie, intervint Chélépine. L'armée d'Afrique prépare un soulèvement contre De Gaulle.

- C'est inadmissible !

- Envisage-t-il toujours de quitter l'Otan ?

- Il veut une France indépendante qui ne se laissera pas entraîner dans une guerre américaine. Mais d'un autre côté, il soutient Adenauer dans son refus d'une réunification sous l'égide soviétique. De Gaulle est un cas difficile.

- Est-il au courant de la rébellion ?

- D'après Markus Wolf ses Renseignements généraux ont parfaitement analysé la situation.

Les yeux riboulants de Nikita Sergueïvitch percèrent le brouillard pour prendre la mesure des hésitations, des arrières pensées de chacun. Puis le vent de l'Histoire balaya la tabagie russe.

- J'ai combattu à Stalingrad. De Gaulle a toujours été correct avec nous. D'ailleurs il parle d'une Europe de l'Atlantique à l'Oural. Ce qui est le bon sens même. Je propose que nous l'avertissions. Il saura réagir. Tout le monde est d'accord ?

Le Secrétaire Général ne fut pas le premier à lever la main. Tous volèrent au secours du chef de la France Libre.

### *Georgetown*

Sabine Racinet, le visage protégé par un masque de fer, travaillait au chalumeau le dernier né de ses rhinocéros. Entre deux jets d'étincelles, elle vit que l'heure tournait. Après une douche, elle enfila son survêtement rouge, chaussa des baskets, rejoignit en courant les rives du Potomac. Sur les quais quelques badauds se retournèrent sur cette brune à l'air décidé. Silhouette familière des joggers, Sabine se dirigea vers le voilier amarré à la jetée.

Le *Fantôme des mers*, petit voilier, n'était pas de première jeunesse. La pancarte « à vendre » était en place depuis un an. Intriguée par le palan auquel elle n'avait jamais prêté attention elle s'approcha de la passerelle. Pour une fois quelqu'un nettoyait le pont. Elle fit un pas au-dessus de l'eau pour s'adresser à l'homme qui astiquait les cuivres.

- Bonjour monsieur.

- Bonjour madame.

- Il est toujours à vendre ?
- Appelez le numéro de téléphone qui est indiqué.
- Quel poids peut hisser le palan entre les deux mats?

Le matelot se redressa pour observer le mécanisme tout en s'épongeant le front.

- Avec ça vous pouvez soulever une tonne. Si vous possédez une petite voiture vous la transporterez en Europe.

- A fonds de cale ?
- De préférence.
- Il y a des acheteurs ?
- Les gens n'aiment pas le nom. Il paraît que ça porte malheur.
- Changez le !
- Ca porte malheur aussi. Vous êtes intéressée ?
- Peut être.

Sabine nota le numéro, remercia l'homme. Tout en observant le paysage elle courut jusqu'au point de rendez-vous près du marchand de glace. Le van Volkswagen décoré aux couleurs de la révolution hippie vint s'arrêter à quelques mètres. Après un dernier coup d'œil à la ronde elle monta à bord. Sandro, militant des droits civiques chez Martin Luther King, coursier d'*African Modernity*, tenait le volant.

- Tu as l'air nerveux...
- J'espère que ça va marcher.
- Allons-y.

L'Afro-américain engagea la première en direction de N-street. Le regard sur le rétroviseur il se gara devant l'adresse. Les deux occupants intégrèrent la cabine spécialement aménagée. Protégée par la vitre sans teint, Sabine observait sur N street la maison de Mary Pinchot Meyer. Pour célébrer l'élection de son amant l'artiste avait décidé de faire repeindre la façade. L'échafaudage sur lequel



s'affairaient les peintres gênait l'efficacité du micro directionnel censé capter les conversations. Heureusement ceux placés dans les plafonniers du salon et de la chambre étaient increvables.

Sandro monta le son du récepteur branché sur les fréquences des services de sécurité. Soudain un message du Secret Service signala le départ d'Aigle noir.

- Aigle noir ?

- C'est Kennedy. Le président sera là dans vingt minutes. Qu'est-ce qu'on fait ?

- Nous sommes trop visibles. On se décale de deux cents mètres.

Sandro démarra. Ils n'eurent pas à attendre longtemps avant de voir passer une moto suivie d'une deuxième.

- Ces sont les éclaireurs. Le premier se positionne derrière la maison, l'autre sur le trottoir d'en face. Quelques minutes plus tard une grosse cylindrée débarqua deux autres agents en civil dont l'un frappa à la porte. Mary Pinchot ouvrit pour laisser entrer l'homme.

- Il va vérifier que personne d'autre n'est à l'intérieur.

- Tout ça n'est pas très intime...

- C'est le protocole.

- Comment peuvent-ils baiser dans des conditions pareilles ?

- Kennedy ferait l'amour à un tonneau sur un wagon en train de dérailler. Ca ne le gêne pas.

- Mais elle ?

- Ca ne la dérange pas non plus. Et puis ils causent. Il lui demande son avis.

- Elle ne s'en vante pas...

- C'est une femme intelligente. C'est pour ça qu'il vient.

Trois minutes plus tard, Sabine et Sandro évitèrent de se regarder pendant l'étreinte sonorisée dans les moindres détails. Jack pour les intimes ne s'embarrassait guère de préliminaires.

- Chaud lapin le président ! De Gaulle fait pareil ?

- Je t'en prie !

Sandro serra ses mains sur le volant pour refouler une idée. Le survêtement rouge assis à ses côtés l'échauffait. Les rôles présidentiels devinrent des soupirs. Puis Kennedy interrogea Mary.

- Que penses-tu de Marita Lorenz ? demanda le président.

- Elle devient folle. Coucher avec Castro avant de retourner l'assassiner puis baiser avec toi perturberait n'importe quelle femme.

- Bobby me dit que c'est la CIA qui lui a armé le bras.

- C'est évident. Tu ne peux pas garder Dulles à ce poste. Ils n'arrêterons pas de te faire des enfants dans le dos.

- Tu crois qu'il vont lui demander de me tuer ?

- Elle en serait incapable. Ils ne sont pas cons à ce point-là ! Tu leur fais peur. Je les ai vu à Georgetown. Dulles et Bissel sont morts de trouille. Fais attention, ils vont te mettre dans la merde.

- C'est déjà fait.

- Ca ne m'étonne pas.

- Tu ne veux pas savoir ?

- Je ne suis pas ton FBI...

- Cette grosse salope de Hoover ! J'aurai sa peau !

- Et Cuba ?

- J'attends que la CIA s'y vautre pour avoir un prétexte. Je les virerai tous.

Un silence soudain fit monter la tension dans le van. Sabine transpirait. Il y eut un bruit non identifié. Kennedy demanda à Mary de l'aider à relacer ses chaussures. Sandro et Sabine échangèrent un regard inquiet.

- Ils veulent que j'envoie un corps expéditionnaire à Cuba ! Il paraît que j'aurais trahi les exilés.

- C'est un peu vrai...

- Comment peux-tu dire une chose pareille ?

- L'ancienne administration leur a promis que tu enverrais l'aviation et les Marines. Mais tu as eu raison de ne pas plonger dans ce borbier. Les Russes en profiteraient pour attaquer Berlin. Nous irions vers la guerre en Europe. A coups de bombes atomiques.

- J'ai dit au Pentagone que je ne voulais aucune action de la Navy ou de l'US Air Force.

- Comment vas-tu expliquer le désastre de la Baie des Cochons à l'opinion ?

- Je ne peux pas accuser la CIA ni les exilés cubains. D'autant que c'est Eisenhower qui a donné son feu vert à l'invasion...

- Impossible de critiquer ton prédécesseur !

- Que ferais-tu à ma place ?

- Un vrai chef d'Etat doit savoir se taire. Laisse les journalistes commenter. Arrange-toi pour qu'il y ait des fuites...

- Tu veux que je dénonce la CIA ?

- Surtout pas ! Tu vas faire mieux. Fais en sorte que les accusations contre la CIA viennent de l'étranger. Laisse hurler la meute. Tu vas défendre ton prédécesseur, retourner la situation à ton avantage.

- Tu as des idées ?

- Je peux faire passer des messages aux journalistes allemands, français africains. Ils traîneront la CIA dans la boue. Demande à Johnson de faire une gaffe...

- Je ne veux rien devoir à ce porc !

- Tu iras à Langley pour affirmer que la CIA est une grande institution. Profite de l'occasion pour virer Allen Dulles !

- Qui vais-je mettre à la place ?

- Je pense à John McCone.

- Il est républicain...

- Il ne croit pas plus aux partis politiques que toi. Ça devrait te rassurer.

- Pourquoi celui-là ?

- Cord Meyer, mon ex-mari a la CIA, l'a rencontré il y a quelques semaines. McCone est venu les voir en tant que président de la Commission à l'énergie atomique. Il leur a appris que les Israéliens avaient considérablement avancé dans leur programme nucléaire. Tu étais au courant ?

- Non.

- L'Etat hébreu dispose à Dimona dans le Néguev d'une usine qui fabrique les éléments nécessaires. Ce sont des ingénieurs français qui les ont aidés.

- Je ne savais pas...

- Un chef d'Etat ne découvre pas le monde sur l'oreiller, Jack ! Gouverner consiste à savoir, à fermer sa gueule. Surtout en temps de guerre froide.

- Tu dis des choses formidables...

- Ce n'est pas moi, c'est Winston Churchill.

-Je croyais que c'étaient les Russes qui aidaient les Israéliens.

- Au début mais maintenant Moscou a une politique arabe. Est-ce que tu as des idées claires sur le sujet ?

- Tu es impitoyable Mary. Masse-moi le dos.

- Et là ?

- Le dos d'abord. Si je vais à Miami les anticastristes vont me demander de faire libérer les prisonniers détenus par l'armée cubaine.

- C'est ce que tu vas faire ! Tu es obligé de réparer les dégâts d'une défaite.

- Comment ?

- Eve Curie et Henry Labouisse, son mari ont des relations à Cuba. L'île manque de médicaments. Suggère à ton frère d'organiser des filières discrètes.

- Je ne peux pas demander ça à la CIA !

- Bobby a un bon contact avec Dobrynine. Khrouchtchev pourrait être un intermédiaire. Prends des initiatives.

- Tu es incroyable, Mary !

- Pourquoi ?

- Khrouchtchev vient de faire savoir à Bobby qu'il acceptait de me rencontrer. J'irai lui expliquer...

- Ne lui explique rien ! Tu n'es pas son élève ! Imagine un échiquier où vous seriez gagnants tous les deux. Son entourage est aussi pourri que le tien. Vous avez besoin l'un de l'autre.

- Si tu as des idées, je suis preneur.

- Demande à ton ambassadeur à Moscou la teneur des débats au sein du Politburo. Quelles seraient les termes possibles d'une déclaration finale qui vous satisferait tous les deux. ? Ne rencontre pas Khrouchtchev sans que la conférence de presse soit millimétrée y compris les plaisanteries et les questions dérangeantes. Tout doit être clarifié avant entre vous deux. Tu ne peux pas te payer une Baie des Cochons diplomatique !

- De Gaulle aussi veut me voir. Il va quitter l'OTAN !

- Demande-lui quelque chose en échange...

- Quoi ?

- Fais bosser tes ambassadeurs !

- On me dit qu'une partie de l'armée pourrait se soulever à cause de sa politique algérienne.

- Préviens-le mais baise-moi d'abord !

*Alger*

Depuis son automitrailleuse, Otto Heinner observait la nuit. Il vit s'avancer Hélié Denoix de Saint Marc, commandant par intérim du 1<sup>er</sup> Régiment étranger parachutiste. Le symbole de la chevalerie française portait à bout de bras une serviette en cuir. Il s'adressa au légionnaire de manière joviale. L'action entamée libérait les angoisses de la veillée d'armes.

- Alors Otto, toujours partant ?

- Plus que jamais mon commandant. J'ai repéré les lieux une nouvelle fois. Ce sera difficile de le garder prisonnier dans les locaux du gouvernement général.

- Rassurez-vous. Nous avons modifié les plans.

- C'est-à-dire ?

Vous arrêtez Jean Morin et vous le transférez à In Salah. Un avion vous attend à Maison Blanche.

- Si les gendarmes m'empêchent de pénétrer ?

- Placez-les sous votre commandement. Vous ne prendrez pas le pouvoir, vous le déléguerez !

- Comment ?

Saint Marc remit à son capitaine une feuille dactylographiée à l'enseigne du Comité de sécurité militaire.

*Le Comité de sécurité militaire certifie que le détenteur de cet ordre de mission dispose des pouvoirs judiciaires et civils pour assurer la protection des personnes et des biens.*

Au bas de la page figuraient les signatures des généraux les plus prestigieux de l'armée française. Les tampons et emblèmes officiels confirmaient l'authenticité de la procuration. Le commandant du 1<sup>er</sup> REP en confia une dizaine à Otto.

- Mon cher Otto, le pouvoir ne se réclame pas, il se distribue. Sollicitez les conseils de la gendarmerie, de la police. Confiez des responsabilités. Une révolution a besoin de paperasse. Surtout en France ! Désormais vous êtes légitime et légaliste. Soyez rassurants, bienveillant. Mettez Morin en relation avec Paris selon ce qui a été prévu.

- A vos ordres.

Otto mit en marche son blindé en direction du gouvernement général dans un épouvantable bruit de moteur. Phares allumés il vint se placer au bas des marches éclairant la façade. Le Délégué général avait confié la protection du bâtiment à un escadron de gendarmes mobiles. Aveuglés par les projecteurs allumés en renfort des phares, ils devinèrent les parachutistes courant vers eux mitrailleuse au poing. Les deux officiers se firent face dans l'obscurité comme sur une scène d'opéra.

- C'est pour vous capitaine.

Le gendarme saisit le certificat pour le lire dans la lumière d'une torche électrique. Otto entendit le cliquetis des Mat 49. Ses hommes élargissaient le demi-cercle des feux croisés. Une seule rafale viendrait à bout de la majorité des gendarmes. La sueur perlait sur le front de leur chef. La Croix de guerre avec palme brillait sur la poitrine du parachutiste. Otto s'exprima avec une complicité amicale, comme on s'adresse à un camarade de combat, un frère.

- Le Comité de sécurité vous confirme dans votre tâche. Gardez cet ordre de mission. Demain vos attributions seront étendues à la protection du central téléphonique.

- Je n'aurai pas assez d'effectif !

- Nous y pourvions. Conduisez-moi aux armoires électriques du gouvernement général.

- Suivez-moi.

Otto et ses paras suivirent l'officier tout en recevant le salut des gendarmes. *La victoire réside dans l'organisation du subtil* disait Marc Aurèle. Seule la légalité vient à bout de la légalité. Misère des bureaucraties. Les portes s'ouvrirent devant les guerriers du 1<sup>er</sup> Rep. Parvenus au local technique ils se firent instruire par le technicien de garde. L'homme reçut l'ordre de couper l'électricité dans tout le bâtiment sauf dans l'appartement privé du délégué général. Otto prévint les gendarmes.

- Nous allons chercher monsieur Morin pour le mettre à l'abri dans un endroit moins dangereux que celui-ci. Je vous demande de sécuriser les alentours du bâtiment. Personne ne doit approcher.

- A vos ordres !

Epaulé du fidèle Ahmed Kebir et de trois parachutistes armés de torches, Otto se précipita dans les escaliers. Arrivé à l'étage il enfila la vareuse d'un uniforme de gendarmerie. Parvenu devant la porte des appartements dont il fit sauter la serrure d'un coup de ranger il se précipita vers la chambre conjugale. Jean Morin avait éloigné sa femme et ses trois enfants. Soulagé, Otto passa une main sous l'oreiller pendant qu'Ahmed vérifiait l'absence d'arme dans la table de nuit.

- Qui êtes-vous ?

- Colonel de gendarmerie Saint Hubert. Nous sommes chargés d'assurer votre protection. Il y a un putsch !

- C'est déjà en route ?

- Demandez au Premier ministre quelles sont ses instructions !

Ahmed Kebir arrivait avec le seul téléphone encore en état de fonctionner. Otto remit l'appareil au Délégué général qui composa le numéro de la permanence de l'hôtel de Matignon, résidence du Premier ministre.

- Ici Jean Morin, Délégué général pour l'Algérie. Veuillez me mettre en communication avec M Michel Debré.

- Il dort.

- Réveillez-le !

- Quelques minutes plus tard le Premier ministre s'adressait au haut fonctionnaire.

- Que se passe-t-il, Jean ?

- Les gendarmes me disent qu'il y a un putsch. Ils me mettent en sécurité. Quelles sont vos instructions monsieur le Premier ministre ?

- Mais, mais, je n'en sais rien...



Otto mit fin à la communication en raccrochant le combiné. Un quart d'heure plus tard rasé et habillé, le Délégué général, salué par ses gendarmes, quittait le palais escorté par les parachutistes. Placé sur un siège avec son bagage Jean Morin ne revit l'extérieur qu'à Maison Blanche. Otto l'observa de loin conduit par son escorte vers un Noratlas 2501, une Grise qui décolla en direction du Sahara. Une demi-heure plus tard un officier putschiste répondait aux instructions de Paris. Il fut chargé de transmettre la liste des officiers sur lesquels Paris pouvait compter pour écraser le soulèvement.

La nouvelle du putsch enflammait Alger. De retour dans le centre-ville à bord d'une jeep Otto et Kebir furent ovationnés par une foule européenne et musulmane arborant des drapeaux. Alger pavaisait ! Les colonnes de militaires roulaient vers le forum sous les applaudissements. Parvenus avec peine dans le bâtiment, ils retrouvèrent Hélié de Saint Marc dans une salle du rez de chaussée où le 1<sup>er</sup> Rep avait installé un poste de commandement.

- Beau travail Otto ! Grâce à vous nous avons pu mettre aux arrêts tous les traîtres qui voulaient nous empêcher d'agir.

- Tant mieux !

Une clameur immense venue du forum s'amplifiaient au fil des minutes. Quatre généraux à cinq étoiles, Maurice Challe, Edmond Jouhaud, Raoul Salan et André Zeller descendirent d'un cortège de DS Citroën noires escortées par des auto-mitrailleuses. Les militaires marchèrent vers le gouvernement général pour en prendre possession. Une allocution était prévue depuis l'un des balcons.

- Et maintenant quelles sont vos instructions ?

Hélié de Saint Marc remit au capitaine un procès-verbal nommant Otto Heinner chargé d'affaire diplomatique du Comité pour la sauvegarde de l'Algérie française.

- Bastien-Thiry dit que vous êtes l'homme de la situation. Négociez le soutien des Américains grâce au pétrole dont nous prenons possession. Mettez-vous en civil. Il va nous falloir de l'argent, beaucoup d'argent. Et si vous le pouvez une reconnaissance de la nouvelle Algérie française.

- Affirmatif mon commandant.

Dans Alger en liesse, Otto et Kebir, déguisés en civil, se rendirent à pied à El Biar. Une fumée blanche sortait de la cheminée du consulat américain dispersant des cendres vers le ciel.

- Ces salauds brûlent les preuves de leur collusion avec le FLN.
- Tu as raison Ahmed. Ils prennent peur.

Pour la circonstance deux Marines en tenue de ville se tenaient devant l'entrée. Otto savait par le cadastre d'El Biar que le consulat possédait d'autres villas dont celle louée par H.L. Hunt.

- Il déclina son identité et montra le mandat du Comité de sauvegarde.
- Peut-être ne lisez-vous pas le français...
- Radio Alger parle d'un Comité de salut public...
- Nous sommes la partie exécutive. Je ne fais pas de politique...
- Tant mieux.
- Je veux parler au consul.
- Il n'est pas là.
- Dîtes-lui que c'est urgent.

Le Marine fit un signe à son collègue qui pénétra à l'intérieur du consulat. Quelques minutes plus tard Connie Wiscombe apparut, éclatante de santé dans sa robe à pois.

- Le consul est en tournée mais nous pouvons discuter. Hors d'ici.
- Je vois que vous brûlez des choses. J'espère que ce n'est pas grave...
- Nous réaménageons les lieux.
- Je comprends.
- Suivez-moi.

Otto emboîta le pas de la belle qui dans l'affolement avait oublié ses fausses lunettes. Cinquante mètres plus loin ils découvrirent une seconde maison dont Connie ouvrit la porte. Depuis la ville basse montaient les rumeurs de la

révolution. Il se retrouva avec Ahmed dans un salon rappelant celui d'un palais turc.

- Pourquoi voulez-vous voir le consul, Otto ?

- Pour entamer avec les Etats-Unis des négociations au sujet de nos réserves de pétrole. Dans l'intérêt bien compris des deux Etats.

- Je n'en doute pas...

Otto s'approcha d'un assemblage hétéroclite de narguilés, plats en cuivre retourné. De la poussière indiquait que le rez de chaussée était peu fréquenté.

- Je peux entendre votre message. Je lui transmettrai des propositions si vous en avez.

- L'Algérie française est prête à vendre du pétrole aux compagnies américaines. Nous pouvons produire de façon à maintenir les prix à un niveau qui arrange tout le monde.

- Et en échange ?

- Nous voulons une déclaration indiquant que le Département d'Etat américain prendra attache avec le général Challe. Pour veiller à la sécurité des citoyens américains...

- Ce serait reconnaître un pouvoir insurrectionnel...

- Dîtes à vos pétroliers qu'ils n'y perdront rien. Nous sommes déjà contactés par les Russes...

- Qui ont armé le FLN contre la France !

- Tout comme vous. La guerre ne doit pas empêcher le business. Ce serait immoral, contraire aux droits civiques...

Incertaine, Connie considérait les deux hommes avec méfiance.

- En parlant de crimes justement, je voudrais vous montrer quelque chose.

L'Américaine se retira un instant avant de revenir avec une enveloppe d'où elle sortit des clichés montrant des combattants algériens attachés à des piquets dans le désert.

- Que dites-vous de cela, capitaine ?

Otto examina les photos en repensant au commando qu'il avait liquidé près du point zéro d'Hammoudia.

- Ce n'est pas notre Algérie qui a ordonné les essais nucléaires. C'est le gouvernement de Paris .

- Allez-vous dénoncer ces crimes ?

- Nous allons enquêter. Peut-être pourriez-vous nous aider à y voir clair. Je suis prêt à collaborer avec votre CIA...Prévenez-les !

- La fausse diplomate rougit comme la fleur aux cheveux de la Mexicaine de H.L. Hunt.

- Je dois en parler au consul.

- Evidemment...

### *Pimlico*

Equipée d'un tailleur plus lumineux que le précédent, Glenda fut reçue comme une reine à l'entrée du restaurant déserté en cette heure matinale. Oncle Edgar et Clyde avaient leurs entrées sur tous les champs de courses des Etats-Unis. Souvent favorisés par la chance, ils n'hésitaient pas à miser sur des chevaux de second ordre pour encourager la race chevaline.

Frank Sturgis quitta son siège pour saluer celle dont Meyer Lansky, le patron de la French Connection, lui avait vanté les mérites. Agacé mais prudent, il finit par desserrer les lèvres.

- Mademoiselle, je suis honoré de saluer la nièce du grand Edgar Hoover. Qu'il y a-t-il pour votre service ?

L'Italien qui avait pris pour nom celui de son beau-père, s'était taillé une réputation d'expert en coups tordus. La CIA et ses métastases comme disait Clyde Tolson, déléguaient à des gens comme lui les actions inavouables.

- Vous devez être bouleversé, Frank...

Surpris par la familiarité de cette blonde aux cheveux rebelles, il répondit.

- Bouleversé par quoi ?

- Par le sort des exilés cubains qui pourrissent dans les camps de Castro.

- J'en suis malade.

- Vous prenez quelque chose ?

- Du thé.

Glenda leva la main à laquelle il manquait une bague. Le luxe alentour lui donnait à penser. Le maître d'hôtel se précipita. Plié en deux devant le mystère, il prit la commande. Frank entama la conversation :

- Je suppose que Marita Lorenz vous a dit que Castro exhibait un message le prévenant de la tentative de meurtre.

- Oui, Frank. Qui a prévenu le dictateur ?

- Ce sont les Kennedy. Ces deux fils de pute sont des traîtres. Ils ont laissé tomber nos hommes à la baie des Cochons. Ils ont refusé d'envoyer l'aviation pour soutenir le débarquement. Le président a trahi toutes ses promesses !

- Comment Kennedy savait-il pour Marita ?

- Allen Dulles centralise toutes les informations concernant l'île. Il a rendu compte à Kennedy de la tentative de Marita. C'est ce qu'elle pense.

Glenda faisait face à un baroudeur, une bête traçant son sillon dans les jungles anticomunistes d'Amérique latine, un sanglier.

- Pourquoi Castro ne l'a-t-il pas fait arrêter ? Elle devrait être en prison à l'heure qu'il est.

- Elle a un enfant de lui. Et je crois qu'il l'a vraiment aimé...

- Vous aussi, n'est-ce pas ?

Sturgis baissa la tête, faillit desserrer les dents. Celui que le monde du renseignement surnommait *Dentifrice* parut touché. Glenda se fit maternelle. Encore une découverte.

- Où est-Marita maintenant ?

- Elle est retournée en Allemagne, rassurer sa famille...

Le sanglier remua ses souvenirs sans montrer les canines. Son enfance n'avait pas été facile. En témoignait son dossier du FBI, soigneusement rangé dans l'armoire de Miss Gandy. Là où dormaient les inconnus de la politique.

- Donc le président a prévenu l'ambassadeur d'Union soviétique de la tentative d'attentat. Vous pensez qu'il lui a signalé aussi le débarquement de la Baie des Cochons ?

- Nous voulions prendre Trinidad sur la côte sud. C'est une station balnéaire. Nous pouvions y installer un gouvernement provisoire. La ville dispose d'un quai, d'un hôpital. Il y a tout ce qu'il faut pour organiser un gouvernement. Kennedy au dernier moment a fait modifier le lieu de l'attaque. C'est du sabotage ! Les copains ont débarqué dans un endroit pourri !

Glenda, malgré les soupçons de son oncle, aveuglé par la haine des deux frères, n'imaginait pas le président prendre son téléphone depuis la Maison Blanche pour appeler Dobrynine. Dans une Amérique où tout le monde écoutait tout le monde, le risque était immense.

- Vous pensez que Robert Kennedy a rencontré l'ambassadeur ?

- Oui. C'est lui.

- Ce n'est pas très discret. Il doit exister un autre moyen de prévenir les communistes...

Sturgis, l'œil clos, replongea dans la boue, le poil dru, les mains inutiles. Soudain, il refit surface. Un sous-marin jaillissant des profondeurs.

- Il y a la salope qui fréquente les Blacks de Martin Luther King. Elle, c'est une vraie communiste.

- De qui parlez-vous ?

- De Mary Pinchot Meyer. Son ex-mari travaille à la CIA. C'est elle qui a fait passer l'information à Martin Luther King. Elle habite une jolie maison sur N street à Georgetown. C'est une artiste connue, une gauchiste. Marita m'en a parlé. C'est Mary qui lui a présenté Kennedy.

- Il l'a sautée...

- C'est un malade il ne peut pas voir une femme sans la baiser immédiatement. A Cuba il passait son temps dans les partouzes.

- On dit même qu'il y a des films...

- C'est exact. Castro le tient par les couilles comme une partie des sénateurs et des représentants.

- Mon oncle aimerait bien mettre les pellicules à l'abri. Pour protéger l'Amérique.

Sturgis fixait la sportive assise en face de lui tout en retenant ses pulsions.

- Je vais voir ce que je peux faire pour vous, Glenda.

Elle sentit monter son premier orgasme politique, serra la tasse de thé tout en comptant ses respirations.

- Il faudrait en échange que vous m'aidiez. Je peux vous appeler Glenda ?

- Mais bien sûr Frank. Que puis-je faire pour vous être agréable ?

- Nous souhaitons que le FBI ferme les yeux sur certaines exportations...

- Quelles exportations ?

- Des médicaments, des jeeps déclassées de l'armée qui dorment dans des entrepôts à Chicago et à Detroit.

- Pour quels pays ?

- Pour Cuba.

- Vous m'étonnez, Frank !

- Cela peut paraître bizarre mais c'est ainsi. Nous allons réclamer la libération des prisonniers. Il y en a des centaines. Les familles ont créé un comité à Miami.

- Vous allez faire ça dans le dos des Kennedy ?

Sturgis replongea dans les eaux sales de la politique avant d'émerger l'air penaud.

- J'ai des contact avec Donavan, l'avocat qui a négocié la libération par les Russes de notre pilote abattu à bord de l'U2. Vous serez peut être intéressée d'apprendre que Robert Kennedy est au courant.

- Vous n'avez donc guère besoin de nous...

- L'opération doit demeurer secrète. Seul votre oncle est en mesure de faire taire la presse, les radios, les télés, les témoins. Si Edgar Hoover demande aux rédactions de fermer leur gueule, elles obéiront.

- C'est vrai.

- Et en échange que pourrai-je obtenir ?

- Vous saurez où sont planqués les films montrant Kennedy en train de se faire sucer dans les casinos de la Havane.

- Je veux savoir qui a prévenu Castro de l'assassinat projeté par vous et Marita Lorenz. Je suppose que vous êtes motivé...

Sturgis baissa la tête, but une gorgée de thé avant de reposer la tasse avec dégoût.

- J'ai bien compris Glenda. En attendant, Castro a besoin de médicaments. Robert Kennedy force la main des Big pharma de Princeton pour qu'ils puisent dans leurs stocks.

- Vous négociez avec ceux que vous projetiez de renverser.

- Il faut bien libérer nos camarades ! Nous allons livrer à Castro beaucoup d'argent en liquide.

- C'est fou !

- Glenda, il faut sauver les survivants de la brigade 2506. A la Nouvelle Orléans nous comptons sur notre ami Carlos Marcello.

- L'homme qui a été expulsé au Guatemala par Robert Kennedy !

- Je vois que vous suivez l'actualité. Carlos a les moyens d'organiser toutes sortes de transactions avec Cuba. C'est un ami de votre oncle, un vrai patriote, un anti communiste sincère.



Cernée par les marécages de la politique, Glenda traçait son chemin dans les bas-fonds de l'Histoire.

- Je crois que nous aurons l'occasion de nous revoir, n'est-ce pas Glenda ?

- Ce sera un plaisir, Frank.

### *Alger*

Depuis le toit du bassin de Mustapha, Ahmed Kebir surveillait la rue de Grenoble. L'insurrection avait vidé la zone portuaire. Un silence inhabituel plombait le quartier. En ville, les Algérois, l'oreille collée aux transistors, appréhendaient la réaction de Paris. Qu'allait faire De Gaulle ? Lorsqu'il vit le signal, Otto avança en longeant les murs. A l'ombre d'une porte cochère le commandant du 1<sup>er</sup> Rep l'attendait.

- J'espère que vous n'avez pas été suivi.

- J'ai pris mes précautions.

- J'ai une nouvelle mission pour vous. Une opération dangereuse que vous pouvez refuser. Car ce sera une première dans l'histoire de l'Armée. Peut-être dans l'Histoire de France.

- Je vous écoute...

- Vous connaissez bien Reggane, n'est-ce pas ?

- Oui.

- Nous devons nous emparer de Gerboise verte.

- La bombe atomique !

- Il n'est pas question de s'en servir. Nous n'avons pas les compétences. Elle nous servira d'argument dans les négociations avec Paris. Ce sera bon pour votre pétrole avec les Américains. Tout est lié désormais.

Otto recula dans l'ombre. Le commandement révolutionnaire poursuivait sa logique d'affrontement. Le putsch, jusqu'à présent, n'avait fait qu'un seul mort.

- Je croyais que le général Jean Thiry qui commande le centre d'expérimentation de Reggane était des nôtres...

- Oui Otto mais il ne peut s'emparer de la bombe pour la déplacer...

- Je sais, elle est gardée jour et nuit par des gendarmes mobiles. Ils ne dépendent que de leur directeur à Paris. Il faudra les tuer !

- Vous ruserez. Vous êtes d'une habileté redoutable. Vous avez arrêté le Délégué général sans effusion de sang. Vous avez une faculté d'adaptation hors du commun. C'est rare chez un Allemand...

Otto sursauta. Le commandant du 1<sup>er</sup> Rep était un intuitif armé d'un sens de l'observation hors du commun.

- Comment voyez-vous les choses ?

- Les gendarmes de Gerboise ont un émetteur récepteur autonome qui les relie à Paris en cas de problème. Trouvez la fréquence, mettez une équipe sur le dossier. Découvrez les procédures d'appels. Vous devez bien avoir quelqu'un à la direction générale de la gendarmerie et aux PTT, n'est-ce pas Hélie ?

- Nous avons les gens qu'il faut...

- Lorsque les gendarmes appelleront Paris, quelqu'un leur dira de remettre Gerboise aux militaires qui auront le mot de passe Marina 12.

- Pourquoi appelleront-ils Paris ?

- Parce que j'aurai fait sauter les installations électriques de Reggane.

- Avec qui ?

- Ma Harka campe sur la côte 112 entre Reggane et le point zéro.

- Ils ne remettront jamais la bombe à des musulmans !

- J'aurai avec moi quatre lieutenants qui sortent de Saint Cyr. Des petits gars bien élevés. Parmi eux, il y a un fils de gendarmes...

- On dit que vous avez combattu à Stalingrad, Otto...

- C'est une légende qui me colle à la peau. C'est faux ! J'ai défendu Berlin. Je n'avais que dix-sept ans à peine.

- Dans les jeunesses hitlériennes ?

- Je n'avais pas besoin de politique pour défendre l'Allemagne.

- Les gendarmes vous poseront des questions, forcément...

- Je leur dirai que nous mettons Gerboise à l'abri du putsch d'Alger...

- Pas bête ! Mais risqué !

- Oui Hélie. Et après où je vais avec le joujou ?

- Vous le chargerez sur l'un de vos véhicules de reconnaissance et rejoindrez In Salah.

- Là où se trouve Jean Morin...

Hélie Denoix de Saint Marc était doté d'un sens de l'organisation remarquable, un planificateur d'utopies.

- Nous montrerons l'engin à Morin. Il confirmera à De Gaulle que nous avons la bombe !

- Et après ?

- Nous la mettrons à l'abri dans un lieu sûr.

- Où ça ?

- Ce n'est pas encore décidé.

Otto hocha la tête, mit les mains dans les poches de son pantalon, signe chez lui d'une perplexité qui n'échappa point au commandant.

- Une Grise vous attend à Maison Blanche. Elle décollera pour Reggane. De là, vous rejoindrez vos hommes dans le désert. Bonne chance.

- A bientôt, Hélie.

De nouveau seul, il fit signe à Kebir. Le Harki descendit de son poste d'observation.

- Alors capitaine on fait quoi ?

- On va à Maison Blanche. Décollage pour Reggane. Pas trop déçu ?

- C'est mon pays. Je n'aime pas Alger.

En route pour l'aérodrome, Kebir paraissait soucieux ; il se retourna vers le chauffeur.

- Comment tourne l'insurrection, capitaine ?

- La population nous suit. Mais le contingent venu de métropole renâcle. Les « appelés » n'ont pas envie de se battre pour l'Algérie française.

Déçu, le Harki regardait les trottoirs déserts. En vue de la tour de contrôle ils bifurquèrent dans une ruelle pour s'arrêter devant le Zarathoustra, un couscous dont Zara, une tunisienne, maquerelle à ses heures, servait d'indic à toutes les polices.

- Tu as faim ?

- Oui !

- Pourquoi tu descends là ? La Zara travaille pour les RG.

- Raison pour laquelle son téléphone n'est pas sur écoute ! Nous avons vérifié grâce à des amis de la Préfecture de police à Paris. Et puis Zara est une femme bien. C'est une amie. Comme toi.

Alors qu'ils en était à la deuxième tournée de semoule dans la salle déserte, Otto demanda s'il pouvait passer un coup de fil.

- Mais bien sûr, beau gosse !

Le capitaine se dirigea vers la tablette qui supportait un vieux téléphone. A force de patience il finit par obtenir une communication avec Hélène Métayer de l'AFP à qui il raconta la mission dont on venait de le charger.

- Qu'est-ce que je fais ?

- Il te faut combien de temps pour rejoindre ta Harka ?

- Douze heures.

- Vas-y tranquillement, très tranquillement.

Toujours aussi brève Hélène mit fin à la conversation. De retour dans la salle, il contempla longuement les croûtes suspendues aux murs et finit par régler sa note.

- Tu pourrais monter un musée Zara. Tu n'y as jamais pensé ?

- Le temps n'est plus à la gaudriole légionnaire. Tu es bien placé pour le savoir. Les flics sont nerveux, divisés. Comme l'armée. Qu'est-ce que vous allez faire ?

- Garder l'Algérie, Zara.

- Tu ferais mieux de laisser tomber. L'Algérie ne vous mérite pas. Laissez-les dans leur merde. Je vais retourner au Vietnam.

- Qu'est-ce que tu vas faire là-bas ?

- Ouvrir un nouveau Zarathoustra. Ici les Français vont partir en emmenant les comptables. Le commerce va périr. La corruption va tout foutre en l'air. Je n'ai pas envie de me faire égorger.

- Bonne chance Zara, peut-être dans une vie future.

- Je ne serai pas étonnée de te revoir au Vietnam...

Zara lui avait lu les lignes de la main à Saïgon dans un bordel de l'armée française. La Tunisienne avait deviné bien des choses.

- Dis-moi si je peux t'aider, Zara.

- Tu connais du monde à Saïgon et même ailleurs, tu pourrais intervenir auprès des Américains...

- Je vais y réfléchir.

De nouveau au volant, Otto prit la direction de Maison Blanche dans une ville fantôme.

- Que se passe-t-il capitaine ?

- On nous demande d'aller récupérer Gerboise, la quatrième bombe atomique. Qu'en penses-tu ?

- Inch Allah.

- Tu es un fataliste, toi.

- Je suis arabe.

Arrivés à Maison Blanche ils se dirigèrent vers les hangars militaires. Une Grise les attendait sur le tarmac, la porte arrière ouverte sur le plan incliné. Otto salua les deux officiers, s'informa du plan de vol. Les aviateurs accueillaient les soldats de manière réglementaire sans chaleur ni plaisanterie. L'Etat s'effondrait. Personne ne faisait plus confiance à personne. Otto devina que les pilotes se méfiaient l'un de l'autre.

Avec l'aide de Kebir, il manœuvra la jeep pour la faire monter dans la carlingue et l'arrimer convenablement.

- Tu prends ton temps capitaine, tu fais durer. Ce n'est pas dans tes habitudes...

Otto répondit par un clin d'œil complice. Kebir comprenait vite. Une fois le véhicule fixé de manière satisfaisante, Otto signala qu'on pouvait décoller. Ceinturés sur le banc réservé aux parachutistes ils sentirent vibrer la carlingue jusqu'au point fixe. Les moteurs poussés à plein régime hurlèrent dans une odeur d'huile. Le gros insecte prit de la vitesse râclant la piste avant de monter dans le bruit des hélices vers un faux silence.

- Je sais que tu n'aimes pas l'avion.

- Inch Allah.

Après quelques heures de vol la Grise entama sa descente vers le centre d'expérimentation de Reggane. Depuis le hublot Otto aperçut au Sud un ciel jaune annonciateur du shehili, le sirocco algérien. Dans les derniers kilomètres le pilote avait accéléré afin d'éviter la tempête. Les roues touchèrent la piste avant de rebondir puis d'agripper le bitume.

Alors que le vent soufflait, ils descendirent à bord de la jeep dès que le plan fut arrimé à la queue de l'appareil. En roulant sur le tarmac Otto vit Jean Koshkin venir à lui. Vêtu d'une saharienne l'officier ressemblait au petit prince de Saint Exupéry avec son écharpe blanche chahutée par l'air chaud. Otto freina brutalement. Penché vers le capitaine, Koshkin cria pour se faire entendre malgré le vent.

- Le coup d'Etat va mal. Certains insurgés se rendent. Demain Alger sera aux mains des gaullistes.

- Tu penses qu'ils vont m'arrêter ?

- A ta place je me rendrais. Que comptes-tu faire ?

- Je continue le combat.

- Ta Harka a été dissoute. Evite de prendre la route d'Hammoudia.

- Pourquoi ?

- Paris a décidé de faire exploser la verte. Ils ne veulent pas qu'elle tombe entre vos mains !

Otto regarda le ciel obscurci par le vent de sable.

- Il ne vont pas faire péter une bombe atomique en pleine tempête !

- C'est la panique ! L'explosion aura lieu dans quelques minutes.

- Merci Jean. A Dieu. Dans une autre vie.

- A Dieu !

Otto emmancha la première et prit la direction de l'Est. Un peu plus loin, ils s'arrêtèrent pour prendre le temps de réfléchir. Une minute plus tard un soleil orange illumina la nuée de ses arcs électriques. Une aurore digne de Turner au British Muséum habita le ciel pendant de longues secondes.

- Où va-ton capitaine ?

- A Tunis !

### *Nouvelle Orléans*

Glenda se pencha vers le hublot. Le paysage montait à sa rencontre. Le Seven O Seven de la TWA filait vers l'aéroport John Moisant. Autour du lac Pontchartrain les toits rouges pigmentaient d'innombrables nuances de verts.

Coincée entre le Golfe du Mexique et le bayou, la Nouvelle Orléans lui collait déjà à la peau malgré la climatisation. L'appréhension sans doute. Elle croisa les mains derrière la nuque, étira les jambes. Pour l'agrément du voyage Helen Gandy avaient retenu tous les fauteuils du premier rang.

Depuis Washington chaque membre de l'équipage était venu se soucier de son confort. Les bâtiments ultra-modernes remplacèrent la verdure derrière les hublots. Glenda fut la première à quitter son siège pour franchir la porte. Aussitôt elle fut prise en charge par Guy Banister, ancien agent du FBI décoré par son oncle pour avoir infiltré le parti communiste de l'Etat de New York avec zèle.

- Avez-vous fait bon voyage mademoiselle ?

- Oui monsieur.

- Appelez-moi Guy. C'est un honneur de vous recevoir.

Glenda sourit. Le goût des honneurs était une drogue à laquelle elle prenait goût.

- Mon oncle vous apprécie beaucoup.

- J'ai pour lui une immense admiration.

Guy Banister, cravaté dans un costume sombre, le cheveux luisant peigné en arrière, portait les rides de deux carrières au service de la loi. Il présenta la nièce de l'homme le plus puissant des Etats-Unis au directeur de l'aéroport, au chef de la police de la Nouvelle Orléans. Après les congratulations, elle le suivit vers une limousine. Les mains manucurées, le col de chemise éclatant, le détective privé racontait sa vie depuis son entrée dans la police à Dallas. L'ancien agent portait à l'annuaire une chevalière aux armes du FBI.

- Vous avez fait un parcours extraordinaire, Guy.

- Merci.

- Où allons-nous ?

- Je vous emmène au Monteleone dans le French Quarter. Votre valise est déjà dans votre chambre.

- Le président Truman serait né dans cet hôtel, dit-on...



- Il a failli. Sa mère a eu le temps de rejoindre l'hôpital.

- Tant mieux !

- Sacré Truman. Il a eu assez de couilles pour balancer la bombe sur les Citrons.

- Les citrons...

- Excusez mon langage.

Sur Royal street, le Monteleone rappelait la France où elle rêvait d'aller. La visite au dernier étage du Carousel et de son bar tournant lui fit une forte impression.

- Maintenant, je vous emmène chez moi, rue Lafayette.

Dans la voiture Glenda baissa la vitre pour respirer la ville. Les gens marchaient sans courir comme à New York, prenaient le temps de se regarder. La maison où le détective avait installé ses bureaux contrastait avec le Monteleone. Trois niveaux formaient l'immeuble de Lafayette street. Des moulures bizarres entouraient l'une des portes formant une façade disjointe, un décor de western. Banister précéda Glenda sur les marches d'un vieil escalier fraîchement ciré en l'honneur de son arrivée. Ils débouchèrent sur un couloir dont les vitres teintées protégeaient des bureaux.

- C'est mon domaine.

- Superbe !

Une porte s'ouvrit. Glenda fit face à une brune entre deux âges, l'œil vif qui la salua avec déférence.

- Je vous présente ma confidente, ma secrétaire, l'âme de cette agence consacrée à la recherche de la vérité, Madame Delphine Roberts. Une sourire ayant vécu, s'inclina devant la gamine débarquée de Washington.

- Enchantée, madame ?

Un grassouillet jovial le poil gominé, le nez pointu, surgit d'un autre bureau. L'homme se lança dans un baise main mécanique.

- Voici l'inestimable Jack Ruby. Présente-toi à notre amie Glenda.

- Miss, j'arrive de Dallas où je possède le Carousel, un établissement dédié à la chorégraphie. Moins beau que celui du Monteleone mais plus chaleureux.

- Dis plutôt un striptease...

- De qualité, Miss !

- L'année dernière notre ami a fait commerce avec Cuba. Il a livré des jeeps à Castro grâce à ses amis de Chicago.

Glenda acquiesça, l'air admirative. Oncle Edgar s'était arrangé avec le parrain de la mafia locale pour couvrir d'un voile pudique la diplomatie secrète de la Maison Blanche. Un joli coup !

- J'ai un grand respect pour votre oncle, Miss.

- Le directeur attache beaucoup d'importance à la libération des militants anti communistes qui ont été fait prisonniers par l'armée cubaine. Le président également.

- Nous aussi.

Glenda vit que le bureau était encombré par une montagne de boîtes de toutes sortes.

- Je suppose que ce sont les médicaments pour les hôpitaux cubains.

- C'est le premier lot. D'autres vont suivre.

- Comment comptez-vous les livrer ?

- Monsieur Hoover souhaite que vous les remettiez à Fidel.

- Avec mes petits bras ?

- Vous irez avec l'hydravion de David Ferrie, un ami sûr.

- N'est-ce pas dangereux ?

- Ferrie et Ruby sont *persona grata* à Cuba. Ce qui n'est plus le cas de tout le monde après la Baie des Cochons...

- C'est-à-dire ?

Frank Sturgis, à cause de Marita Lorenz, ne peut plus se rendre sur l'île pour négocier la réouverture des casinos.

- Ce n'est pas étonnant !

- Notre ami, Carlos Marcello, est inquiet. Il vous remercie d'aller voir Castro pour négocier la réouverture des salles de jeux.

- Je verrai ce que je peux faire.

- Marcello est outré par l'expulsion au Guatemala ordonnée contre lui par Robert Kennedy. Il vous en parlera sûrement.

- Je suis impatiente...

Glenda s'approcha des cartes postales épinglées sur les murs.

- Vous êtes un globe-trotter, Guy.

- Ces sont des amis qui m'envoient tout ça.

- Vous en avez même une de Moscou !

- Celle-ci nous vient du petit Lee Oswald, un ancien Marine. Il travaille à la *Reily coffee company*. Figurez-vous qu'il est allé se marier en Russie...

- C'est incroyable !

- Lee est un peu bizarre mais c'est un bon gars. Il a eu une enfance difficile.

- Vous en recevez aussi de Paris. Là, c'est le restaurant *La Coupole*, au Quartier latin. J'ai étudié le français à l'école.

- Ce sont les jumeaux, Christophe et Luc, deux militaires français originaires de la Guadeloupe. Ils viennent d'être mis aux arrêts.

- A cause du putsch raté contre De Gaulle ?

- Oui.

- Quand allons-nous rencontrer monsieur Marcello ?

- La voiture nous attend en bas.

Accompagnée de Banister, elle descendit les escaliers pour se retrouver dans Lafayette street. Jack Ruby suivait. Une limousine aussi spacieuse que la

précédente les attendait. Le chauffeur, habillé de blanc se précipita pour ouvrir les portières. Le décor dispersé d'*Autant en emporte le vent* défila derrière les vitres. Dans le rétroviseur, elle aperçut une escorte de la police locale. La floraison rachetait les buildings en chantier. Le ciel éclairait des célébrités en bronze, boutonnée à l'ancienne. Une calèche s'arrêta au feu rouge. Une famille photographiait. Glenda tourna la tête. Banister souriait. Ruby en face regardait ses jambes.

- Nous allons à la plantation. C'est dans le bayou.

\*

La façade à six colonnes évoquait les rêves évanouis du Sud. Glenda imagina Scarlett O'Hara courant vers elle. Oncle Edgar connaissait du monde à Hollywood. Peut-être obtiendrait-elle un rôle. Il faudrait trouver un prétexte. *Psychose* d'Alfred Hitchcock, sorti l'année dernière, l'avait fascinée. Ce fut Carlos Marcello en personne qui la sortit de ses rêves. Ecartant l'un de ses portefeuilles, il ouvrit lui-même la portière.

- Je salue la nièce de l'incalculable Edgar Hoover.

- Merci monsieur.

- Appelez-moi Carlos. Nous vous attendions pour le déjeuner. Le chef nous a préparé un gombo avec du crabe, des oignons, des piments verts.

Glenda faisait face à un procureur romain, une volonté implacable, tiré à quatre épingles, comme on disait à Paris.

- Avant de passer à table avec nos invités j'aimerais avoir un petit entretien avec vous. Dans mon bureau.

- Je suis là pour ça.

Laissant Banister et Ruby elle suivit le maître des lieux dans le hall d'entrée. Des domestiques, tous Afro-américains, se tenaient debout entre des demi-colonnes supportant les bustes des grands hommes du Sud.

- Je suis tombé amoureux de cette douceur moite. La Louisiane est comme une drogue. La nature ici m'a beaucoup appris. Elle me calme. C'est une femme invisible, parfumée. J'adore.

- Je comprends.

Après une bibliothèque dressée en cercle autour d'un escalier en fer forgé, ils pénétrèrent dans un bureau digne du Congrès des Etats-Unis. Carlos referma la porte, l'invita à s'asseoir dans un fauteuil club en cuir.

- Je parle mieux debout, excusez-moi. Restez assise.

Glenda s'exécuta. Carlos Marcello entretenait des relations avec tous les syndicats dont les voix contribuaient à la vie démocratique.

- J'entretiens de bonnes relations avec Joseph Kennedy, le père de John Fitzgerald, depuis 1956. Avec Sam Giancana de Chicago nous avons aidé le fiston à devenir le candidat du parti démocrate en arrosant qui il fallait. Nous l'avons soutenu pour l'élection de novembre, l'année dernière. Ce n'était pas gagné !

- Nous savons.

- Dès qu'il a été élu son frère a entamé contre moi une procédure d'expulsion au Guatemala ! On me cherche des poux dans la tête. Je souhaite que votre oncle intervienne auprès de Robert Kennedy pour faire cesser ce gâchis. Mes amis et moi ne comprenons pas ce qui se passe dans leurs têtes. Ces deux fils à papa mordent la main qui les a secourus.

- Vous êtes en colère, monsieur Marcello. Nous avons peut-être une piste qui vous permettra de faire pression sur les Kennedy.

- Vous allez me parler des films...

- Non. Comme vous l'avez lu dans la presse, le 17 janvier, Marita Lorenz a tenté d'assassiner Castro.

- Je sais. Frank Sturgis nous rejoindra pour le déjeuner.

- Ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que quelques minutes avant la tentative, le Premier ministre a reçu un message provenant des Russes l'avertissant d'un danger immédiat.

- Comment les Russes savaient-ils ?

- Il y a plusieurs hypothèses, monsieur Marcello.

- Appelez-moi Carlos. Vous pensez que ce gauchiste aurait prévenu l'ambassadeur de Russie ?

- Si nous en avons la preuve vous auriez une carte à jouer beaucoup plus terrible qu'une partouze à La Havane.

- Certainement ! Vous remercieriez votre oncle pour cette information stupéfiante. Je savais que l'on pouvait compter sur lui. Votre arrivée est un rayon de soleil dans un moment difficile, Glenda.

- Savez-vous où se trouve le film ?

- J'en dispose d'une copie. Moi aussi je vais vous faire une confidence. Le film n'est pas très bon. En outre Kennedy n'est pas seul. Il y a avec lui quelqu'un que nous estimons beaucoup. Vous me comprenez ?

- Parfaitement.

- Il faudrait faire un montage compliqué qui se verrait immédiatement.

- J'ignorais ce détail.

- Nous n'avons aucun secret pour le FBI. Il est temps de rejoindre nos amis. Vous venez de me rendre un grand service. Vous êtes droitière n'est-ce pas, Glenda ?

- Oui Carlos...

En sortant de la bibliothèque, le parrain de la Nouvelle Orléans adressa un signe à son garde du corps. L'homme présenta à Glenda une résine rappelant la crosse d'un pistolet.

- Pouvez-vous presser ?

Elle s'exécuta de bonne grâce. Ses doigts pressèrent quelque chose de malléable presque vivant. Elle rougit avant de rendre l'objet, laissant le garde du corps lui essuyer les doigts avec un linge sentant la cardamome.

- Vous recevrez un petit cadeau. Lorsqu'on fréquente les allées du pouvoir à Washington, il faut faire attention.

- Vous êtes de bon conseil Carlos.

Après avoir traversé le hall sous le regard des généraux confédérés figés dans l'Histoire, ils pénétrèrent dans une salle à manger de petite dimension. Un feu inutile éclairait la cheminée au-dessus de laquelle un panneau en bois portait une devise dans le style du propriétaire :

*Trois personnes peuvent garder un secret.*

*Si deux d'entre elles sont mortes.*

### *Paris*

Depuis les fenêtres de l'ambassade des Etats-Unis, le président regardait la pluie tomber sur Paris. Un temps humide qui n'arrangeait pas son dos. La First Lady apparut dans un ensemble jaune qu'il n'avait jamais remarqué.

- Qu'en penses-tu ?

- Pas mal. Un rayon de soleil par ce temps pourri. On se retrouve ce soir pour le dîner à l'Elysée. Il va falloir que je me rende avec lui à l'Arc de Triomphe.

- Il y a beaucoup de monde dans les rues pour nous applaudir. Comment va ta politique ?

- Je marche sur des œufs...

- Tu as le droit de faire une omelette. Tu es le président du plus puissant pays de la planète.

- Il paraît que les Français t'adorent ! A ce soir.

Jacqueline Bouvier, épouse Kennedy, vit le président s'éloigner tout en avalant une série de pilules censées le soulager. La First Lady détestait le charlatan qui bourrait son mari de drogues plus ou moins frelatées. Un jour, elle en parlerait à Edgar Hoover. Discrètement.

- A ce soir Jack.

Dans le couloir, le président retrouva Dean Rusk son secrétaire d'Etat, Mac Georges Bundy qu'avec son frère il surnommait le gros Bundy, en réalité maigre comme un clou. John McCone qu'il venait de nommer à la tête de la CIA en remplacement d'Allen Dulles les rejoignit avec une feuille dactylographiée à la main. Le nouveau directeur de la CIA prit le président à part sous un portrait de Benjamin Franklin.

- Les Français m'ont fait passer ce dossier sur Marita Lorenz, l'ancienne maîtresse de Castro. Je suis navré monsieur le président...

- Un bon coup Jim cette Marita. Voyons voir...

JFK lut la note blanche. Les Français considéraient l'Allemande de l'Ouest comme un agent traité par Markus Wolf, le directeur du renseignement extérieur de la STASI.

- Ne faites pas cette tête-là, John. La politique est un métier de pute. Maintenant vous êtes dans le bain avec moi. Les petites culottes ne m'effraient pas. En revanche je veux tout savoir de la chaîne de commandement russe. C'est dans la tête du dirigeant que se trouve la défaite ou la victoire.

Kennedy pointa l'index sur son front avant d'ajouter sans sourire :

- En matière nucléaire, le problème est ici ! Aucun satellite ne me dira ce que pense Khrouchtchev. Je veux lire dans ses pensées.

- Compris, monsieur le président.

- Que savent-ils sur nous ? C'est bien vous qui m'avez dit que dans une guerre atomique le premier qui frappe a gagné, n'est-ce pas ?

- Un attaquant bien renseigné détruit les forces de représailles adverses. Ils les a pénétrées, a balisé les sous-marins lanceurs d'engins, piégé les systèmes de communication.

- Or les Russes sont informés, n'est-ce pas ?

- Mieux que nous, monsieur le président. Ils n'ont qu'à lire la presse, regarder la télévision. Tout est transparent, annoncé à l'avance...

Conduits par un Marine les quatre hommes pénétrèrent dans le bureau de James Maurice Gavin surnommé Jim. Le concepteur de l'armée aéroportée des



Etats-Unis, un vrai combattant, avait imaginé des façons inattendues de faire la guerre. Maintenant Kennedy lui demandait d'inventer la paix.

- Alors Jim, vous vous plaisez à Paris ?

- Je me suis toujours plu en France, monsieur le président.

- Je vous présente John McCone le nouveau patron de la CIA. Allen Dulles a mérité de partir à la retraite.

L'ambassadeur salua le nouveau patron de la Compagnie et Dean Rusk son patron direct.

- Dîtes-moi Jim, comment faut-il s'y prendre avec De Gaulle ?

- Vous lui parlez de la France monsieur le président. Et encore de la France. Vous le félicitez pour leur redressement économique. C'est spectaculaire. Il s' imagine que nos compagnies pétrolières lui font des enfants dans le dos en Algérie. Cela le rend furieux !

- Ce n'est pas impossible. Après mon départ vous ferez savoir au président que moi aussi, je souhaite connaître les magouilles des Texans.

- Cela fera au moins un terrain d'entente...

- J'ai lu le compte rendu de notre déclaration finale. Je ne vois que des banalités, des lieux communs. C'est creux comme un tambour. Il n'y a rien là-dedans !

Le Secrétaire d'Etat et son ambassadeur à Paris accusèrent le coup. Le play boy de Washington lisait les rapports !

- De Gaulle n'a rien voulu céder. Je préfère me faire arracher une dent que de négocier avec les Français.

Jim regarda sa montre et rappela l'heure du rendez-vous.

- Le Général nous attend à l'Elysée. C'est au bout de la rue.

- On peut donc y aller à pied.

- Le Secret Service ne veut pas. C'est trop risqué. Des éléments de l'OAS pourraient commettre un attentat. Toute la rue du Faubourg Saint Honoré est barricadée.

- Qui verrons-nous ?

- Il y aura Michel Debré son Premier ministre et Maurice Couve de Murville qui fut ambassadeur de France aux Etats-Unis.

- Je l'ai bien connu commenta Dean Rusk. Un esprit brillant, une arrogance serrée dans un parapluie.

- Un fidèle du Général. De Gaulle n'a pas de vice-président.

- Le veinard !

Des sourires répondirent à la saillie présidentielle. Le jeune président des Etats-Unis descendit les marches pour s'engouffrer dans une des voitures du cortège. Moins d'une minute plus tard la garde républicaine en grand uniforme rendit les honneurs. Des parapluies se précipitèrent au-devant des invités. Le commandeur apparut en haut des marches accompagné des siens.

Le premier échange eut lieu dans un mélange improvisé d'anglais et de français racheté par une bienveillance réciproque. Le président français entraîna ses hôtes vers le salon doré qui lui tenait lieu de bureau. Les Américains remarquèrent l'atmosphère royale d'un 18<sup>ème</sup> siècle figé dans ses ors sous un lustre immense. John Kennedy complimenta son homologue sur la « rutilance » du lieu.

Charles de Gaulle souhaita la bienvenue au grand peuple américain qui par deux fois avait traversé l'Atlantique pour aider la France à vaincre ses ennemis. John Kennedy hocha la tête en signe d'acquiescement.

- Avant d'aller à Vienne rencontrer le Secrétaire Général du parti communiste de Russie, je suis venu solliciter les conseils du chef de la France Libre.

- La France est sensible à votre démarche, monsieur le président.

- Je m'opposerai à toute absorption de Berlin Ouest dans une RDA communiste quelle que soit la formule qu'inventeront les Soviétiques. Si l'URSS intervient militairement l'Amérique fera la guerre.

- En cas d'agression soviétique, la France vous soutiendra sur le champ de bataille. J'en ai informé à plusieurs reprises le chancelier Adenauer. Je l'ai fait savoir aux Russes, répondit De Gaulle.

- Vous ferez donc la guerre...
- Sur terre, dans les airs et sur mer.

Le général se tourna vers son ministre des Affaires étrangères.

- Notre ambassadeur à Moscou a informé le Kremlin du caractère automatique de notre soutien. La France respectera ses engagements au sein de l'Alliance atlantique.

- Monsieur le président, les Etats-Unis apprécient grandement votre soutien. Pourquoi alors envisagez-vous de quitter l'OTAN ?

- Parce qu'il est inconcevable qu'une armée française obéisse aux ordres d'un général étranger. La confiance entre nos Etats-Majors suffira. Comme pendant les deux guerres mondiales. La première armée française bivouaque sur la rive droite du Rhin et à Berlin. Voilà mille ans que j'attends cela...

Les Américains évitèrent d'échanger un regard. Kennedy vit le fantôme de Charlemagne traverser le salon avec ses éperons crottés.

- Ferez-vous usage de l'arme atomique, monsieur le président ?
- Si la France le juge nécessaire.
- C'est-à-dire ?

De Gaulle promena son regard sur les invités avant de lever la tête vers le lustre.

- Paris ne sera pas occupé une deuxième fois. Nous ne voulons pas d'un système communiste en France. Mon gouvernement n'a pas redressé le pays pour le laisser aux mains d'un agresseur. Même s'il fut un allié pendant les deux guerres mondiales.

- Quelle attitude me conseillez-vous face à Khrouchtchev ?

- Soyez ferme. Ne lui laissez aucun doute sur une réplique conjointe des allemands et de nous même en cas d'annexion de Berlin Ouest. Ce sera la meilleure façon de garantir la paix. Rien n'est plus pernicieux que l'ambiguïté. Ne leur faites aucune concession. Méfiez-vous de Nina Khrouchtcheva. C'est la

conscience de son mari. Elle est toujours demeurée une agitatrice professionnelle. Elle est plus rusée que lui...

Kennedy se tourna vers John McCone qui apprenait son nouveau métier. Le renseignement était une école de modestie.

- Et sur le Vietnam, votre ancienne colonie, que me conseillez-vous ?

- Retirez vos conseillers militaires. Ils ne vous apporteront que des embêtements.

- Nous combattons pourtant le communisme, comme vous l'avez fait en Indochine.

- Et malgré le courage de nos soldats nous avons dû quitter le Vietnam. Vous combattez le marxisme mais les gens qui vous font face dans les rizières ou la jungle combattent un envahisseur. Ils n'ont jamais lu Marx.

- Que pensez-vous de leur président ?

- Jean-Baptiste Ngô Đình Diệm ne veut pas organiser le référendum prévu par les accords de Genève. Ne l'encouragez pas dans ce déni des réalités. C'est un catholique dans un pays majoritairement bouddhiste. Sur le long terme sa position sera intenable.

- Mon administration et moi-même avons été impressionnés par la façon dont vous avez mis fin à l'insurrection militaire en Algérie.

- Moi aussi.

Les Américains considérèrent le général avec étonnement. L'homme de la France Libre n'était pas dénué d'humour.

- Qu'attendez-vous de l'Amérique, monsieur le président ?

- Nous avons remboursé les dettes contractées par la France durant la Seconde guerre mondiale. Nous sommes tombés d'accord sur quelques annuités restantes. Maintenant j'attends de l'Amérique qu'elle me rende mon or.

La délégation américaine se cala sur les bergères Louis XVI. Dans un silence de cathédrale le général sortit de son portefeuille une coupure de vingt dollars.

- Les Etats-Unis garantissent que le porteur de ce billet peut l'échanger contre de l'or. C'est marqué dessus. Je veux voir ce qu'il y a sous l'étiquette. Comme pour le camembert...

Charles de Gaulle montra la coupure aux Américains ébahis. Puis il en fit cadeau à son homologue.

- Comme vous êtes de passage, monsieur le président, je profite de l'occasion.

De Gaulle s'amusait. L'œil malicieux l'air détendu, il acheva son propos d'un ton ferme.

- Demain la Banque de France prendra attache avec le Trésor américain pour une première conversion or de 15 millions de dollars.

- Monsieur le président nous n'avions pas été prévenus de votre demande.

- Maintenant vous l'êtes, monsieur le président.

A cet instant l'officier d'ordonnance du général vint le prévenir qu'il était temps de rejoindre l'Arc de Triomphe pour ranimer la flamme du soldat inconnu.

- Je crois que l'on nous attend.

Dans les escaliers conduisant à la cour d'honneur, John Kennedy prit son ambassadeur par le bras.

- Vous aviez raison Jim, j'ai l'impression de sortir de chez le dentiste. C'est quoi son camembert ?

- Une sorte de fromage indigeste...

Alors qu'ils remontait les Champs Elysées côte à côte sous les applaudissements, De Gaulle se pencha vers le jeune politicien.

- Dwight Eisenhower, votre prédécesseur, se plaignait des pressions exercés par vos industriels de l'armement. Nous les subissons également. Ils veulent nous fourguer du matériel à bas prix pour rendre inutile une concurrence française. Je ne céderai pas.

- Je vous remercie pour l'information monsieur le président. Les choses n'ont guère changé. Ces gens-là veulent que j'envahisse Cuba. Ils veulent que j'envoie une armée au Vietnam.

- Je vois que vous avez pris la mesure de votre charge...

### *La Nouvelle Orléans*

Terrorisée à la perspective de son voyage à Cuba, Glenda n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Serait-elle à la hauteur face à Castro ? Allait-il l'enfermer dans un camp de prisonniers ? Oncle Edgar envisageait sûrement l'hypothèse. Sans doute avait-il un plan à plusieurs bandes comme au billard. Maintes fois elle avait vérifié les labyrinthes précédant chaque décision. Ainsi en était-il de sa mission au sein de la NSA, préparée de longue date.

En quittant sa chambre pour le bar du Monteleone elle s'accorda un petit déjeuner avec café et fruits exotiques. Dans le hall elle repéra les deux agents du FBI chargés de sa protection puis se dirigea à pied vers l'agence de Guy Banister. Le carré français avec ses maisons colorées lui racontaient la préhistoire de l'empire américain. Les massifs de fleurs, les palmiers, attiraient l'œil vers un ciel poisseux.

Déconcertée par la façon dont le monde était gouverné, elle entra dans une boutique pour se rassurer. Une demi-heure plus tard elle avait changé de chaussures. Equipée de nouveaux pieds, elle fendit les effluves, les sens à l'épreuve, traversa un marché. Tout ce que la Nouvelle Orléans comptait en termes d'agences fédérales complotait dans un rayon de cinq cents mètres autour du 531 Lafayette street. A l'angle de Camp street elle reconnut Banister qui attendait en faisant les cent pas.

- Avez-vous bien dormi ?

- Une nuit de rêves. Vous ne venez pas avec nous à Cuba ?

- Je suis trop connu là-bas. J'y ai des mauvais souvenirs...

- On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve, disait Héraclite...

Elle faillit éclater de rire en voyant la tête de son hôte mais se retint in extremis.

- Ruby et Ferrie vous attendent un peu plus loin. Suivez-moi.

Glenda mit ses mocassins rouges à la hauteur des semelles du détective. Ils parcoururent cinquante mètres avant de s'arrêter devant une voiture décapotable. Les deux hommes assis à l'avant lui indiquèrent la porte déjà ouverte.

- Heureux de vous voir Miss.

- Merci messieurs.

Avec une appréhension justifiée elle se posa sur la banquette arrière. D'un signe de la main elle dit au revoir à Banister. Ruby alluma la radio alors que la Ford consul se dirigeait vers la zone portuaire. Le dernier tube venu de France la saisit à la gorge :

*Non, rien de rien*

*Non, je ne regrette rien*

*Ni le bien, qu'on m'a fait*

*Ni le mal, tout ça m'est bien égal*

- Quelle voix, n'est-ce pas Miss ?

Glenda haussa le ton pour se faire entendre des hommes assis sur les sièges avant.

- Elle s'appelle Piaf, Edith, une grande chanteuse.

Ruby semblait ému. L'homme avait un air enfantin malgré son passé chez les parrains de Chicago. A la table de Carlos Marcello, elle avait compris qu'à Dallas, le patron du Carousel ne laissait jamais ses filles dans la difficulté. Un steamboat brassait les eaux boueuses du Mississippi avec ses roues à aubes. Derrière les dentelles de l'antiquité flottante, l'acier du porte-avions Saratoga résumait l'histoire du pays. David Ferrie, le faux évêque orthodoxe, viré de

plusieurs séminaires catholiques pour immoralité, conduisait la mine renfrognée vers le Naval Support Activity.

L'immense complexe abritait les Etats-Majors de l'US Navy, y compris l'administration centrale du Corps des Marines. Ce fut d'ailleurs un officier de cette arme qui vérifia les laissez-passer après un salut réglementaire.

- Bonjour mademoiselle, les directeur de la NSA et du FBI, nous ont prévenus de votre arrivée. Soyez la bienvenue chez nous.

- Merci commandant. Je crois que notre chauffeur connaît l'endroit...

David Ferrie répondit d'un signe de la tête. Il engagea la Ford en direction du quai 31, le plus éloigné. Après dix minutes de voiture ils s'arrêtèrent à un second checkpoint. Au-delà s'étendait une la zone d'amarrage de navires en tous genres. Ferrie s'arrêta devant la passerelle d'un cargo battant pavillon vénézuélien, le *Présidente Gomez*.

Deux hommes descendaient les marches à leur rencontre. Le premier, en uniforme de capitaine de la marine marchande, se présenta à Glenda.

- Capitaine Ignacio Valladares.

- Enchantée !

- Lieutenant Fabian Escalante de l'armée cubaine.

L'homme en civil ne devait pas avoir plus de vingt ans. Il considéra la Gringa avant de saluer Ruby et Ferrie. De vieilles connaissances...

- Nous vous attendions mademoiselle Horst. Voulez-vous vérifier la cargaison ?

- Oui messieurs.

Glenda suivit les deux hommes avant de descendre l'escalier conduisant aux cales.

- Faîtes attention aux marches, elles sont très hautes.

Il fallut une heure à Glenda et au Cubain pour vérifier la conformité du chargement. Vingt tracteurs, deux moissonneuses batteuses Clayson M 103, mille charrues, des serpes, des pièces détachées automobiles, des pansements, des



médicaments, des vaccins contre la poliomyélite, des graines, des tonnes d'engrais solidement arrimées occupaient toutes les cales du navire.

- Maître Donovan et moi-même avons tout vérifié. Il ne reste qu'à compter les billets. C'est vous qui avez les combinaisons.

- J'espère que je m'en souviens...

Glenda sourit pour réchauffer l'atmosphère rendue glaciale par sa blague. Puis tout le monde éclata de rire !

- Où est l'argent ?

- Les coffres sont chez-vous, répondit le capitaine de la marine marchande.

- Allons-y.

Les quatre hommes suivirent la jeune femme dans la cabine la plus spacieuse du *Présidente Gomez*. Vissés sur des établis, trois coffres en métal blanc attendaient. Glenda fit rouler avec ses doigts les combinaisons à quatre chiffres libérant l'ouverture. Des liasses de billets de banque apparurent dans la lumière. Oncle Edgar avaient obtenu de la Réserve fédérale tous les numéros de chaque billet afin de tracer les réseaux communistes passant par La Havane. Contre toute attente, la CIA n'avait pas eu l'idée de formuler une demande identique. Tant pis pour eux !

Une enveloppe timbrée du logo de la Maison Blanche était posée sur la première couche. Glenda l'ouvrit pour en sortir deux exemplaires d'un document officiel.

Le chef de cabinet de la présidence demandait au représentant de l'Etat cubain d'attester la conformité de la cargaison et de signer le reçu.

Fasciné comme les autres, Fabian Escalante prit au hasard l'un des paquets. A l'aide d'un canif, il déchira l'emballage.

- Ne vous inquiétez pas Fabian, il y a 47 000 dollars comme convenu pour chaque prisonnier libéré, ce qui fait en tout 53 millions...

Sous sa perruque rousse, Ferrie le faux évêque, paraissait subjugué. Ruby, l'effeuilleur de Dallas remuait les lèvres, l'œil luisant. D'un regard sans équivoque Escalante étouffa la moindre tentative inappropriée. Le jeune chef de

mission compta chaque billet avant de remettre la liasse dans le coffre. Puis il signa l'attestation avant que Glenda ne fasse la même chose au nom du FBI.

- Je crois que nous pouvons lever l'ancre. A moins que nous nous rendions là-bas en hydravion, dit-elle en se tournant vers David Ferrie.

- Hélas, je n'ai pas reçu l'autorisation de décoller. Vous noterez ma chère Glenda que la Navy nous met des bâtons dans les roues...

- Je note, monseigneur.

Alors que la côte de Louisiane disparaissait dans la brume tout le monde regagna la salle à manger. Pour la circonstance le capitaine avait mis les petits plats dans les grands. La conversation devint tout de suite très animée.

- A quelle date pensez-vous libérer les prisonniers ? demanda Ruby.

- C'est Fidel qui décidera, répondit le lieutenant.

- On dit que vous avez enlevé Juan Manuel Fangio, le coureur automobile en 1958.

- C'est faux. En revanche j'ai eu l'idée pour attirer l'attention de la presse sur nos actions révolutionnaires. Nous étions des amateurs. L'enlèvement a failli rater. Heureusement le champion du monde nous a facilité la tâche. Il a été gentil. Cela a fait parler de nous. La police de Batista a démontré sa nullité. L'effondrement d'une police annonce toujours celui de l'Etat.

- Qu'allez-vous faire maintenant ? demanda l'Américaine.

- Finir de compter les billets. Si vous m'autorisez à venir dans votre cabine, bien sûr.

Le regard intelligent du Cubain émoustillait Glenda depuis le début. Elle et lui faisaient le même métier. Elle n'hésita pas longtemps avant d'accepter sous le regard bienveillant du capitaine, les sourires narquois des deux autres. A la fin du dîner la nièce d'Hoover entraîna dans sa cabine le contre espion de Castro. Une minute plus tard l'homme de La Havane étalait sur le lit une première liasse de billets.

- Vous auriez pu demander des coupures à 1000 dollars. Ça vous aurait faciliter la vie.

- Trop voyant !

Glenda se positionna sur le matelas face à Fabian. Ce type avait quelque chose d'ibérique, une manière de dire attirant... Elle prit une coupure entre ses doigts pour l'examiner.

- Il n'a pas l'air très sexy...

- Qui ?

- Benjamin Franklin.

Glenda montra l'effigie du diplomate mandaté par le Congrès pour obtenir l'aide du roi de France contre les Anglais

- Ce fut un révolutionnaire comme Fidel. Il devrait au contraire vous exciter. Non ?

- Pas autant que vous...

Ils échangèrent un regard qui n'appelait aucun doute de part et d'autre. Elle écarta d'un geste sûr les billets de banque qui la séparaient du Cubain. Fabian s'approcha, répondit aux lèvres tendues avec la fougue du guérilleros. Très vite il glissa une main sous les pans de la jupe verte. Glenda pensa à son oncle avant d'entamer un effeuillage réciproque. Leurs mains sous les vêtements allaient vers le plaisir. Essoufflée elle murmura sans trop d'inquiétude.

- Sommes-nous entrain de trahir notre mission ?

- Je ne crois pas, répondit Fabian en proie à l'excitation.

### *Ile de France*

Assis près du hublot, Otto regardait le paysage monter vers lui. Le vol Air France en provenance de Tunis terminait son approche. Juste après l'autoroute, la Caravelle effleura la piste puis se dirigea vers l'aérogare d'Orly. Le bâtiment de verre flambant neuf avait été inauguré au début de l'année par Charles de Gaulle. Suivi par le fidèle Kebir, il fut l'un des premier à quitter la cabine. Séparés et en

civil, ils affrontèrent l'air détendu la police de l'Air et des Frontières, sous-direction des redoutables Renseignements généraux. Les passeports allemands et égyptiens eurent l'air de rassurer les uniformes. Au pied des escaliers mécaniques, les attendaient Marisol, la secrétaire d'Haroldson Lafayette Hunt avec sa fleur rouge piquée dans les cheveux. A chaque fois Otto pensait à la Dame aux camélias.

- Avez-vous fait bon voyage, messieurs ?

- Excellent, merci Marisol.

- Suivez-moi.

Les deux soldats suivirent la Mexicaine sans rechigner. Une femme dense dont la présence auprès de la plus grosse fortune mondiale demeurait un mystère. Une immense Cadillac bleue Delville les attendait. Otto remarqua une escorte de motards en civil.

- Où allons-nous ? demanda-t-il.

- A l'hôtel Georges V.

- Pourriez-vous passer par le boulevard Raspail ?

- Aucun problème.

Assise à côté du chauffeur Marisol demanda des nouvelles de la situation en Algérie.

- Vous devez être déçu par l'échec du putsch, capitaine.

- Vous n'imaginez pas à quel point...

Alors que la Cadillac approchait du n°18, Otto montra l'immeuble à Kebir. Il chuchota de manière à ne pas être entendue par les autres.

- Ce sera là...

Le Harki approuva en silence. Arrivé à l'hôtel de l'avenue Georges V, Otto laissa son frère d'armes régler les problèmes d'hébergement. Inquiet, il se dirigea vers le bar. H.L.Hunt détestait les retards. Les deux hommes arrivèrent en même temps. Ils parcoururent ensemble les derniers mètres de moquette.

- Bonjour Otto.

- Bonjour Haroldson.

- Savez-vous pourquoi je vous ai demandé de venir au George V ?

- Non...

- Vous avez raté votre coup d'Etat contre De Gaulle, vous avez fui l'Algérie, traversé la frontière tunisienne. Vous débarquez à Orly sans être arrêté. Vous venez ici où s'abreuvent tous les services de renseignement. Votre gouvernement ne m'aime pas. Personne ne vous intercepte. J'ai donc gagné mon pari !

- Quel pari ?

- J'ai parié que vous êtes un agent gaulliste. J'ai eu raison ! Ce qui est plutôt rassurant. La CIA croit que vous appartenez à l'OAS, ce qui est faux. Cette boutique part en brioche ! Malgré toutes leurs tentatives, ils n'ont même pas été foutus de renverser ce traîne-savate de Castro.

Otto bloqua ses abdominaux, retint sa respiration comme lors de ses sauts en parachute. H.L.Hunt n'était pas devenu milliardaire par hasard. Bienveillant, il entraîna le capitaine en civil vers une table isolée surchargée d'alcools en tous genres.

- On me dit que vous appartenez au secteur A du SDECE<sup>5</sup>. Ce qui est normal pour un militaire...

- Il faut se méfier des rumeurs, Haroldson. Qu'attendez-vous de moi ?

- Les Français n'aiment pas les riches. Surtout quand ils sont américains. La France est un pays catholique donc communiste. C'est la même chose. Leurs curés défroqués sont devenus des prêtres ouvriers. Merci d'avoir accepté le job.

- Je ne vois vraiment pas en quoi je pourrais vous être utile. A part faire sauter les pipelines de vos concurrents...

- Cela viendra peut-être ! En attendant je compte sur vous pour résoudre certains mystères. Ici et ailleurs.

- Commençons par ici suggéra Otto, la gorge sèche.

---

<sup>5</sup> Service de documentation extérieure et de contre-espionnage.

- Markus Wolf, le directeur du renseignement extérieur de la STASI, lorsqu'il vient à Paris, rencontre ici un commissaire divisionnaire de la DST, votre service civil de contre-espionnage. J'aimerais savoir ce qu'ils se racontent...

Otto regretta d'avoir commandé un jus de tomate. L'homme d'affaire était documenté. Hunt poursuivit :

- Un des chefs du renseignement communiste se régale à Paris avec la DST qui est aussi gaulliste que vous ! Je veux savoir pourquoi.

- Il doit bien y avoir une explication. Ce n'est pas illégal. Rien n'interdit aux espions de se rencontrer ne serait-ce que pour échanger. Ça arrive plus souvent qu'on ne le pense. Il n'y a que les politiques pour ignorer ce genre de commerce.

- Les deux hommes prennent rendez-vous dans le quart d'heure qui suit. Ils ne s'appellent jamais sur la même ligne. Ils changent de table au dernier moment.

- C'est la procédure normale.

- Pour un chevalier du désert vous avez l'air de vous y connaître...

- Le Vietnam m'a beaucoup appris.

- Voyez-vous Otto, avant d'acheter des politiciens, je veux savoir ce qu'ils ont dans le ventre. Je corromps au juste prix. Pas de gaspillage. Vous êtes d'accord ?

- L'Armée française m'a enseigné la lutte contre ce fléau.

- Des hommes d'affaire américains fréquentent Londres et Paris. Ils y rencontrent des intermédiaires du Proche Orient, parfois ici ou dans d'autres palaces. Je veux savoir qui achète qui et combien. Il me faut des preuves, des enregistrements, des photos, des numéros de comptes à Jersey en Suisse ou ailleurs.

- Vous allez droit au but.

- Je fore les consciences comme on fore le désert. Un homme honnête et bien dans sa tête ne fait pas de politique.

- De Gaulle est propre !

- C'est ce que vous dites ! Parce que vous êtes un vrai soldat. J'achète aussi votre innocence.

- On ne se refait pas !

- L'or noir est l'ossature de mes différents business. Je me suis diversifié pour aider des fondations. Pour faire le bien ici, je dois être féroce ailleurs. Avec trois femmes et quinze gosses je suis dévoré de toutes parts !

Le visage rond, les yeux malins d'Haroldson jetaient des coups d'œil à droite et à gauche. Le commando-parachutiste reconnut le loup à l'affût.

- Otto, il y a moins d'un an à Bagdad, l'Iran, l'Iraq, le Koweït, l'Arabie Saoudite et le Venezuela ont créé un machin.

- L'Organisation des Pays producteurs de Pétrole...

- Les Bédouins et les guignols de Caracas ont des prétentions. Ils s'organisent ! Le Texas ne peut accepter une telle initiative. Ils ont installé le siège de l'OPEP à Genève. Je veux savoir ce qu'ils mijotent. Ces gens prétendent réguler le marché alors que c'est nous qui avons créé leurs compagnies ! Sans l'Occident, le mone arabe n'existerait pas. Nous avons créé des Etats, tracé des frontières où il n'y avait que des tribus à dos de chameaux.

- Je veux bien vous croire.

- A Genève, vous élargirez vos investigations au-delà de ces types. Vous infiltrerez le FLN. Un gouvernement est comme une banque, il n'est composé que d'hommes, disait Protagoras.

- Vous êtes une sorte d'humaniste, Haroldson.

- Si nous n'achetons pas les élus, Dieu sait qui les achètera ! La démocratie heureusement, sélectionne les sans-couilles, les girouettes. Cela nous facilite la tâche.

- Les élections doivent vous coûter cher.

- Grace à Dieu, il n'y a que deux partis aux Etats-Unis. Mais à l'intérieur, que de nullités affamées !

Haroldson se pencha vers la sacoche posée à ses pieds pour en extraire une grosse enveloppe de papier kraft.

- Vous trouverez là-dedans quelques dollars pour vos frais, un passeport américain, votre nouvelle identité. On ne sait jamais ce qui peut arriver. Il y a également une première liste d'affairistes sur lesquels je veux tout savoir.

Otto ouvrit la pochette pour consulter le passeport.

- Vous êtes bien né à Dresde, n'est-ce pas ?

- Comment avez-vous su ?

- La compagnie de revêtement de sol industriel que j'ai achetée avec mes gains au poker faisait du commerce avec l'Allemagne. Je dois maintenant vous laisser. Marisol prendra contact avec vous pour les détails.

H.L.Hunt laissa le légionnaire en cavale avec 300 000 dollars ! Une somme qu'Otto mettrait plusieurs vies à gagner. De quoi réfléchir. En quittant le George V il sauta dans un taxi.

-Où allons-nous ?

- A la Préfecture de police.

Une demi-heure plus tard il prit son tour dans la queue des visiteurs tout en regardant les murs. Les photos des officiers putschistes figuraient dans l'ordre alphabétique sur un tableau. La sueur au front, les mains moites, il reconnut des noms, découvrit des visages sans voir le sien. Parvenu au guichet, il montra son nouveau passeport au gardien de la paix.

- C'est pourquoi, monsieur ?

- Je viens voir le commissaire divisionnaire Charles Siméoni.

- Le chef de la section politique des RG ?

- Exactement.

- Vous avez rendez-vous ?

- Non.



- Après le sas, vous prendrez l'escalier au fond de la cour à gauche. Montez au 2<sup>ème</sup> étage. Le secrétariat de la section politique est juste en face.

- Je vous remercie.

En sortant du hall il fut obligé, comme tous les visiteurs, de subir une fouille à corps. Guerre civile oblige. Dans la cour d'honneur il se dirigea vers l'angle indiqué. Les murs peints en gris administratif enserraient des marches usées. Un employé balayait des poussières invisibles. Arrivé sur le palier il sortit ses lunettes de soleil puis redescendit aussitôt en comptant chaque pas vers les voitures stationnées sur l'emplacement réservé aux RG. De là il calcula le nombre d'enjambées jusqu'à la porte cochère principale. Le bourdon de Notre-Dame sonnait une heure de l'après-midi. Face au parvis, il héla un taxi.

- C'est pour où ?

- Fort de Vanves par le boulevard Raspail.

Une heure plus tard, calé contre la banquette arrière, il attendit que le taxi s'arrête juste devant la porte en fer. Des hommes en uniforme entraient et sortaient du bâtiment où la Sécurité militaire avait coutume d'emmener ceux qu'elle voulait interroger.

- Ramenez moi au café de Flore boulevard Saint Germain.

- C'est comme vous voulez...

Après avoir acheté la *Quinzaine littéraire* il se fit servir un chocolat tout en observant la salle. Des hommes à lunettes, des femmes en jupes de laine refaisaient le monde d'un air sérieux entre des nuages bleus. Ce ne fut qu'après la lecture complète du magazine qu'il reprit à pied la direction de la place Saint Thomas d'Aquin. Il passa devant le siège administratif de la Sécurité militaire avant de retourner à l'hôtel Istria, rue Campagne première. Montparnasse n'avait plus de secret pour lui.

*Vienne*

Devant le miroir de la salle de bain Nikita Sergueïvitch regardait sans conviction son duplicata. Les radios moscovites, *La Pravda*, parlaient d'un triomphe du socialisme scientifique. *Les Izvestia* de son gendre Alekseï Adjoubeï évoquaient un sommet de haute tenu.

Ça ne veut rien dire ! Grogna le Secrétaire Général en éteignant la radio. Le jeune président américain lui avait paru fragile mais animé de bonne volonté. Derrière ce gosse de riche, Nikita Sergueïevitch sentait le parfum de la puissante Amérique. Kennedy était un produit du capitalisme. Il recracha le dentifrice dans le lavabo, regarda la marque avant de glisser le tube dans la poche de son pyjama. De nouveau dans la chambre de l'ambassade il découvrit une nouvelle robe sur les rondeurs de Nina Kroutchtcheva, une paysanne qui parlait cinq langues dont le français et l'anglais, un pur produit de l'enseignement public.

- Comment as-tu trouvé les Kennedy ?

- Gentils et bien élevés.

Agacé, il bougonna entre ses dents. Une fois habillé il fit vérifier son nœud de cravate par madame. Un geste non dénué de tendresse pour celle en qui se reconnaissaient des millions de babouchkas. L'ambassadeur d'URSS vint lui-même vérifier que tout allait bien. Il conduisit ses hôtes sur le perron de l'ambassade. Les photographes effectuèrent leur travail alors que le couple prenait place à l'arrière de la voiture de tête. Le cortège s'ébranla en direction de l'aéroport. Nikita Sergueïvitch se tourna vers Nina.

- Qu'est-ce qui t'a poussé à prendre la main de Jackie Kennedy sur le balcon devant la foule ?

- Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas...

- C'est quoi ces conneries ?

- Une phrase de Pascal.

- Je ne connais pas.

- Un philosophe français. Dostoïevski l'appréciait.

- On ne me dit rien...

- J'ai pensé que pour ton image, comme disent les capitalistes, ce serait bien que Jackie et moi nous nous prenions par la main.

- Tu crois ?

- Toutes les mères de familles vivent dans la terreur d'un affrontement nucléaire. Le communisme, c'est la paix.

- Jusqu'à un certain point...

- Son mari la trompe de manière éhontée. Il ne l'aime pas. Je l'ai bien senti.

- Comment le sais-tu ?

- Par Ivan Serov.

- Tu fréquentes le patron du GRU !

- C'est interdit ?

- Je ne savais pas que tu le revoyais.

- C'est lui qui m'a transmis l'idée de Golikov, son adjoint.

- Quelle idée ?

- Changer les chefs du renseignement à l'Est et à l'Ouest.

- Tu as eu raison. J'ai transmis à Dobrynine notre ambassadeur à Washington. Il a un bon contact avec le frère du président.

- Kennedy a viré Allen Dulles qui a plusieurs coup d'Etat sur la conscience pour le remplacer par John McCone, un type honnête, un scientifique. Et toi tu viens de nommer Semitchastny, une nullité qui n'a rien fait. Un pseudo intellectuel qui a déblatéré grossièrement sur Pasternak.

- C'est parce qu'il n'a tué personne que je le nomme ! Avec lui le KGB fera moins peur. Trop de communistes ont été arrêtés, déportés, assassinés sans raison. C'est fini !

- Vous avez au moins conclu quelque chose de positif. Mais l'opinion mondiale ne s'en rendra jamais compte.

- Je me fous de l'opinion mondiale, Nina ! Les gouvernements informés y verront un signal de coexistence pacifique, une relation de confiance entre moi et Kennedy.

- Tu ne lui fais pas payer cher l'agression américaine à Cuba...

- Castro me dit que sans Kennedy son île aurait été envahie. C'est lui qui a refusé la prise de Trinidad aux envahisseurs. C'est encore Kennedy qui a interdit l'appui de l'US Air force. Sans aviation, aucune armée ne peut gagner une guerre moderne.

- D'après Ivan Serov même avec le soutien de l'aviation, les mercenaires auraient été englués dans des combats de rue à n'en plus finir. Castro aurait fini par gagner. Sa popularité est immense. C'est un héros romantique.

- Et moi ?

- Tu as pris du ventre ! Tu n'es plus le commissaire politique que j'ai connu à Stalingrad.

- Je ne remettrai jamais Ivan à la tête du KGB ! C'est impossible.

- Il a pourtant remis de l'ordre au GRU. Ça l'a rendu malade, son psoriasis s'est aggravé.

- Tu es vraiment sa nounou...

La Zil roulait sur le tarmac. Elle s'arrêta au pied de l'échelle de coupée de l'Iliouchine-II 18. Nikita Sergueïvitch abandonna Nina pour rejoindre son gouvernement dans la partie aménagée pour les dirigeants de l'Union soviétique. Il y retrouva Gromyko, Chélépine, Semitchastny prêts à caler leur humeur sur celle du Secrétaire Général.

Délesté de son imperméable par une hôtesse d'Aeroflot le dirigeant suprême vint s'asseoir à côté de Chélépine face aux deux autres. L'avion roulait sur la piste. Priés d'attacher leurs ceintures les quatre hommes gardèrent le silence. Nikita Sergueïvitch dubitatif regarda par le hublot. Sur la piste, la tête nue malgré la pluie, l'ambassadeur de Russie en Autriche le saluait. L'avion avançait vers son point fixe. Le vrombissement des quatre turbopropulseurs interdisait toute conversation. Cela lui permit de réfléchir.

Les freins desserrés, l'Iliouchine s'élança jusqu'à atteindre la vitesse de décollage puis s'éleva dans les airs. Dix minutes plus tard, une sonnerie autorisa les passagers à ôter leurs ceintures. De ravissantes hôtesse sanglées dans leurs uniformes bleus proposèrent aux mines énigmatiques du Politburo tout ce que la Russie comptait en matière d'alcools et de friandises. Nikita Sergueïvitch s'adressa à Andreï Gromyko, son ministre des Affaires étrangères.

- Andreï, quel bilan tirez-vous du sommet de Vienne ?

- Kennedy n'a pas démenti les déclarations de son ancien ambassadeur à Moscou qui disait que l'Allemagne de l'Est avait le droit de fermer ses frontières. Je trouve cela très important. Il a cédé.

Un malin ce Gromyko, songea le Secrétaire Général. Un ministre compétent, un apparatchik éclairant.

- Donc nous pouvons autoriser Walter Ulbricht à construire son mur pour empêcher les gens de fuir à l'Ouest.

- De ce point de vue nous avons remporté une victoire, non ?

Nikita Sergueïvitch adressa un regard à Chélépine. Derrière les hublots moutonnaient des nuages. Hors du Kremlin, les dirigeants de l'Union soviétique se mirent à parler vrai.

- Si tu qualifies, de succès l'enfermement des gens qui veulent fuir le communisme, je veux bien parler de victoire. Mais elle est amère. Kennedy nous accorde le droit de faire de la RDA une prison ! C'est bien joué.

- C'est le seul moyen d'éviter un effondrement de l'économie allemande.

- Tant que nous ne remplissons pas les magasins avec des nourritures convenables, des produits de qualité, nous serons un repoussoir pour les peuples de l'Ouest.

Nikita Sergueïvitch agita ses mains blanches sur les accoudoirs de son fauteuil. Puis il s'adressa au nouveau président du Comité d'Etat pour la sécurité.

- Vladimir, qu'en pense le KGB ?

- Nous devons informer le monde que cette rencontre est un succès pour la paix. Nous avons sauvé la planète. Mais en même temps nous devons rassurer nos alliés. Il n'y a pas que l'Allemagne de l'Est. Il y a aussi Cuba et le Vietnam.

- Que suggérez-vous, Vladimir ?

- Réconfortons Castro en prenant une initiative. Nous enverrons ainsi un message à tous les mouvements révolutionnaires qui combattent les capitalistes. Kennedy a reconnu lors du sommet que les peuples avaient le droit de disposer d'eux même...

- C'est vrai, il a dit ça. J'ai été étonné...

- Ne nous méprenons pas, intervint Chélépine. Kennedy envoie un message aux anciennes colonies françaises et britanniques. Il leur signifie que l'Amérique soutiendra leur désir d'indépendance vis à vis des anciennes métropoles.

Gromyko connaissait la grande expérience internationale d'Alexandre dans les mouvements de jeunesse communistes. Nikita Sergueïvitch approuva puis reprit le fil de la conversation.

- Il faudra trouver d'autres moyens pour désolidariser l'Allemagne de l'Ouest de l'Alliance atlantique. Je compte sur l'imagination du Politburo. Il nous faut des idées neuves !

Le fantôme dubitatif de Lénine traversa le confort de la cabine. Dehors les nuages moutonnaient.

- J'ai senti que Kennedy était sonné par la reprise de nos essais atomiques.

- C'est vrai. Ils sont bluffés par Gagarine et notre avance dans le domaine aérospatial.

Vladimir Semitchastny, encore étonné de sa nomination à la tête du KGB, s'autorisa une idée, puisqu'il en fallait.

- Camarade Secrétaire Général, les Américains ont sur la conscience les horreurs d'Hiroshima et Nagasaki. Kennedy est un catholique. Ces gens-là sont restés religieux. Ils culpabilisent comme des Juifs face à Moïse. Il n'y a pas de jour aux Etats-Unis sans un article, un film ou une série télévisée qui parle de

l'Holocauste. Tous ont écouté le châtimeut de Sodome et Gomorrhe dans leurs temples et leurs églises. La bombe les terrifie.

- Et alors Vladimir ?

- Nous devons faire de l'inconscient collectif américain notre allié.

- Concrètement ?

- Je vais demander à nos experts une étude sur le sujet. Si Kennedy veut la paix il doit désarmer. Dans ce cas nous cesserons nos essais atomiques.

Andreï Gromyko saisit la balle au bond.

- Vladimir a raison. Lorsque l'on regarde une carte du monde, c'est l'Amérique qui nous menace avec ses fusées en Sicile et en Turquie, deux pays membre de l'OTAN, cette usine à coups d'Etats.

Les doigts du Secrétaire Général cessèrent de gratter les accoudoirs. Nikita Sergueïevitch sentit quelque chose de froid sur la cuisse. Quand il sortit la main de la poche de son pantalon, le tube de dentifrice s'était ouvert...

### *La Havane*

Agrippée au bastingage, Glenda observait le phare édifié par les Espagnols. Le capitaine, aidé du pilote, amena son cargo vers le quai le plus à l'écart. Protégée de la haute mer par le Canal de Entrada la zone portuaire avait été pensée en fonction de la géologie. La nature avait offert un cadeau aux galions des Conquistadors. Lorsque le *Présidente Gomez* fut amarré, elle descendit la passerelle en compagnie de Fabian, son amant cubain. Les inévitables Jack Ruby et David Ferrie suivaient. Des soldats tendaient un mur de draps sur le quai pour mettre à l'abri des regards les arrangements de Castro avec les Etats-Unis. Pudeur oblige.

Sur le quai le chauffeur d'une jeep adressa un signe à Jack Ruby et David Ferrie. Les deux intermédiaires multicartes rejoignirent l'homme.

- Où vont-ils ? demanda Glenda à son amant.

- Beaucoup de familles ont été séparées entre l'île et le continent. Nous fermons les yeux sur certains arrangements.

- Il faut rester humain, n'est-ce pas, Fabian ?

- Tu as du cœur pour une Américaine ! Je l'ai tout de suite compris.

- J'aimerais que tu m'emmènes visiter la suite où Marita Lorenz a failli tuer ton Lider Maximo.

- Qu'est-ce que ça t'apportera ?

- Je veux comprendre comment la CIA a opéré. Ils ont sûrement des complices au Hilton. Tu as dû les repérer...

Glenda perçut l'étonnement dans les yeux du guérilleros. Elle se sentit comme une mère, un sentiment bizarre, une nouveauté.

- Tu travailles sur la CIA !

- Je ne vois pas où est le mal...

- Je t'adore !

Alors qu'il marchaient côte à côte une Cadillac rose s'arrêta à leur hauteur. Fabian l'invita à s'asseoir avec lui sur la banquette arrière.

- Je vais te faire visiter La Havane. J'espère que tu n'es jamais venue.

- Jamais !

L'hôtel Hilton, était le plus haut bâtiment de la ville. Ils furent accueillis par le directeur en personne. L'Américain en costume cravate se prosterna devant le pouvoir politique avant de serrer la main de l'Amérique clandestine. Les palaces rapprochaient l'humanité dispersée.

- Je vous conduis jusqu'à la suite n° 2324 qui pendant trois mois a servi de siège au gouvernement révolutionnaire. Le Premier ministre est tombé sous le charme de notre hôtel, le plus luxueux, le plus prestigieux d'Amérique Latine.

Après avoir lui-même ouvert la porte, le directeur prit congé de ses visiteurs laissant Glenda avec Fabian.



- Où Marita Lorenz devait-elle l'assassiner ?

- C'est par là, viens voir.

Glenda découvrit une vaste chambre. Déçue par la banalité de l'endroit elle s'approcha de la fenêtre en essayant d'imaginer les événements.

- D'où venait Fidel ?

- Du siège du gouvernement.

- C'est-à-dire ?

Le Premier ministre change d'adresse assez souvent.

- Pourquoi ?

- Pour échapper à vos longs couteaux à vos tueurs débiles.

- Quand le verrai-je ?

- Je ne sais pas. En attendant je te propose un tour en ville. Veux-tu conduire la Cadillac ?

- Je n'ai pas mes lunettes de soleil...

Etonné, Fabian ramena sa conquête au rez de chaussée. Il demanda au chauffeur de leur faire visiter la ville. Après une série de parcs, fontaines et jardins exotiques, ils passèrent devant le Capitolio dont l'imposante architecture rappelait celui de Washington. Leurs doigts se croisèrent sur la banquette à l'abri des regards.

- On se croirait aux Etats-Unis !

- C'était le modèle...

- Veux-tu visiter le Castillo San Salvador de la Punta ?

- Qu'a-t-il d'exceptionnel ?

- C'est la plus vieille de nos forteresses. Elle a servi de prison pour quelques-uns des mercenaires de la Baie des Cochons. C'est un endroit tranquille. Il y a un grand lit de Conquistador.

- On dit qu'ils avaient de longues jambes...

- C'est ce que raconte Cervantes.

Glenda frissonnait. Son excursion allait-elle finir dans les geôles cubaines ? Le vieux bâtiment en pierres blanches battait fièrement pavillon. La Cadillac pénétra dans la cour où des ouvriers repeignaient d'antiques canons espagnols.

- Pour l'instant le château est fermé au public. Je vais te montrer une découverte étonnante.

Excitée, Glenda suivit le lieutenant dans l'ombre des coursives protégées par d'antiques remblais. Ils pénétrèrent dans une salle à manger meublée à la façon castillane. Or et sang décoraient les tissus. Dans la pénombre une armure montait la garde près d'une armoire. La fraîcheur disait l'épaisseur des murs. Une porte s'ouvrit. Fidel Castro apparut dans la clarté des lampadaires rasant la voûte de sa tignasse. La mâchoire en broussaille, l'œil noir le géant à moustache détaillait la femme. L'homme qui faisait trembler l'Amérique portait un uniforme flambant neuf passé sur une chemise de couleur identique. Des insignes rouges et noirs ornaient les épaulettes. Glenda se sentit gênée aux côtés de Fabian.

- Vous êtes donc la nièce d'Edgar Hoover...

- Oui monsieur le Premier ministre.

- Seulement sa nièce ?

- Eh oui !

- Votre oncle fait la chasse aux communistes d'une manière impitoyable.

- Il veille à ce que vos marchandises soient livrées en toute discrétion, ainsi que l'argent et les médicaments. Un journal de la Nouvelle Orléans voulait faire un article. Le directeur est intervenu.

- On dit que Robert Kennedy ne le supporte pas. C'est vrai ?

- C'est totalement faux. Je n'ai jamais entendu le directeur critiquer le président ou son frère.

- Je sais qu'Edgar Hoover est cul et chemise avec la mafia.

- Ce sont des calomnies !

- Le petit Ruby de Chicago travaille pour Sam Giancana, n'est-ce pas ?

- Dans ce cas-là on peut vous retourner le compliment.

Le chef d'Etat retenait la brute dont les yeux caressaient les rondeurs du tailleur. Le Lider Maximo l'observait, l'œil en érection.

- Vous avez un sacré culot de venir seule. Je pourrais vous violer !

- Moi aussi !

Castro se cogna la tête contre le plafond et partit d'un rire tonitruant.

- Fabian !

Le lieutenant se mit au garde à vous.

- *La lista ! Inscribe a la chica sobre la lista.*

- De quelle liste s'agit-il ? demanda Glenda.

- Chaque année j'envoie une boîte de cigares à des gens que j'aime bien.

- C'est très aimable, monsieur le Premier ministre.

- Je n'ai rien contre vous. Au contraire...

- Marita Lorenz m'a dit que vous aviez été prévenu l'après-midi du 17 janvier...

- C'est vrai ! J'ai reçu un message juste avant. Je lui ai montré le double qui venait de tomber sur le télécopieur que Batista avait fait installer au Capitole.

- Et que disait ce message ?

- Il m'annonçait une attaque imminente. Ce n'était pas la première fois. J'ai été victime de plusieurs tentatives de meurtres. Je prends mes précautions.

- Qui vous a prévenu ?

- Je ne vous le dirai pas ! Il n'était pas difficile de deviner que la CIA envoyait Marita pour me faire la peau. Je me suis rendu au Hilton où elle venait d'arriver. Elle était dans la chambre que vous avez visitée. Elle avait l'air bizarre. Je lui ai mis mon pistolet entre les mains. Tue-moi !

- Quel sang-froid...

- L'arme n'était pas chargée.

- Ouf!

Castro éclata de rire une seconde fois avant de reprendre son discours.

-Marita a fondu en larmes avant de m'avouer que Sturgis en qui j'avais confiance autrefois, travaillait pour la CIA ! Je croyais qu'il n'obéissait qu'à la mafia. Que devient-il ?

- Il végète, fait des petits boulots à droite à gauche...

- Vous devriez vous méfier. Vous n'aurez que des emmerdements avec ce type.

- Mon oncle aimerait mettre à l'abri les films tournés dans le casino de Santo Trafficante où l'on voit le président avec des femmes...

Castro sourit dans sa barbe tout en observant l'Américaine avec des idées évidentes. Inutile cependant de chagriner Fabian, l'indispensable chef de son contre-espionnage.

- Lorsque mes troupes approchaient de la Havane, Trafficante a déménagé ses archives. De toute façon, si j'avais ces images je ne les utiliserais pas. Sans Kennedy je n'aurai pas de médicaments pour mes hôpitaux, pas de pièces de rechange pour mes tracteurs pas d'argent en échange des prisonniers.

- Il aurait pu empêcher la Baie des Cochons.

- La Baie est un endroit pourri pour débarquer des troupes. Ce fut un avantage pour nous.

- Qu'insinuez-vous monsieur le Premier ministre ?

- Je n'insinue rien, Glenda Horst. Je n'oublie pas que derrière Kennedy il y a les forces qui ont organisé le coup d'Etat de 1953 contre le docteur Mossadegh en Iran. Le pétrole était à l'origine de l'opération que vous avez montée avec les Anglais.

- Une triste affaire...

- L'année suivante pour protéger leurs intérêts dans United Fruit les frères Dulles organisent un coup d'Etat contre le président Arbenz. J'ai des dossiers sur les agissements de la CIA qui pourraient intéresser votre tonton...

- Ah bon...

- Je vous reçois en tête à tête car je sais que votre oncle a l'oreille des pétroliers du Texas. L'année dernière, Esso et Texaco à la demande du gouvernement américain, ont décidé de limiter les exportations de combustibles vers Cuba.

- Je le déplore.

- Pas autant que moi ! Ces compagnies refusent de traiter dans leurs raffineries le pétrole que nous importons d'Union soviétique. Or les Russes seraient prêts à négocier avec les pétroliers américains. Ces gens-là se connaissent depuis longtemps. On pourrait s'arranger.

- Je ferai passer le message.

- Si vous avez des choses à dire, Glenda, faites-moi parvenir une boîte de calissons d'Aix en Provence. Le message sera à l'intérieur. J'ai cru un moment qu'Edgar Hoover allait se présenter aux élections.

- Mon oncle est un homme de pouvoir. Il ne peut lier son sort aux mensonges des campagnes électorales. Dans dix ans il sera encore directeur du FBI. Vous serez toujours Premier ministre de Cuba.

Le barbu dévisageait le phénomène en vert tendre. Personne ne lui avait parlé de la sorte.

- Vous irez loin, Glenda.

*New York*

Depuis sa chambre de l'hôtel San Carlos, au cœur de Manhattan, Sabine Racinet observait les citernes sur les toits. Chacune avait sa présence, sa couleur,

son âme. L'idée de leur consacrer un album lui traversait la tête chaque fois qu'elle ouvrait les fenêtres sur la 50<sup>ème</sup> rue. Des Français en poste à l'ONU y descendaient souvent. Deux ou trois fois elle avait partagé un petit déjeuner avec Jean Daniel, le fondateur du Nouvel Observateur, un penseur égaré dans le journalisme, connaisseur hors pair de l'Algérie et du monde arabe.

Au rez de chaussée, elle reprit l'habituelle conversation avec Rémy, un Bourguignon d'Auxerre. L'obligeant concierge lui remettait parfois un colis venu de Paris. Un jour, les douanes avaient ouvert un paquet contenant du saucisson de Lyon. L'affaire avait duré des mois avant qu'elle reprenne possession de son bien.

- Je vous ai gardé l'article sur l'exposition au MOMA.

- Merci Rémy.

Le *New Yorker* consacrait un entrefilet au concours ouvert par le Comité international olympique afin de sélectionner des projets pour les Jeux de Tokyo. Le journaliste félicitait à l'avance ceux qui seraient sélectionnés pour exposer leurs œuvres à Lausanne en Suisse.

- Je stresse comme une débutante.

- Vous êtes comme toutes les créatrices.

- Heureusement que vous êtes là, Rémy !

Sabine sortit sur la rue pour guetter le van d'*African Modernity*. Les gratte-ciels découpaient le jour en tableaux éphémères. Chaque heure inventait son urbanisme. New York était une collection de cadrans solaires géants. Elle aperçut Sandro au volant du Volkswagen.

- Tu en as mis du temps !

- C'est la circulation. De plus en plus dingue.

- Tu as été suivi ?

- Je ne crois pas.

- Allons-y.

Enfin garée dans la 53<sup>ème</sup> rue, Sabine descendit du van avec un carton à dessins contenant des projets inédits. Sandro suivait avec une chatte en plastique

dont elle avait repeint les griffes. Ils furent accueillis par la secrétaire du directeur qui les conduisit dans les étages de la maison de verre jusqu'au bureau directorial. James Rorimer avait réussi à multiplier par trois le nombre des visiteurs. Il avait fait du MOMA une sorte de Mouséion de l'art américain au même titre que le Louvre ou le British Muséum. Il salua la Française avec empressement en lui prenant les deux mains. Sabine savait par Mary Pinchot que le musée avait fait de l'art un instrument d'influence fréquenté par les spécialistes de la CIA.

- Sabine, vous êtes radieuse ! L'ambassadeur nous attend.
- James, vous me garantissez que je n'enfreins aucune déontologie.
- Absolument.
- Je ne voudrais pas mettre le musée en porte à faux, vous comprenez...
- N'ayez aucune crainte. Il nous attend à côté.

Sabine suivit le directeur vers une salle où des visiteurs admiraient des projets de mascotte olympique. Tout de suite elle comprit le coup de génie qui lui avait été soufflé par Eve Curie. Aucun artiste n'exposait un chat !

Koichiro Asakai ambassadeur du Japon aux Etats-Unis se porta au-devant de la Française. Le diplomate s'inclina devant le tailleur pied de poule dont la mode faisait fureur à Paris.

- Monsieur l'ambassadeur, je vous présente ma chatte !

Sans un regard pour le Black, Asakai promena une main hésitante sur l'animal en plastique.

- Savez-vous qu'au Japon, le chat est un animal sacré ?
- Je voulais une mascotte dans laquelle le peuple puisse se reconnaître.
- Chez nous les minets sont présents dans de nombreux magasins. C'est l'animal porte-bonheur qui attire la fortune. Il a une patte levée. Si c'est la patte gauche il attire les clients, si c'est la patte droite, il attire l'argent.
- Quel patte devra-t-il lever ?
- Je vous suggère la gauche.

- J'ai choisi du blanc et du rouge. Comme votre drapeau. J'espère que ça ne posera pas de problème politique.

Alors que les autres artistes, jaloux, les observaient, Asakai se pencha vers la sculptrice de Georgetown.

- Je vous conseille de lui raccourcir la queue. Mettez-lui une zébrure noire sur le dos, une oreille rousse. Supprimez le rouge. Le blanc doit être laiteux.

- Je ne sais pas comment vous remercier.

- Vous honorez le Japon avec votre projet. Aucun de mes compatriotes n'aurait eu le courage de choisir un tel emblème.

- Madame Eve Curie m'a dit que vous étiez proche du général De Gaulle.

- On raconte beaucoup de choses...

Koichiro Asakai s'inclina une nouvelle fois avant d'aller saluer les autres exposants. Le MOMA avait accepté comme d'autres musées, de recevoir les candidats agréés par le Comité International Olympique. Sabine demanda à Sandro de ramener la chatte au magasin. Alors qu'elle observait les autres projets elle entendit son nom prononcé par une voix familière. Elle se retourna.

- Sabine, je te présente notre ami Woody Allen. Il écrit des articles drôles dans le *New Yorker*. Le soir il raconte sa vie à Greenwich village dans des sketches hilarants. Woody adore Paris. Il écoute Edith Piaf.

Sabine salua un petit homme que des lunettes cerclées ne mettaient pas à son avantage.

- J'aime beaucoup ce que vous écrivez monsieur Allen !

- Merci, madame.

Mary Pinchot Meyer saisit le bras de Sabine et l'entraîna vers le fond de la galerie. Parvenues contre la vitre qui surplombait la 53<sup>ème</sup> rue les deux femmes observèrent une minute de silence.

- Je savais que tu exposais au MOMA. Jack est embêté.

- C'est-à-dire ?

- Il craint que la France n'entraîne l'Allemagne hors de l'OTAN.



- Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

- De Gaulle a dit que cela faisait 1000 ans que la France espérait avoir une armée sur la rive droite du Rhin.

- Et alors ?

- Il y aurait eu à Verdun un traité signé en 843. Il y a donc 1118 ans. Qu'est-ce que cela signifie ?

Sabine reprit sa respiration tout en observant le toit du van d'*African Modernity*. Terrifiée à l'idée que Mary fasse le rapprochement, elle entraîna sa confidente vers une autre salle en convoquant ses souvenirs de collégienne.

- Mary, tous les petits écoliers apprennent à l'école qu'à Verdun en 843 les trois fils de Louis le Pieux se sont partagé l'empire carolingien. Celui-ci comprenait la France, le Bénélux, l'Allemagne, le Nord de l'Italie, la Catalogne.

- Ce que vous appelez le marché commun.

- Exactement.

- Tu crois que De Gaulle veut refaire l'empire de Charlemagne ?

- Ce n'est pas impossible.

- Pourrais-tu en savoir un peu plus ?

- Je vais essayer. Mais je ne suis pas dans le secret des dieux. Je ne suis qu'une artiste...

Mary prit Sabine par le bras. Une complicité politique autant qu'artistique reliait les deux femmes. Chacune appréhendait avec sang-froid ce que l'autre ne disait pas.

- La CIA t'a repérée plusieurs fois au consulat de France à New York.

- Des histoires de paperasses...

- Tu fréquentes des gens connus pour avoir été dans les réseaux gaullistes depuis 1940. Je ne te le reproche pas, bien au contraire. De Gaulle a dit à Jack qu'il exigera la conversion de quinze millions de dollar en or. C'est scandaleux !

- C'est la promesse inscrite noir sur blanc sur vos billets.

- Personne n'a jamais osé nous demander de l'or en échange de notre monnaie !

- De Gaulle est du genre à oser...

- Mais si tout le monde fait ça ! Jack s'inquiète.

- Tu veux mon avis ?

- Je suis là pour ça, Sabine.

- De Gaulle prépare un voyage au Mexique. Ce n'est qu'un début. Il visitera toute l'Amérique latine.

- Je ne vois pas le rapport avec la parité dollar-or.

- Les pays du Sud aimeront un homme qui tient tête au dollar.

- Jack est dans une position impossible. Il ne veut pas attaquer Cuba mais le Pentagone et l'industrie de l'armement le tannent pour qu'il fasse quelque chose.

- C'est-à-dire ?

- Jack a demandé au général Edward Lansdale de l'US Air Force de coordonner une action en vue de décrédibiliser Castro.

- Ce sera difficile...

Mary baissa la voix tout en observant alentour une éventuelle présence de la CIA ou du FBI.

- Nous irons sans doute plus loin.

- Jusqu'à l'éliminer ?

- De manière moins passionnelle qu'avec Marita Lorenz...

- Tu me rassures...

- Le coupable sera un Cubain. Les Etats-Unis ont besoin de vivre en paix avec leurs voisins.

- C'est le souhait de tous les peuples, Mary.

- Allons voire ta bestiole. Quand pars-tu à Lausanne ?

- Bientôt mais avant je vais repeindre ma chatte en blanc laiteux. Cela devrait plaire aux Japonais.

- Tu es incroyable !

### *Département de la Seine*

Markus Wolf, la face humaine du stalinisme, le playboy désabusé, blond hollywoodien, aimait Orly, ses escalators, sa grande baie vitrée. *Douce France*, chantait Charles Trenet. Rouge aux lèvres, les femmes dans leur robes légères souriaient en bras nus. Le pays vaincu connaissait une prospérité insolente. La France remboursait ses dettes à une vitesse incroyable. Sa culture fascinait le monde. Ses ingénieurs construisaient des barrages, des aéroports, des centrales nucléaires, des avions, des missiles. En se débarrassant de ses colonies, la vieille nation avait basculé dans le 20<sup>ème</sup> siècle avec cinquante ans de retard mais une énergie impressionnante.

Le directeur de la branche extérieure de la STASI, organe de la République démocratique allemande en concevait une jalousie féroce sous des allures nonchalantes. Un jour l'Allemagne réunifiée aurait sa revanche, d'une manière ou d'une autre. Il se fit conduire en taxi avenue de la Bourdonnais dans le 15<sup>ème</sup> arrondissement. De là il gagna à pied le Village Suisse dont les vitrines permettaient d'admirer des bibelots inutiles.

L'endroit servait de coupe file idéal pour semer toute filature, se perdre dans Paris. Celui qu'il allait rencontrer faisait la même chose rue du Commerce avant de rejoindre La Motte-Piquet. A 12 heures, ils se croisèrent devant la station de métro, marchèrent l'un derrière l'autre à bonne distance. Markus choisit au hasard un couscous qu'il ne connaissait pas.

- J'attends un ami ; on peut manger dans un coin tranquille ?

- Oui patron !

Une table au fond de la pièce lui permit d'attendre les cinq minutes nécessaires à Georges Frère pour effectuer une ronde autour du pâté de maison. Le responsable parisien de l'O O, service de contre-espionnage commun au KGB et au GRU, était un vieux militant de l'Internationale marxiste-léniniste. Georges veillait à la moralité de tous les agents de l'Est en poste à Paris. Grâce à lui, Moscou et Berlin prévenaient les passages à l'Ouest de leurs espions.

L'ancien combattant de la guerre d'Espagne connaissait l'histoire du parti communiste sur le bout des doigts. Georges Frère pouvait nommer les filiations, les amours cachés, les haines qui depuis la Commune de Paris expliquaient ce que l'Histoire taisait. Sous le vernis idéologique, le mouvement ouvrier était une romance impitoyable. De ce côté-là, Georges était resté français. Il pénétra dans la pénombre avec sa taille impressionnante, vêtu d'une veste en daim. Moscou soignait ses hommes de l'ombre chargés de surveiller les hommes de l'ombre.

- Un petit pastis Georges ?

- Non, j'arrête l'alcool.

Après la commande d'une affligeante banalité Markus se fit briefer sur les intentions de De Gaulle.

- Le vieux sait que Moscou ne lui fera pas d'ennui en agitant le parti communiste français. Kroutchtchev lui fiche la paix, il peut donc préparer son retrait du commandement intégré de l'OTAN.

- Et la réunification ?

- De Gaulle s'accommode du découpage. Il ne veut pas d'une Allemagne réunifiée sous influence américaine ou soviétique. Il veut une Europe occidentale sous influence française. C'est tout. Il ne croit ni au communisme ni aux bonnes intentions de l'Amérique.

Les deux convives laissèrent les garçons servir plats et soupières dans un ordre rassurant.

- Le meilleur couscous d'Alger, messieurs !

- On vous dira plus tard.

De nouveau en tête à tête Markus interrogea Georges Frère.

- Alors, c'est qui ce Lamberville ?

- Gaston Lamberville est un intermédiaire français qui œuvre à l'échelle internationale aussi bien dans le pétrole que l'uranium. Il est consultant place Dauphine au siège de l'OTAN. Je l'ai croisé à l'Automobile club où il se vantait d'avoir fait parvenir un coupé Citroën à Brejnev.

- Intéressant...

- J'ai mis une petite main dans son lit car il ne sait pas résister à un jupon. Lamberville se rend une fois par mois à Moscou où il baise la femme d'un Russe, ingénieur atomiste à Sarov une ville interdite.

- Passionnant !

- Il ramène à Paris des documents qu'il remet à la DST rue des Saussaies au ministère de l'Intérieur.

- Ils ne m'en ont pas parlé...

- C'est encore un service secret...

- C'est vrai, ils ont l'air tristes mais sérieux.

- Tu n'es pas sans ignorer que la STASI, ton service, a pris la suite de l'Abwehr dans le traitement de Chantal Thuriot. La traductrice du SGDN travaille toujours pour l'Allemagne.

- C'est une fidèle. Raconte.

- Lorsque la DST réceptionne et traduit les documents elle les envoie ensuite au SGDN car il s'agit de textes scientifiques. Les militaires des Invalides font traduire une deuxième fois par Chantal. Ils n'ont pas confiance dans les civils du ministère de l'Intérieur. C'est la France.

- C'est pareil à Berlin, ne t'inquiète pas.

- Chantal mémorise l'essentiel. Elle me le restitue pendant la messe à Saint Augustin. Elle a compris qu'il s'agit d'un projet soviétique de bombe atomique fonctionnant à l'hydrogène, un truc énorme. Ce sera un engin comme le monde n'en a jamais vu, l'Apocalypse !

- Tu parlais de l'OTAN...

- De temps en temps Lamberville quitte la place Dauphine avec des documents. Ma petite main a vérifié...

- Est-ce qu'il les remet à la DST ?

- Non. Il les emmène à Moscou !

- Chez les Popov ! Un agent double ?

- Multi cartes ! Je l'ai fait suivre. Il fréquente aussi les Israéliens et les Allemand de l'Ouest, tes faux frères !

- Le salaud ! Je vais lui briser les tibias.

- Lamberville manipule du lourd. Je n'arrive pas à le cerner. Ce type est une encyclopédie sur ce qui nous entoure, nous les soi-disant professionnels...

- De quoi vit-il ?

- Pour l'instant il se goinfre. Il a le culot des amateurs ! Il ose faire ce que nos procédures nous empêchent d'imaginer. Il crée des raccourcis. C'est un corsaire !

- Tu analyses bien, Georges. Tu as l'esprit français !

- C'est un peu normal...

Excité par la conversation Georges Frère se resservit en pois chiches. Tout à coup sa mine s'assombrit. Markus Wolf qui connaissait son homme savait que depuis un certain temps Georges s'inquiétait.

- Dis-moi Markus, as-tu trouvé quelque chose sur les amants de Barcelone ?

- J'ai fouillé les archives de la police judiciaire à l'Est comme à l'Ouest du mur. Pendant la Seconde guerre mondiale, le ministère de la Justice allemand a fait diligenter une enquête par notre consulat à Barcelone.

- Et alors ?

Georges Frère tenait sa cuillère en suspension au-dessus de son assiette. La sueur perlait sur son front plus mou que six mois auparavant.

- Dragomir Bouriakov n'était pas un allemand comme son nom l'indique. C'était un Russe. Il combattait au sein du bataillon Edgar André. Son corps a été retrouvé dans un charnier avec ceux de deux Allemands des Brigades internationales.

- Et la fille ?

- Le ministère de la Justice ne s'y est pas intéressé. Elle était espagnole. Je suppose que tu as connu ces gens à Barcelone pendant la guerre civile, n'est-ce pas Georges ?

- Je faisais partie de la branche internationale du NKVD comme toi, Markus.

- Je sais. C'est toi qui les a tués ?

- Staline nous a ordonné de liquider tous les trotskystes et les anciens des Brigades Internationales connus pour leur bravoure. Il ne voulait pas les voir revenir auréolés de gloire. Tu sais comment était le vieux...

- Je me souviens.

- Tu as tué aussi la fille ?

- Non. Elle s'est échappée. C'était une courageuse qui faisait sauter les trains de ravitaillement nationalistes sur le front d'Aragon.

- Tu l'as laissée s'enfuir ?

- Même pas. Je crois que je ne l'aurais pas liquidée. C'était une belle femme, intelligente, honnête.

Markus revit les grandes heures de la guerre d'Espagne. Agé de 17 ans en janvier 1939, il avait douloureusement vécu l'agonie du parti communiste en Catalogne.

- Pourquoi me parles tu de tout cela, Georges ?

- Parce que Golikov, l'adjoint de Serov au GRU, veut un rapport. Le Renseignement militaire exige des éclaircissements, 22 ans après les faits !

- Paperasse de bureaucrate...

- Il y a quinze jours, Borontsov, le nouveau directeur du contre-espionnage au KGB, mon deuxième patron, m'a demandé la même chose ! Pourquoi remuer le passé ? Je m'inquiète.

- Guerre des services, sans doute...

- On dit que Borontsov est une créature de Semitchastny, le nouveau président du KGB.

- Je connais Semitchastny. C'est un intellectuel qui pour plaire à Khrouchev a déblatéré sur Pasternak. Le Secrétaire général veut un inoffensif pour faire oublier Serov. Ce sont les suites de la déstalinisation.

- Tu crois qu'ils m'en veulent ?

- Mais non Georges ! Ils préparent quelque chose à Cuba. L'île est une colonie espagnole peuplée d'anciens camarades réfugiés là-bas. Celle que tu as épargnée doit se trouver à La Havane.

- A ton avis Markus ?

- Le KGB infiltre des hispanisants au sein des exilés cubains de Miami. Moscou bétonne des légendes. Ils font des vérifications. Comme toi à Paris...

- Tu me rassures...

- Ne t'inquiète pas. Je verrai Serov à Potsdam. Je lui demanderai qu'on ne t'emmerde plus avec les fantômes de la guerre d'Espagne. Nous doublerons tes honoraires.

- Je te remercie, Markus.

- Tu dois avoir des frais...

- J'ai acheté un cinq pièces au Trocadéro. En face, il y a l'appartement du palais de Chaillot où la DST noie dans le champagne les diplomates de l'Est. J'ai sonorisé.

- Je lis tes comptes-rendus. Bravo !

- Je reprendrais bien des pois chiches !

- Tu sais que ça fait grossir...



- Pas aujourd'hui !

### *Washington*

Glenda, à peine descendue du jet affrété par une compagnie appartenant à H.L.Hunt, se fit conduire à Fort Mead. Un ciel pur protégeait le Maryland. La Providence pardonnait à l'Amérique l'espionnage de la planète. Elle fut immédiatement reçue par Hugh Frost. Le patron de la NSA, la mine couperosée, le regard fatigué par l'insomnie, paraissait fébrile. Walter Fichte, le sous-directeur de la division soviétique, tout aussi impatient, se tenait aux côtés de son chef.

- Bonjour Glenda, merci pour vos messages.

Les deux hommes l'invitèrent à s'asseoir sur l'un des sièges qui entouraient la table transparente. Hugh Frost, aussi translucide que l'horrible meuble parvenait mal à cacher son désarroi. Était-elle coupable de quelque bourde ?

- Je vous remercie pour le travail accompli à Cuba. Mais j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer.

- Vous aller me virer ?

- C'est moi qui suis viré !

Hugh Frost payait le prix des dissensions entre civils et militaires qui agitaient l'Agence. Les problèmes existaient depuis la création de la NSA. Le chantier monté par Edgar Hoover pour l'introduire dans le dispositif n'avait rien arrangé. La suspicion face à l'hydre communiste plombait l'ambiance.

- Il apparaît qu'une secrétaire de la division logistique fréquente elle aussi une association culturelle peuplée de marxistes.

- C'est effrayant ! s'exclama Glenda persuadée qu'oncle Edgar n'était pas pour rien dans cette découverte.

- Si nous avons bien compris vos messages, Castro vous a confirmé avoir été prévenu par un message reçu sur le télécopieur du Capitole peu avant 15 h 00.

- C'est exact monsieur le directeur.

Walter Fichte faisait la moue, l'air désagréable alors qu'elle ramenait une information de première main.

- Qu'en pensez-vous Walter ? demanda Hugh Frost.

- Cela ne nous renseigne toujours pas sur la façon dont les soviétiques ont été informés. Le signal venait d'un chalutier croisant au large de la Guadeloupe. Il y a une taupe au sein de la CIA, voire de la Maison Blanche. Je pense aussi à la mafia américaine aux trafiquants français. Nous soupçonnons votre Sturgis, Glenda...

- Moi aussi ! Le FBI enquête, nous aurons besoin de mettre sur écoute des gens, des organisations à l'étranger.

- Nous nous en chargerons. C'est notre métier mais cela risque de faire des dizaines d'organisations dont il faudra analyser les transmissions.

L'amiral directeur se tourna vers son chef de la division soviétique.

- Walter, où en êtes-vous de votre programme d'automatisation des traductions ?

- Nous n'avancons pas aussi vite que je le voudrais. C'est à cause de la paperasse ! Les enquêtes d'habilitation de nos informaticiens par le FBI sont trop longues.

- J'en parlerai au directeur, répondit Glenda.

- En attendant, rien ne vaut le cerveau humain. Nous avons ici les meilleurs linguistes issus de Lackland, notre école au Texas.

Ann Hasmath, la secrétaire particulière du directeur, entra pour chuchoter quelque chose à l'oreille d'Hugh Frost, celui-ci s'adressa à Glenda.

- Le directeur du FBI souhaite vous parler.

La nièce du Minotaure s'excusa avant de suivre Ann dans le bureau qui jouxtait celui du patron. Sur la table le combiné attendait. Aucune présence

humaine alentour. La terreur qu'inspirait Hoover traversait l'espace, transformait les téléphones en répulsifs.

- J'écoute, monsieur le directeur...

- Viens tout de suite. Il y a un courrier pour toi qui remet en cause la version de Castro. Il t'a menti ! C'est vraiment un communiste !

- J'arrive.

Glenda, sans donner plus ample explication, prit congé de l'amiral et de Walter Fichte.

- Edgar Hoover veut me voir.

- Une affaire grave ?

- J'ai l'impression.

Dans la voiture qui l'emmenait à Washington elle se demanda ce qui arrivait. Sitôt franchie la haute porte de fer du Département de la Justice, elle fut escortée vers l'étage directorial. Reçue par Clyde et Edgar sous le regard bienveillant d'Helen Gandy, elle découvrit, posée sur le bureau, une enveloppe marron portant son nom sous l'adresse personnelle d'Edgar Hoover.

- Tu as reçu un courrier de Carlos Marcello, l'homme d'affaires de la Nouvelle Orléans. Je me suis permis de l'ouvrir, tu vas avoir une surprise.

Hoover retourna l'enveloppe et fit tomber sur la table deux coupures de journaux. Des entrefilets cerclés de rouge signalaient une panne d'électricité survenue à La Havane comme il s'en produisait régulièrement depuis le changement de régime. *Révolucion* et *Noticias de Hoy* datés du 18 janvier relataient l'incident survenu la veille entre 12 h 00 et 16 h 20.

- Clyde et moi pensons que Castro t'a menti. Il n'a pas pu recevoir un message sur le télécopieur du Capitole une demi-heure avant la tentative d'assassinat. Marcello pense que quelqu'un est venu le voir. Sans doute un Français ou un Américain se faisant peut être passer pour un touriste. Il se procure la liste des étrangers de passage dans les heures et les jours précédant le faux message...

- Les Russes ont peut être utilisé une autre voie, le courrier tout simplement.

- C'est possible. Clyde et moi, avons une théorie.

- C'est-à-dire ?

- Les Kennedy savaient que Castro allait être assassiné par Marita. Ils l'ont mis en garde. Ces fils de pute ont transmis l'information aux Russes. Pour éloigner les soupçons Moscou a inventé cette histoire de message radio. Mais ils n'avaient pas prévu la panne d'électricité !

- Qui ici a informé Kennedy du projet d'assassinat ?

- Angleton et Allen Dulles pensent qu'il s'agit de Mary Pinchot Meyer dont l'ex-mari travaille à la CIA. Ils l'ont vu dans un vernissage à Georgetown chez une Française, une artiste. Pinchot fréquente des communistes, des amis de Luther King, des agents gaullistes. Cette salope finira mal...

- C'est monstrueux !

- C'est le même réseau qui a prévenu Castro de l'invasion de la Baie des Cochons. La Maison Blanche est vérolée !

- La trahison est partout, ajouta Clyde d'une voix faible sous l'œil inquiet d'Edgar.

- Qu'est-ce que je fais ? demanda Glenda.

- Tu retournes à la NSA. Kennedy va y installer un nouveau patron. Ce sera le lieutenant général Gordon Aylesworth Blake de l'US Air Force. Je ne le connais pas. Il faut que tu gères la transition entre les deux. Des articles vont bientôt paraître disant qu'il y a eu des fuites venant de la CIA ou de la NSA. Lyndon Johnson fait courir le bruit qu'une commission d'enquête pourrait voir le jour au Congrès.

- Habile...

- Tu rassures ce Gordon en lui disant que le FBI a pour mission de le protéger ainsi que le président. Nous mettrons fin aux calomnies qui pourraient les atteindre. N'est-ce pas Clyde ?

- Oui Speed...

- Miss Gandy, préparez-lui une tisane, je n'aime pas sa voix.

- Je retourne voir Sturgis qui a commandité l'attentat de Marita. Il me donnera des pistes. John Mac Cone, le nouveau patron de la CIA, est-il l'un de nos amis ?

- Il va le devenir...

Oncle Edgar usait d'un magnétisme dont elle percevait de mieux en mieux les rouages. Les deux hommes assis en face d'elle ainsi que Miss Gandy lui firent penser aux engrenages d'une montre suisse. Tic-tac tic-tac... Sa parenté tirée par les cheveux avec le directeur devenait aussi familiale qu'effrayante...

- Tu vas recruter Sturgis. Méfie-toi, c'est un chien fou. Pas de galipette comme avec le lieutenant de Castro !

Glenda rougit jusqu'aux oreilles. Une lueur inattendue la relia à Miss Gandy, l'énigmatique secrétaire. Elle décela une complicité quasi maternelle.

- Tu comprends Glenda, la nièce de Hoover ne saurait être soupçonnée ! Tout au moins en Amérique. Banister et Marcello me disent que Sturgis est un expert en micros. Garde-lui laisse courte ! Sam te remettra une enveloppe Je t'ai retenu une table au Old Ebbit Grill pour le dîner.

\*

De retour au 4936 Thirtieth place pour changer de tête elle fut reçue par Sam Noisette. Le majordome la complimenta au sortir de la salle de bain du rez de chaussée.

- Vous êtes superbe Miss ! Monsieur Edgar a laissé une enveloppe pour vous.

Glenda saisit le pli cartonné.

- Je vais être en retard !

Assise à l'arrière de la limousine qui l'emmenait au restaurant elle ouvrit le carton qui n'était pas cachetée. Elle y découvrit la somme de 47 000 dollars ! L'argent de la rançon avait été confié à une commission mixte comprenant la CIA, le FBI et le département du Trésor. Oncle Edgar n'y avait que des amis « philosophiques » sensibilisés à la lutte contre le marxisme sous toutes ses formes.

Pour le prix, elle rajouta quelques noms à la liste des personnes ayant pu trahir les Etats-Unis au profit de Castro. Sur le calepin offert par Fabian Escalante, un homme bien élevé, elle ajouta deux noms. Intuitivement.

Accueillie par le maître d'hôtel, elle passa entre les regards de la clientèle jusqu'au salon où Sturgis attendait sur la moquette.

- Bonjour Frank, j'espère que l'endroit vous convient.

- J'aurai tort de me plaindre. Je n'étais jamais venu.

- Tant mieux. Asseyons-nous pour choisir. Nous discuterons ensuite de votre avenir.

L'homme des œuvres adjacentes de la Compagnie remarqua la pochette cartonnée. Il dévia le regard vers les vitrines protégeant des coupes en argent entre les acajous. Le plafond bas évoquait le complot. Sénateurs et députés préparaient leurs coups dans les intimités sonorisées d'oncle Edgar. Tôt ou tard il la féliciterait ou la gronderait sur sa manière de recruter son premier agent. Un exercice incontournable.

- Depuis combien de temps travaillez-vous pour Allen Dulles ?

- Des années, je ne compte plus...

- Où est Marita Lorenz ?

- Elle est retournée en Allemagne. Kennedy ne la voit plus.

- Et vous ?

- J'ai pris des risques avec elle. Je suis grillé à Cuba. Les gens me tournent le dos. La CIA me lâche. Tôt ou tard, ils abandonnent ceux qui ne leur servent plus. Je suis fini.

- Combien vous a payé la Compagnie pour votre participation à la Baie des Cochons ?

- C'est secret !

- C'est bien pour cela que je vous pose la question...

- Si j'enlève mes frais, il me reste un peu plus de 9 000 dollars.

- Vous allez compter ce qu'il y a dans cette enveloppe.

Sturgis prit la pochette, découvrit les liasses serrées dans leur plastic.

- Je suppose qu'il y a 47 000 dollars, le prix d'échange pour chaque *companeros* capturés par les Cubains...

- Quels sont vos rapports avec John Mac Cone, votre nouveau patron ?

- Aucun.

Sturgis s'assombrit comme un champ de blé sous l'orage. Glenda glissa le petit calepin sur la table. Elle l'ouvrit sous les yeux de son invité.

-Voici la liste des personnes auxquelles nous souhaiterions que vous vous intéressiez.

L'ancien expert en casinos parcourut les noms tracés en lettres rondes d'écolière appliquée. En familier des coups tordus il comprit tout de suite.

- Vous avez mis les noms des femmes que l'on prête à Kennedy, à son père, à son frère. C'est un harem !

- La démocratie est une alcôve, si je puis me permettre cette métaphore.

- Vous pouvez tout vous permettre, Glenda.

- Jusqu'à un certain point...

*Le petit tailleur*

Arrivée la veille au palais de Sanssouci à Potsdam, la délégation russe prenait son petit déjeuner autour de la table ronde qu'affectionnait Frédéric le Grand. Au 18<sup>ème</sup> siècle, inventeurs et ingénieurs venaient ici répondre aux questions du monarque. Léonid Brejnev encore en survêtement, le ventre proéminent, se fit ouvrir un œuf à la coque par une serveuse. La mine grave, les sourcils broussailleux, il se tourna vers Ivan Serov le directeur du GRU.

- J'ai toujours eu l'impression de commettre un crime en brisant le crâne d'un œuf à la coque...

- Moi aussi. C'est étrange. Dans le fond nous sommes des humanistes...

Serov tendit son assiette à la serveuse qui s'empressa d'exécuter la sentence avant de prendre congé.

- Ivan, qu'est-ce que tu dirais aux Schleus, toi ?

- Ils ont obtenu leur mur. Qu'ils arrêtent de nous faire chier en réclamant toujours plus ! On devrait les faire payer en roubles. Ca arrangerait nos finances !

- Ne dis pas de connerie, Ivan. Le dollar est indétrônable. Nous avons besoin de devises.

- Alors faisons comme les Français.

- Qu'est-ce qu'ils font ?

- La Banque de France exige que les Américains tiennent la promesse imprimée sur leur billets. Elle réclame le paiement en or de 150 millions de dollars. Le KGB ne t'a pas informé, Léonid ?

- Non...

- De Gaulle a des couilles...

- La France est riche, Ivan. Son budget est en équilibre. Elle n'a plus un seul franc de dette ! Ils peuvent emmerder les Américains autant qu'ils veulent.

Brejnev alluma une de ses anglaises préférées pendant que Serov frottait ses poignets infectés avec les pommades de la fidèle Sonia.

- Ça te fais quel effet de revenir à Postdam ?

- Je repense à ma petite abeille. Elle me manque.



- Tu l'avais dans la peau...Comment va ton fils, Ivan ?

- Boris écrit des poèmes. Il songe à une pièce de théâtre. J'aurai aimé avoir une famille normale comme toi avec tes enfants.

Brejnev arrêta l'élan de sa cuillère. Il en apprenait plus sur les siens à l'étranger que derrière les murs du Kremlin.

- Habillons-nous avant de subir le tailleur.

Une demi-heure plus tard, les deux hommes imprimèrent leurs silhouettes pesantes sur les façades jaunes du palais. Pour ne pas se faire gronder au retour, Ivan souriait devant les caméras malgré ses mauvaises dents. A Khodinka, la fidèle Sonia découpait les photos dans la Pravda. Le cortège des Zil n'eut pas un long chemin à parcourir avant d'atteindre la colonie d'Alexandrowka.

Les deux dignitaires soviétiques furent accueillis par Walter Ulbricht et son épouse Lotte. Le couple est-allemand portait la même paire de lunettes sans montures apparentes. La petite Anastasia, orpheline russe adoptée après la guerre, surgit avec des fleurs. Déstabilisé par le sourire de la gamine, Brejnev remit le bouquet à Serov. Celui-ci se retrouva aussi idiot que Stan Laurel dans un film d'Universal.

Les caméramen ayant achevé leur travail furent invités à s'écarter. Après un baisemain dans les règles de l'art, les hommes sans fleurs, avancèrent vers une structure en bois dont la plateforme permettait un coup d'œil sur la colonie inventée par le roi de Prusse.

Pour rendre hommage au Tsar Alexandre 1<sup>er</sup> qui les avait aidés à vaincre Napoléon, les Allemands construisirent une colonie dotée de tout ce que la flore russe pouvait avoir d'original. Un endroit que Serov connaissait pour y avoir organisé des journées de travail, avant de tomber sous la coupe de Sonia une Biélorusse de Minsk. Elle était le seul être en qui il avait confiance parce qu'elle le soignait en l'insultant. Lotte et Sonia avaient préparé le voyage dans les moindres détails au point de rédiger à l'avance le communiqué final des camarades dirigeants. Une précaution dont elles avaient pris l'habitude malgré les distances.

Dans une solitude contrôlée, les trois responsables du camp socialiste furent rejoints par Markus Wolf, l'élégant gentleman au regard d'acier. Nul mieux que « Mischa » connaissait l'Allemagne de l'Ouest et la France où Walter Ulbricht avait vécu en exil pendant le nazisme. Et d'où était venue la petite abeille de Staline, le grand amour de Serov dont l'ombre invisible planait sur Alexandrowka.

- Je me demandais où tu étais passé réagit le directeur du GRU en embrassant à la russe son ancien élève, vaguement dégoutté.

- Je ne voulais pas me montrer devant les caméras. Je n'ai aucune légitimité politique...

- Ne dis pas de bêtises !

Les quatre hommes gravirent les marches qui résistèrent à leurs poids cumulés. Brejnev saisit Walter Ulbricht par le bras. Le petit tailleur, comme on l'appelait au Kremlin, se retrouva coincé contre la balustrade d'où l'on apercevait les chemins en diagonales de la colonie.

- Maintenant que tu as ton mur, tu dois être content... Comment vont les choses ?

- Ceux qui voulaient fuir à Berlin Ouest y renoncent. Les Allemands respectent l'ordre Mais les meilleurs sont partis.

- Tout cela n'est pas très glorieux, camarade président.

- Nous ne pouvons pas construire le socialisme sans prolongation de la lutte des classes.

- C'est vrai mais l'Amérique en fait des gorges chaudes.

- Que comptez-vous faire pour Cuba ?

- Nous achetons du sucre et du tabac ; nous livrons des armes. Les Américains n'attaqueront plus nos alliés impunément. A quand la réunification allemande ?

Walter Ulbricht ôta ses lunettes pour effacer la buée avec son mouchoir puis leva la tête vers son invité.

- Tant que le vieux sera au pouvoir à Bonn ce sera impossible. Mais Adenauer pourrait se retirer pour raison de santé. Il est fatigué.

- Le KGB me dit que dans ce cas il sera remplacé par Ludwig Erhard. C'est vrai ?

- C'est le plus probable.

- Les Américains le tiennent par les couilles. Il a été trop proche des nazis. La CIA a des dossiers sur lui. Vous confirmez ?

- C'est vrai mais nous pourrions pour les mêmes raisons faire pression sur lui.

- Nous verrons le moment venu.

- Le KGB me dit qu'il faut miser sur Willy Brandt et le SPD. Qu'en penses-tu ?

- N'y allez pas avec vos gros sabots. Soyez prudents. Jusqu'où irez-vous en cas d'incident grave avec la RFA ? J'ai besoin de savoir.

- Nous n'attaquerons pas les premiers. Une guerre ouverte en Europe se terminerait par la réduction en poussière de Berlin, Paris et Moscou. Nous ne voulons pas retourner au paléolithique. Pour ta gouverne, sache que Kennedy pense comme nous.

- Comment est-il ?

- C'est un fils à papa, un dandy. Mais il a combattu dans le Pacifique contre les Japonais. Il connaît la guerre autrement que sur un plateau de télévision. Dans le fond ce n'est pas un mauvais bougre. C'est lui qui a sauvé Castro en retenant ses militaires. On lui doit la paix.

- Vos alliés s'inquiètent. Vous avez réagi mollement à l'invasion de Cuba.

- Nous avons été surpris...

- Malgré votre KGB ?

- Ce ne sont pas tous des aigles comme ton Markus...

- Si je comprends bien nous allons devoir patienter, négocier.

- Entre Allemands ça devrait pouvoir se faire, n'est-ce pas Walter ?

Le petit tailleur sentit sur lui l'haleine de l'ours, le poids de l'URSS. Heureusement la balustrade paraissait solide.

- Notre économie va se redresser, Léonid. Mais il nous faut des débouchés. Je comptais exporter en Chine mais maintenant vous êtes fâchés avec Pékin...

- Et ce ne sont pas les Allemands de l'Ouest qui vont acheter vos camelotes !

- Nous ne produisons pas que de la merde. Nous avons une optique et des micros que les autres n'ont pas...

- C'est vrai.

- Pourquoi est-ce Serov qui t'accompagne et non pas Semitchastny, le nouveau ?

- Ivan supporte mal sa mise à l'écart. Je lui fais prendre l'air. Il aime beaucoup Potsdam. Ça lui rappelle des souvenirs. N'oublie pas que c'est lui qui a formé Markus et créé les organes de la RDA.

Les deux délégations approchaient de l'une des fameuses maisons en rondin censées reproduire les isbas de la forêt russe. Brejnev l'Ukrainien et Serov l'homme du Nord, accordèrent un regard aux colonnes en bois sculptées qui entouraient les fenêtres. Leurs souvenirs de la campagne russe ne cadraient pas avec les fantômes brandebourgeois. Mais politique oblige, le chef de l'Etat soviétique s'extasia devant les moulures.

Ils se laissèrent envelopper par la chaleur des poêles, les samovars d'opérette. Des Allemandes en noir et blanc les débarrassèrent de leurs manteaux. Seuls autour d'une table chargée de viennoiseries les quatre hommes firent le tour d'horizon de la guerre froide. Au bout d'une heure Markus Wolf sortit des sentiers rebattus.

- J'ai un petit cadeau pour vous, camarades...

Serov et Brejnev jetèrent des regards de fauves sur la sacoche de cuir que « Mischa » venait de poser sur la table. Il en sortit un dossier.

- Lorsque je me rends à Paris je fais des vérifications. Parfois je soulève des lièvres.

Le maître espion de la RDA, un rien cabot, tournait les pages devant les Russes.

- Je vais à l'essentiel. Vous avez un ingénieur, Sacha Lemonov qui livre aux Français des informations sur RDS 220. Je crois que c'est l'un de vos projets dans le domaine nucléaire...

Brejnev pointa un sourcil orageux vers Serov. Le chef du renseignement militaire plissa le front avant d'écraser un mégot dans le cendrier.

- RDS 220 est le nom de code d'une bombe atomique développée par l'Atomgrad de Sarov. La date de l'essai nucléaire n'est pas encore arrêtée.

Serov interrogea Brejnev d'un coup de menton. Le Président du Preasidium du Soviet Suprême se tourna vers Walter Ulbricht. Le dirigeant allemand l'œil gris au-dessus de sa barbichette était une antidote à toute forme d'humour.

- Nous ferons péter cette bombe à l'occasion d'une opération secrète décidée par le Politburo.

- Ah bon...

- Rassure-toi Walter, ça ne concerne ni l'Allemagne ni Berlin. C'est une affaire entre nous, une coquetterie de vieux camarades, une sorte de mondanité nocturne. A la russe !

Ulbricht émit un rictus.

- Vos danseuses ne me regardent pas.

- RDS 220 sera la plus dévastatrice des bombes jamais imaginées. Nos scientifiques travaillent sur une conception renouvelée à base d'uranium et d'hydrogène. Nous allons effrayer les pays de l'OTAN. Wall street va en prendre plein les yeux !

Brejnev saisit la chemise cartonnée pour y jeter un coup d'œil avant de la passer à Serov.

- Résume nous, « Misha ».

- Votre ingénieur général de l'armement travaille effectivement à l'Atomgrad de Sarov. Il vient à Moscou une fois par mois. Il y rencontre un homme d'affaires français un certain Lamberville à qui il remet les photos qui figurent en annexe du dossier. De retour à Paris, le Français transmet à la DST qui transmet au Secrétariat Général de la Défense Nationale. La traduction est vérifiée aux Invalides par la même femme depuis vingt-cinq ans.

- Vous avez réussi à recruter une traductrice au sein du SGDN !

- Ce n'est pas nous qui l'avons recrutée. C'est un officier de marine de l'Abwher en 1938. Elle travaillait à l'Etat-Major de la marine nationale. En 1945 nous avons mis la main sur les dossiers de tous les agents de l'amiral Canaris en France. Ça aide...

- Tu ne m'avais pas dit ça lorsque je t'ai appris ton métier à deux pas d'ici.

- J'étais innocent. Des anciens de la Gestapo m'ont expliqué les habitudes parisiennes. La DST et les RG utilisent encore les bretelles des écoutes allemandes ! Les Français ne s'intéressent pas au renseignement. Ils lisent les journaux. Travailler dans le Gross Paris est un bonheur.

- Veinard.

Gaston Lamberville sert la France mais comme il a besoin d'argent il se rend ensuite à l'ambassade des Etats-Unis et chez les Chinois ! Cerise sur le gâteau comme on dit sur les bords de la Seine, le Français saute la femme de votre ingénieur quand celui-ci quitte Moscou pour Sarov...

Brejnev regarda la photo de Sacha Lemonov photographié dans un restaurant moscovite. Markus Wolf poursuivit :

- Les services parisiens se battent entre eux pour traiter votre atomiste. Sacha aime les vins de Bourgogne. Il va souvent au Goum où il rencontre Lamberville.

Serov tendit la main vers la note de renseignement mais se heurta à la patte du métal.

- Non Ivan. Tu as assez donné. On va envoyer ça au petit Semitchastny. On verra comment il se débrouille. Heureusement que nos amis allemands veillent au grain ! Merci camarades.

### *Genève*

Entre lumière et tristesse un ciel d'automne colorait les façades du centre-ville. Au bout d'une rue, Otto aperçut le jet d'eau grim pant au-dessus du lac puis continua son chemin. La banque Saragosse occupait un immeuble cossus rue du Théâtre. Une plaque sur le mur indiquait : Banque d'affaires. Conseil en investissements. Des granits autour des fenêtres évoquaient l'Europe centrale, une invitation solide pour épargnants sérieux.

- J'ai rendez-vous avec Monsieur Hercule Saragosse.

Dans le hall d'accueil l'employée préposée à la réception des clients promena ses ongles sur le passeport américain de M Otto Herrenberger avant de sourire.

- Monsieur Saragosse vous attend. Je vous accompagne.

Otto suivit le sérieux helvétique enveloppé dans un tailleur noir. Le corsage blanc sentait le linge repassé. Un vieil ascenseur en bois astiqué avec soin les monta en l'air dans un bruit de crémaillère. Hercule Saragosse les attendait sur la moquette du cinquième étage. Le banquier participa à l'ouverture de la grille.

- C'est un engin historique. Cela doit vous changer de New York, n'est-ce pas ?

- Il est splendide, merci de me recevoir aussi vite.

- Si vous voulez bien me suivre.

Otto accompagna l'héritier de la dynastie Saragosse dans une vaste pièce meublée de tables sombres, de fauteuils en cuir. Les fenêtres donnaient sur les toits d'en face, une vue décevante sans lac, sans montagne. Pour compenser

l'absence de paysage, une statue en bronze de Guillaume Tell, la main posée sur le manche de son arbalète, accueillait le visiteur.

- Superbe !

- Merci. Elle est classée monument historique du canton. J'ai lu le courrier que nous a fait parvenir M Haroldson Lafayette Hunt depuis Houston. Une recommandation venant d'une telle fortune est quelque chose d'exceptionnelle dans la vie d'un petit établissement comme le mien.

Le dernier des Saragosse langé dans un costume en tweed, cravaté club, pria son hôte de s'asseoir à la table des conseils d'administration.

- Vous souhaitez donc ouvrir à Genève une représentation de votre cabinet de courtier en pétrole.

- C'est exact. Mais auparavant j'aimerais ouvrir un compte dans votre établissement. Il nous a été recommandé.

- Vous frappez à la bonne porte. Je suppose que l'installation à Genève du bureau de l'OPEP n'est pas étrangère à votre arrivée.

- C'est vrai. Je souhaite entrer en contact avec les représentants des compagnies nationalisées des pays producteurs. Peut-être les connaissez-vous ?

Saragosse réfléchit quelques secondes.

- Disons que je connais les lieux où ces responsables se rencontrent. Il vont souvent à Divonne lorsque leurs ministres sont de passage.

- Toutes ces compagnies doivent avoir besoin de tiers de confiance pour monter des systèmes de compensation lorsque l'une transfère du pétrole à une autre sur tel ou tel marché.

- Certainement...

- Des traders élevés au lait des maths appliquées ont été embauchés récemment par ces pétroliers. Je suppose qu'ils ont loué des maisons en Suisse. Ceux qui ont des enfants vont apprécier vos écoles.

- Sûrement.



- Il se dit que les Algériens vont négocier à Evian les accords leur permettant d'accéder à l'indépendance.

- J'ai lu des articles à ce sujet dans la presse de Lausanne.

- Les compagnies du Texas disent que le futur ministre du pétrole algérien cherche une banque ici pour y placer une partie de la rente pétrolière. Il est vrai qu'avec votre sens du secret, le choix de la Suisse nous paraît judicieux.

Face à Otto, Saragosse s'était mis à contrôler sa respiration de manière plus laborieuse.

- On dit que les Etats Unis conseillent les Algériens...

- La Russie aussi les aide. Tout le monde vient ici bénéficier de votre neutralité. Elle vaut tous les puits de pétroles du monde. Gardez-la bien !

- Vous pouvez compter sur nous.

- Nous avons choisi votre banque pour domicilier un peu d'argent, faciliter mes courtages.

- Mais pourquoi ma banque ?

- A cause de votre nom.

Hercule Saragosse, quatrième du nom, s'enfonça dans le dos de son fauteuil.

- Haroldson Lafayette Hunt a des inspirations. Par exemple il sait quel compagnie minière ou pétrolière il faut acheter. Il fore souvent au bon endroit. Il repère les gisements d'uranium. Avec les banques c'est la même chose.

- Mais Saragosse ? Ma famille n'a que de très lointains ancêtres espagnols. Il faut remonter au XVIème siècle...

- En 1529 à Saragosse, le Portugal et l'Espagne se sont partagé le monde, sous l'égide du pape Clément VII. Haroldson Lafayette Hunt y a vu un signe de la Providence. L'homme ne vit pas que de pain !

- Certes . Mais la Saragosse est une petite banque.

- Pour l'instant...

Le banquier avala une douceur au goût prometteur. Otto le vit déglutir puis s'inquiéter.

- Rassurez-vous, nous ne cherchons pas à vous acheter ! Nous recommanderons votre établissement à des gens qui ont besoin de relais financiers irréprochables en Europe. C'est bien le cas, n'est-ce pas ?

- Bien sûr !

- La Saragosse peut devenir un carrefour de bonnes idées. Comme disait Napoléon, l'imagination gouverne le monde.

- Evidemment...

- Je vous ai apporté quelques documents sur d'éventuels partenaires américains.

Otto sortit de son cartable une enveloppe qu'il posa sur la table.

- Voici les rapports annuels de sociétés américaines qui grâce à notre collaboration pourraient faire de bonnes affaires. Vos idées nous intéressent.

- Cher monsieur, la Suisse est un coffre-fort, un porte-avions diplomatique mais les occasions viennent souvent d'ailleurs. Je pense notamment à la France.

- Et plus précisément ?

- Connaissez-vous Divonne les Bains ?

- Non.

- C'est une station thermale réputée pour combattre l'anxiété, le surmenage, l'insomnie.

- C'est bon pour ce que j'ai...

- Les eaux de Divonne sont bicarbonatées, riches en oligoélément, en fluor, en magnésium. Elles sortent de terre à 14°C.

- Vous avez des actions ?

- J'y vais en cure depuis des années. En ce moment il y a là-bas plusieurs intermédiaires saoudiens. Des gens qui s'intéressent au pétrole comme vous...

- Je sens que j'ai bien fait de venir.

- Depuis quelques jours ils ont comme curiste Adnan Khashoggi.

- Qui est-ce ?

- C'est le fils du médecin personnel du roi Abdelaziz ben Abderrahmane Al Saoud, le fondateur de l'Arabie saoudite.

- Vous le connaissez ?

- Pas du tout.

Hercule Saragosse quitta son fauteuil pour se rapprocher d'une console où étaient entassés les titres de la presse. Il fouilla un moment dans la pile de la Tribune de Genève et sortit un numéro. En page intérieure une photo montrait les invités d'un vernissage consacré à l'art musulman.

- Voici Adnan, le dernier à droite.

- Je vais me plonger dans l'eau tiède.

- Inutile. Tous ces gens se retrouvent le soir au casino. Les gros joueurs misent dans le salon aux cigares. Les murs y sont tapissés de cuir pour ne pas garder l'odeur du tabac.

- C'est loin ?

- En voiture, il faut une demi-heure.

- Merci beaucoup monsieur Saragosse !

\*

Le taxi commandé par la banque mit trente-deux minutes, passage frontalier compris, avant de déposer M Otto Herrenberger devant l'entrée du casino. Un physionomiste l'accueillit sous l'arc d'une verrière arrondie. Le joueur pressé posa ses mocassins sur une moquette bordée de palmiers chanvre. Parvenu à la caisse il acheta pour 10 000 dollars de jetons. Devant les tables de black jacks il essaya de se donner des airs de joueur professionnel.

En dehors de la belotte française, Otto n'avait jamais touché une carte de sa vie. Prudent il s'approcha d'une table de craps située à l'écart. Un Corse à Saïgon lui avait dit que c'était un jeu pour les voyous. Etonné par les lancers de dés, il passa son chemin, l'air énigmatique.

Entre les abat-jours roses de la grande salle, il fit le tour des tables en faisant passer ses jetons d'une main dans l'autre. Exercice qu'il interrompit pour ne pas les répandre sur la moquette. Une femme en robe du soir le gratifia d'un regard. A l'une des roulettes françaises, il posa 1000 dollars sur le 10. La bille fit le tour du cylindre avec une lenteur exaspérante. Puis elle ricocha d'une ailette en laiton à l'autre avant de finir sa course sur le 9 !

Le râteau du croupier évacua sa mise avec une rapidité agaçante. Sa pile de jetons l'autorisait à pénétrer dans le salon aux cigares. Entre les murs de cuir des mines attentives spéculaient autour des tapis verts. Toujours aucune trace du jeune Adnan. Dépit il revint sur ses pas.

Ce fut au bar qu'il découvrit Adnan Khashoggi, 26 ans, l'air presque poupin. Le jeune homme bien élevé écoutait un gros arabe gominé, cravaté de soie portant au poignet une fortune en or. L'homme expliquait sa vie au gamin tout juste diplômé de Stanford. Otto commanda une Badoit et attendit patiemment. Lorsque le Libanais quitta son siège, il s'approcha en tendant sa carte.

- Cher monsieur Khashoggi, je représente en Europe les intérêts de monsieur Haroldson Lafayette Hunt. Le syndic des pétroliers, des gaziers de la Côte Ouest...

- Que voulez-vous que ça me fasse ?

- Vous connaissez bien le Royaume saoudien...

- Vous n'êtes pas le premier à me faire la danse du ventre pour avoir une part du gâteau.

Adnan Khashoggi jeta un coup d'œil à la carte de visite.

- Monsieur Otto Herrenberger, je ne fais pas dans le pétrole. Je n'y connais rien. Je m'en fous. Je suis ici pour jouer mais je sens que je vais me faire rouler. Je n'ai pas besoin d'un gazier. A la rigueur d'un mécanicien...

- Votre voiture est en panne ?

- Il s'agit plutôt d'un trente tonnes de chantier.

- Vous êtes venu à Divonne en camion !

Adnan Khashoggi éclata de rire avant de considérer son interlocuteur de meilleur humeur.

- J'ai un ami dont le père s'arrache les cheveux parce que les camions qu'il utilise sur les chantiers patinent dans le désert.

- C'est à dire ?

- Les roues s'enfoncent dans le sable.

- Combien d'essieux ?

- Je ne sais pas.

- Vous avez une photo ?

- Je peux m'en faire envoyer une. Vous savez faire rouler un véhicule dans le désert ?

Otto se dit que le génie du lieu l'attendait depuis que les Romains avaient installé des thermes à Divona, l'eau divine !

- Je peux faire en sorte qu'une entreprise américaine se penche sur le problème technique. J'ai aussi des compétences sur la façon de faire rouler des engins dans le sable.

Adnan dû renifler la présence du dieu des affaires. Il commanda lui aussi une Badoit.

- Vous avez conduit des engins sur les champs pétrolifères...

- On peut voir les choses comme ça Adnan. Quel est cette entreprise de BTP ?

- C'est le Bin Laden Construction Group. Ils sont très connus sur les bords de la Mer Rouge.

- Grâce à toi et à l'Amérique nous allons leur trouver une solution.

- A la tienne Otto !

Otto demanda au barman une feuille de papier. A l'aide d'un stylo, il dessina les essieux de Kenworth l'entreprise de transport californienne capable de faire rouler des camions dans les déserts de l'Ouest américain.

- Je peux te mettre en relation avec cette boîte...

- Vraiment ?

- On peut même imaginer que tu deviennes leur représentant pour le Moyen Orient.

- Tu crois ?

- Oui.

- Ca s'arrose !

- Champagne saoudien !

Otto et Adnan choquèrent leurs bouteilles de Saint Galmier au-dessus du bar.

### *4936 Thirtieth place*

Debout dans le sous-sol de la maison, Glenda observait les feuilles dactylographiées collées sur le plan vertical. Depuis Guantanamo jusqu'à la Havane la mafia avait récolté les noms, les adresses des citoyens américains. Trois mille couples et autant de célibataires profitaient du climat de l'île dans les quinze jours précédant la tentative d'assassinat de Marita Lorenz contre Castro. Celui ou celle ayant prévenu le Lider Maximo n'était pas forcément descendu à l'hôtel. Pour cette raison les petites mains du parrain de la Nouvelle Orléans écumaient les villages, les quartiers résidentiels de la capitale.

L'obligeant Carlos Marcello disposait à Cuba d'un réseau d'informateurs à faire pâlir d'envie la CIA. Glenda jeta un coup d'œil ému vers le pistolet dont la crosse en ivoire, moulée à sa main, attirait la lumière des soupiraux. L'attorney général des Etats-Unis avait tort de persécuter l'homme qui l'avait si bien reçue à

la plantation. Un jour la famille Kennedy s'en mordrait les doigts. Sam Noisette descendait de la cuisine avec une tasse de chocolat posée sur un plateau.

- Bonjour Miss. Je vais vous apporter un lampadaire. Sinon vous allez vous abîmer la vue à regarder tous ces papiers.

- Merci Sam.

Glenda trempa ses lèvres à la surface du liquide crémeux. Depuis la veille une équipe triée sur le volet passait aux fichiers tous les noms des Américains susceptibles de connaître le projet de Sturgis et Marita. Le renseignement était un métier de moine disait Clyde, provoquant chez Edgar un sourire amusé. Elle se mit à parler toute seule...

- Si Marita Lorenz et Frank Sturgis n'ont pas prévenu Castro, des gens en contact avec eux ont pu recevoir une confidence. Quelqu'un s'est rendu à Cuba ou a prévenu un proche sur place. Un coup de fil qui a échappé aux grandes oreilles de l'Amérique. Impossible de surveiller tout le monde !

Spasmée par l'immensité du problème, elle détacha les feuilles dactylographiées tout en demandant à Sam de lui commander un chauffeur. Une demi-heure plus tard elle grimpa à l'arrière de la voiture. Dans le cartable, les noms récupérés par la mafia serviraient à amorcer la pompe. Elle persuaderait Walter Fichte de faire tourner ses ordinateurs.

Le parking de Fort Mead, étrangement vide lui rappela que l'on était samedi. Oppressée par l'atmosphère orageuse, elle rejoignit le bureau du chef de la division soviétique. Certains cadres aimaient travailler le week end.

- Le sous-directeur est dans sa maison de campagne à Severna Park.

Dépitée, Glenda regarda le paysage derrière les vitres. D'épais nuages assombrissaient les couleurs de l'automne. Une galerie à Washington exposait des photos extraordinaires. Elle avait oublié le nom de l'artiste. Des gens savaient voir le ciel, saisir des instants.

- Si c'est urgent vous pouvez l'appeler. Monsieur Fichte sera ravi de vous entendre.

- Il doit être en famille...

La jeune femme retint au bord des lèvres un sous-entendu. L'œil bavard lui fit comprendre que le chef de la division soviétique ne serait pas fâché d'être dérangé.

- Passez-le moi.

Les ongles peints firent tourner le cadran du téléphone. Après avoir annoncé la présence de la visiteuse, la main tendit le combiné.

- Bonjour Glenda, je suis à Severna Park. Venez à la maison. Ania et Karolina préparent un barbecue. Aimez-vous les calamars ?

- J'adore !

Elle remercia l'astucieuse secrétaire. Lestée de sa sacoche elle parcourut les couloirs déserts jusqu'au parking où l'attendait son chauffeur. Tout en réfléchissant à la manière dont elle procéderait, elle guetta la pluie qui refusait de tomber. En arrivant elle découvrit un paysage de criques aménagées pour la plaisance. Des voiliers mouillaient entre les rives protégées par la verdure. Les maisons de briques, peintes en rouge, bordaient les pelouses.

Des couples revenant du tennis traversaient des gazons agités par les arrosoirs. Un pays de vacances éternelles. La berline franchit le portail, roula sur le gravier vers une maison séparée de la mer par un jardin en pente. Une fumée bleue s'élevait au-dessus d'un monstrueux barbecue. Un mat peint en blanc pointait vers ciel comme un paratonnerre.

Walter Fichte le rouquin, entouré de ses trois blondes polonaises, se précipita vers celle qui arrivait.

- Bonjour Glenda. Voici ma femme Paulina, mes filles Ania et Karolina, la dernière. Elle a eu neuf ans à la Pentecôte.

- J'espère que je ne vous dérange pas en pleine réunion de famille.

- Pas du tout répondit Paulina, intriguée par la sacoche pendue au bras de l'intruse, mal à l'aise dans sa tenue de ville.

- La friture sera opérationnelle dans un petit quart d'heure. Venez dans mon bureau, Glenda. Voyons ce qui vous amène.



Dans l'atelier de pêcheur encombré de paniers à langoustes, des meubles entouraient une vaste table. Glenda y posa son cartable.

- Je vous ai apporté une liste de gens qui à Cuba auraient pu informer Castro.

Walter prit la liasse et commença à lire les noms d'une façon plus attentive qu'elle n'aurait imaginer.

- Ils sont classés par ordre alphabétique. Mais vous n'êtes pas obligé de les passer en revue maintenant. Le FBI travaille sur les originaux. Je vous les ai apportés puisque nous n'avons rien à nous cacher.

- Bien sûr !

Le chef de la division soviétique commença à éplucher la liasse. Glenda face à lui observait tout en se demandant quand elle passerait à table. Une faim subite lui provoquait des gargouillements déplaisants.

- Comment avez-vous eu cette liste ?

- Des agences de voyage qui vivent du tourisme sur la grande île ont bien voulu nous aider.

- Des entreprises qui n'ont rien à vous refuser, je suppose.

- Des amis, des relations...

Le sous-directeur tournait les pages les unes après les autres. Arrivé à la lettre P, il sembla hésiter puis continua de manière plus rapide jusqu'à la lettre Z. Après le nom d'Abraham Zapruder, il releva la tête. D'une voix essoufflée, Walter Fichte interrogea Glenda.

- Que voulez-vous que je fasse de cette liste ? Ce sont des citoyens américains pour la plupart. La NSA ne peut pas enquêter sur eux. C'est interdit. Malheureusement.

- Vous pouvez écouter des étrangers en relation avec des Américains. C'est ainsi que vous avez repéré Frank Sturgis. Parce qu'il bavardait avec des voyous français, des trafiquant de drogue.

- Et même avec des gens de l'OAS si vous voulez tout savoir !

- C'est quoi, l'OAS ?

- En français cela veut dire Organisation de l'Armée Secrète. Ce sont des nostalgiques de l'empire colonial. Ils veulent maintenir l'Algérie dans la France. Vous vous rendez compte !

- Au FBI nous nous méfions beaucoup des Français.

- Vous n'avez pas tort. N'oubliez pas que je suis britannique.

- Je ne l'oublie pas, Walter.

- Allons voir si le barbecue est prêt.

Glenda suivit l'homme sur la pelouse où trois têtes blondes s'agitaient autour d'un nuage de fumée en s'invectivant dans un mélange d'anglais et de polonais.

- Ne restons pas dans le vent, vous pourriez recevoir une escarboucle dans l'œil. Parfois il y a des retours de flammes. Ces outils sont dangereux, répugnants, salissants.

- Vous n'avez pas l'air d'aimer.

- Je déteste les barbecues !

- Mon chauffeur n'a pas mangé...

- Je demanderai à Karolina d'aller le chercher. Quand il y a pour six, il y a pour dix !

- Sûrement.

- Allons faire un tour avant que tout soit prêt.

Glenda accompagna Walter sur le chemin de planches qui bordait l'eau. Le sentier courait de maison en maison, enjambait des bras de mer. Des yachts amarrés aux pontons clapotaient sur l'eau.

- Comment se passe la prise de commandement de Gordon Blake ? demanda Glenda.

- Le général n'est pas officiellement nommé mais il a pris contact avec moi.

- C'est donc vous qui assurez l'intérim, Walter.

- C'est votre faute ! L'affaire des pseudos officiers communistes terrorise la hiérarchie militaire. Les uns sont pressés de partir. Les autres ne sont pas pressés d'arriver. Vous avez foutu un sacré bazar...

- Je suis désolée.

- J'ai vu le général en dehors de Fort Mead. C'est un spécialiste des communications, un héros de la guerre du Pacifique. Comme notre président. Il n'est pas là par hasard. Nous sommes dirigés par des gens de valeur, Glenda.

- L'Amérique a de la chance de vous avoir.

- Gordon Blake ne connaît pas l'univers soviétique. C'est un « japonais » comme on dit chez nous.

- C'est donc vous qui lui apprenez la grammaire du monde communiste.

- Oui. La nomination de John McCone, un atomiste de renom à la tête de la CIA, l'a impressionné. Il veut savoir ce que Moscou prépare dans ce domaine.

- Et que prépare Moscou ?

- L'Objet 602.

Travaillée par la faim, elle tourna le regard vers le sous-directeur.

- De quoi parlez-vous ?

- Nous avons intercepté plusieurs transmissions au-dessus de l'Arctique grâce à nos stations du Canada et du Royaume Uni. Il y a deux jours j'ai fait parvenir un rapport à la Maison Blanche. Les Russes ont achevé la fabrication d'un engin terrifiant.

- C'est-à-dire ?

- Nous pensons qu'il s'agit d'une bombe à hydrogène. Ils auraient l'intention de la faire exploser au-dessus de la Nouvelle Zemble, quasiment au pôle Nord. C'est dangereux pour la banquise. Cela pourrait provoquer une catastrophe climatique !

- Effrayant.

- Pour une fois j'ai pu échanger avec mes collègues de la CIA dans un climat de relative confiance.

- Il serait temps !

- Khrouchtchev aurait demandé au physicien Andrei Sakharov de limiter la puissance de ce monstre à moins de 100 mégatonnes pour ne pas briser les miroirs de Moscou !

- A ce point !

- L'objet 602 ne fonctionne pas seulement à l'hydrogène. Les physiciens soviétiques ont ajouté une charge additionnelle à l'uranium enrichi. Une nouveauté. Dans sa version offensive maximum cette bombe aurait des effets apocalyptiques.

- C'est-à-dire ?

- Quatre engins de ce type réduiraient l'ensemble du Royaume Uni à une sorte barbecue qui laisserait la place à un parquet vitrifié.

- Mon Dieu, plus de golfs, plus de moutons !

Walter Fichte jeta un regard étrange vers celle qui venait de se tordre une cheville en passant des planches à la pelouse du jardin.

- Il faudrait six bombes pour la France. Une vingtaine pour les Etats-Unis. D'après nos calculs les Soviétiques peuvent en fabriquer une par mois. Mac Georges Bundy, le conseiller à la Défense du président n'en dort plus la nuit !

- Celui qu'on appelle le gros Bundy ?

- Il est maigre comme une canne à pêche.

- Je sens qu'il va grossir...

- A cause des anxiolytiques.

- J'ai cru comprendre que Paulina, votre épouse, travaillait à la NSA. Avec vous.

- Elle dirige le département polonais. Toutes les interceptions dans cette langue sont décryptées à 95 %. Grâce à elle !

- C'est remarquable. Et pour le département russe ?

- Nous décryptons environ 80%

- Pourquoi cette différence ?

- Il existe des codes que nous n'avons pas réussi à percer. Nous avons demandé l'aide de l'école mathématique française. Il y a tout ce qu'il faut au Collège de France. Mais De Gaulle a refusé.

- Ce type est un communiste !

- Je ne vous le fais pas dire.

L'air humide transformait le barbecue en nid à fumigènes. Glenda crut qu'elle allait défaillir. Elle ôta ses talons hauts pour soulager sa cheville douloureuse. Le ciel du Maryland à l'ouest de Washington s'obscurcit. L'orage gronda sur la Chesapeake. Sans prévenir, une pluie glaciale réduisit en quelques secondes son tailleur à l'état de serpillère.

### *L'Ange du Seigneur*

Stanislas Borontsov, le nouveau chef du contre-espionnage du KGB, ignorait pourquoi Vladimir Semitchastny l'avait choisi. Né en Crimée, rien ne le liait au nouveau président du Comité d'Etat pour la Sécurité. Son épouse, Tatyana Boronstsova, issue d'une vieille famille de Yalta, lui avait expliqué.

*Dans ce poste tu devras liquider des traîtres, des communistes. On ne peut pas dire que tu sois un marxiste-léniniste de choc...Ils ont dû s'en rendre compte. Tu n'es affilié à aucun clan. C'est pour cela qu'ils t'ont choisi. Tu es un compromis, Stanislas.*

Tatyana avait raison. Comme tous les hommes de pouvoir il vivrait désormais dans la peur. Trop tard pour reculer. Le soleil sur la Mer Noire lui manquait. La Zil officielle qui l'amenait depuis le centre de Moscou s'arrêta à la grille où le chauffeur annonça la visite de l'un des directeurs du Comité d'Etat.

La sentinelle demanda s'il s'agissait d'une inspection surprise. Le chauffeur scandalisé se tourna vers Stanislas.

- Dîtes-lui que c'est une visite privée.

En posant les pieds sur le gravier, il se força à faire bonne figure dans son uniforme bleu pâle. Le directeur de l'école se précipita à sa rencontre.

- Bonjour colonel. On vient de me prévenir.

- Merci de me recevoir. Peut-on parler en tête à tête ?

- Mais bien sûr. Je vous conduis à mon bureau.

Au bout d'un parquet ciré comme une patinoire, Stanislas pénétra dans une pièce où trônait une statue de Dzerjinski, le fondateur de la Tcheka, ancêtre du KGB, un monstre selon Tatyana. Sur les boiseries deux tableaux de bonne facture représentaient la Sorbonne et Cambridge.

- Je ne suis pas passé par votre école...

- Vous avez obtenu vos diplômes sur le front. C'est la plus prestigieuse des universités !

- C'est vrai.

Stanislas Borontsov s'approcha d'une Victoire ailée posés sur la table. Il caressa les ailes de marbre de la déesse tout en éloignant l'horrible cendrier qui faisait tâche.

- Elle est magnifique. J'ai toujours admiré chez les Romains cette facilité à inventer des dieux. Pour incarner des concepts.

- Un peu comme Alekseï Stakhanov.

- C'est cela même. Je suis venu chercher une sorte de Victoire ailée, un être rare.

Stanislas se posa sur l'un des fauteuils club en face de son hôte qui en fit autant.

- Je cherche une jeune femme pouvant séduire un scientifique de très haut niveau. C'est une mission délicate.

- Je pensais que vous aviez ce genre de compétence à la Loubianka...

- Le président insiste pour avoir quelqu'un de neuf, n'ayant aucun passé au KGB. Aucune compromission avec qui que ce soit...

- Je comprends.

- Il faudrait que la personne entende le français, puisse s'exprimer dans cette langue sans accent russe.

- Vous cherchez une perle !

- Elle pourrait devoir tuer. On me dit que vous avez une école de moineaux rouges...

- Nous n'avons que de jeunes personnes politiquement irréprochables. Contrairement à ce que racontent des imbéciles à Moscou, elles ne passent pas leur temps dans des orgies et le visionnage de pornographies. Ce sont des jeunes femmes capables de tenir une conversation dans n'importe quel salon de Londres ou de Paris. Elles mangent des petits pois sans les renverser, ne confondent pas Chanel et Guerlain, si vous voyez ce que je veux dire...

- Je crois comprendre.

- J'ai peut-être celle qu'il vous faut.

Le directeur se leva pour appuyer sur un bouton. Quelques secondes plus tard apparut une matrone sanglée dans son uniforme de l'Armée Rouge. Stanislas comprit que les médailles fixées sur la veste ne devaient rien aux alcôves du Kremlin.

- Dîtes-moi, Margarita, où en est l'Ange du Seigneur ?

L'officier féminin pointa sur Stanislas un regard rappelant l'acier froid d'une Kalachnikov. La mère chatte devina qu'on allait lui arracher une de ses filles. Après un soupire, Margarita répondit à son chef.

- Kalia ne sera pas la dernière de sa promotion. Sa connaissance des langues rattrape le reste, avec le sport de combat. Elle sera avant-dernière.

- Et le reste ? Les sciences ?

- Elle s'applique, fournit des efforts. La nuit elle travaille ses maths.

- Margarita, je vous présente le colonel Stanislas Borontsov, le nouveau chef du contre-espionnage du KGB.

- J'avais deviné. Mes respects mon colonel.

Les deux hommes regardèrent la responsable pédagogique comme deux collégiens vaguement fautifs.

- Pouvez-vous le conduire auprès de votre élève ?

Stanislas suivit Margarita le long des couloirs gris provoquant les garde à vous de garçons et filles dont certains retenaient des fou-rires. Tous dévisageaient celui qui arrivait de la Loubianka, héros de la Grande guerre patriotique.

- Pourquoi l'appellez-vous l'Ange du Seigneur ?

- Kalia Kagan apparaît sur une photo lors d'une cérémonie religieuse en 1941. Le pape lui avait demandé de jouer un ange pour Noël.

- Lors d'un office ?

- En décembre 1941 la Russie était en mauvaise posture. Vous le savez mieux que moi colonel. Les Allemands approchaient de Moscou. Staline mobilisait l'Eglise.

- Je me souviens.

- Il fallait bien qu'il y eut des anges, pour sauver le socialisme scientifique !

Stanislas décela une impertinence toute crue dans la réponse de l'indispensable Margarita.

- Le père de Kalia était un vrai militant communiste, rassurez-vous mon colonel. Cette petite n'est pas ici par hasard. Elle avait deux ans lorsqu'elle jouait dans la crèche vivante.

D'un couloir à l'autre ils finirent par arriver dans un salon illuminé par le soleil d'hiver. Des boiseries d'un luxe démodé encadraient des miroirs comme à l'Ermitage. Stanislas s'approcha de celle dont les lèvres remuaient devant la glace :

*Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,*

*Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,*



*Et, sans daigner savoir comment il a péri,*

*Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.*

La récitante découvrit dans le miroir l'uniforme apparu dans son dos. Elle se retourna aussitôt. L'œil baltique, transperça Stanislas. Une chose en ivoire retenait ses cheveux. Un corsage blanc serré par une jupe surmontait des bottes noires. Les lèvres découvrirent une dentition irréprochable. Après une révérence, elle s'excusa dans un sourire irrésistible.

- C'est un poème d'Alfred de Vigny, *La Mort du loup*.

- C'est très beau. Vous parlez un français impeccable. On dirait une Parisienne.

- Kalia s'entraîne devant la glace à poser la langue où il faut pour déjouer les pièges qui pourraient trahir son origine. Elle prend des risques.

- Le résultat est extraordinaire. Félicitations !

Stanislas osa demander à Margarita l'autorisation d'emprunter son élève quelques instants.

- Je crois que Kalia est prête mon colonel. Il y a derrière cette porte un jardin d'hiver convenablement chauffé. Aucun micro n'y a jamais été installé.

Borontsov entraîna sa nouvelle recrue vers l'endroit indiqué. Sans eaux de toilette ni parfum Kalia respirait la santé, la bonne humeur. Ils tournèrent autour d'un massif de plantes desséchées. Stanislas cherchait une entrée en matière.

- Est-ce vrai qu'il n'y a aucun micro ?

Kalia redressa les sourcils et avança le menton en souriant.

- Si Margarita le dit, c'est que c'est vrai.

- Bien sûr.

N'ayant jamais recruté personne, Stanislas s'exprima comme sur le front de la Vistule. En essayant d'être gentil, ce qui ne lui demanda guère d'effort.

- Je cherche une volontaire pour séduire et éliminer un traître. Vous pouvez refuser.

- J'ai été formée pour cela.
- On ne le dirait pas.
- Je me mets à votre place...

Intrigué par l'Ange du Seigneur, il se revit dans l'une des chapelles de sa Crimée natale.

- Qui est ce traître mon colonel ?
- C'est un ingénieur de l'armement, un physicien atomiste qui transmet des secrets militaires à un homme d'affaire français.
- Les donne-t-il ou les vend-il ?
- Pourquoi cette question ?
- S'il les vend, c'est une infamie de plus.
- Il les donne.
- Ouf !

Il y avait chez cette fille une fraîcheur spontanée, une classe naturelle. Kalia Kagan serait capable de tout !

- Comment verriez-vous les choses, lieutenant ?
- Je ne suis encore qu'une cadette...

Stanislas expliqua les habitudes de Lamberville, l'homme d'affaire français qui venait en Russie acheter de la vodka et du caviar.

- C'est en cherchant à acheter des métaux rares qu'il est entré en contact avec des scientifiques. De fil en aiguille il a noué une relation avec Sacha Lemonov.

- Ce qui est rare, est souvent dangereux !
- Eva Lemonova, l'épouse de Sacha Lemonov est tombée sous le charme de Gaston Lamberville.
- Avec les Français, il faut s'attendre à ce genre de choses...

- Sacha vit la plupart du temps à Sarov alors que son épouse réside à Moscou, où elle s'ennuie.

- L'oisiveté est la mère de tous les vices mon colonel.

- Vous voyez bien les choses, Kalia Kagan...

### *Vol Genève -Alger*

Depuis le hublot, Otto observait la surface de la Méditerranée. Adnan Khashoggi le sortit de sa torpeur.

- Tu n'as pas peur de te faire arrêter par la police de l'Air et des Frontières en descendant de l'avion à Maison Blanche ?

- C'est un risque calculé.

- Pourquoi ?

- Haroldson Lafayette Hunt représente le Texas. Il a des relations avec le FLN.

- Tu as aussi des complicités dans la police française...

- Je préfère dire des amitiés.

- Les réseaux gaullistes pourraient te faire un mauvais sort, t'arrêter.

- J'ai aussi des amis chez les gaullistes. Je connais des anciens d'Indochine qui ont combattu avec moi au Vietnam. Cette guerre civile est un affrontement entre des anciens de la France Libre. C'est terrible.

- Je comprends.

- J'ai des amis dans les deux camps.

- Tu peux aussi acheter des consciences...

- Tu iras loin Adnan !

La Caravelle de Swissair entamait la phase finale de son approche. Otto atteignait une forme de détachement qu'il n'avait jamais éprouvé. Il quitta la cabine en compagnie d'Adnan pour se rendre au contrôle douanier. Le policier de l'Air et des Frontières, sous-direction des Renseignements généraux, jeta un coup d'œil désabusé à son passeport. Un milicien du FLN observa le passager quelques secondes avant de rendre le document. Ils se retrouvèrent dans l'aérogare face au majordome d'Haroldson sanglé dans son uniforme de janissaire. A ses côtés attendait Ahmed Kebir déguisé en infirmier. L'effondrement de l'empire français prenait des airs d'opéra-comique.

Otto présenta Ahmed Kebir à Adnan puis interrogea le Harki sur la situation.

- Comment ça se passe ici ?

- Les Pieds Noirs se sentent abandonnés. Les gens se calfeutrent chez eux. Le FLN exerce le pouvoir dans les zones qu'il contrôle. Tout le monde attend le contenu des accords d'Evian.

Les deux voyageurs furent conduits vers la voiture qui les emmena au centre d'Alger. Partout les trois lettres OAS décoraient les murs. L'absence de femmes et d'enfants n'était pas un bon signe. La voiture grimpait vers El Biar. Derrière un alignement de palmiers il reconnut la maison d'Haroldson Lafayette. Le milliardaire sortit sur le perron pour saluer Otto. Le Saoudien remercia H.L.Hunt pour la mise en relation du groupe Bin Laden avec la compagnie Kenworth

- Mon cher Adnan le business est une affaire simple. Tout tient dans l'information entre le problème et la solution.

- C'est bien vrai.

- J'ai des choses à dire au légionnaire. Marisol va vous faire visiter mes installations. Ensuite nous irons voir le futur gouvernement algérien.

La Mexicaine enveloppa le jeune Adnan de ses bras puissants avant de lui faire traverser une forêt de télécopieurs en phase accélérée de crépitements. L'opéra continuait. Otto se retrouva dans le bureau de son nouvel employeur.

Toujours aucun siège pour s'asseoir ! Les deux hommes parlèrent debout dans la pénombre d'un rideau en plastique du plus mauvais goût.

- C'est bien d'avoir amené le petit Khashoggi. Il nous aidera à faire passer des messages. La banque Saragosse est enchantée de collaborer avec vous. A part ça où en êtes-vous, Otto ?

- Je suis là...

- Je veux parler de l'Armée française, de vos conneries d'OAS.

- Je n'ai pas changé de convictions.

- Vous êtes devenu français. Quand on est allemand, c'est une déchéance. L'avenir est américain, Otto. Quand signez-vous chez moi ?

- Laissez-moi encore quelques jours. Le Sahara peut devenir indépendant de l'Algérie. Tout se discute à Evian.

Haroldson sourit d'un air entendu en se grattant le menton.

- Allons rencontrer la future Algérie.

H. L. Hunt prit lui-même le volant en direction du Sud-Ouest. Il passèrent devant la station d'essence. Des gamins leur adressèrent des signes de la main. Une demi-heure plus tard, ils bifurquèrent en direction d'El Bridja avant de s'engager sur un chemin de terre. Deux combattants de l'ALN les invitèrent à garer la voiture dans un hangar désaffecté. De là, ils furent conduits à travers champs vers une maison gardée par quelques soldats. Les hommes en armes dévisageaient Otto. Le combattant du désert ne trompait personne dans son costume civil.

Dans la pièce principale à la fois cuisine et salon, ils furent reçus par un jeune homme à l'œil rusé, au regard intelligent.

- Je suis Abdelaziz Bouteflika, représentant du gouvernement provisoire.

Le milliardaire s'attendait à un senior. Il garda pour lui sa déception. Tout le monde prit place autour d'une grande table. Deux gosses se précipitèrent avec du thé à la menthe.

- Nous vous remercions d'être venu monsieur Hunt. Qui est la personne qui vous accompagne ?

- Otto Heinner était chargé de la sécurité des installations nucléaires française. C'est un domaine qu'il connaît parfaitement. En tant qu'industriel, j'ai confiance en lui. Je sais que vous avez des contacts avec d'autres officiers français dans le cadre des négociations. L'ennemi d'hier devient un partenaire. Le Texas ne porte aucun jugement sur les relations que vous entretenez avec les Français.

- J'entends bien...

Abdelaziz Bouteflika observait Otto d'un air méfiant.

-Si je comprends bien monsieur Heinner est devenu une sorte de consultant...

- C'est exact. Quant à moi je ne suis qu'un pétrolier. L'extraction des hydrocarbures ne demande pas beaucoup de génie. C'est comme la pluie, un don de Dieu. Nous sommes ici pour explorer une dynamique des fluides. Faire en sorte que ceux qui ont été gratifiés par la Providence ne soient pas entraînés dans une chute des prix qui nous ruinerait. Ou une hausse inconsidérée qui ruinerait nos clients ce qui reviendrait au même.

Abdelaziz Bouteflika semblait se détendre.

- L'Algérie indépendante écoute tout le monde, monsieur Hunt. Nous n'avons aucun préjugé en matière de gaz ou de pétrole.

- Nous pouvons donc parler.

Haroldson Lafayette leva la tête vers le plafond à la recherche d'une entrée en matière.

- Tôt ou tard l'Algérie sera victime de la surproduction mondiale. L'or noir est tellement abondant que les producteurs doivent se regrouper comme disait Karl Marx.

- Vous êtes marxiste, monsieur Hunt ?

- Absolument. Je place mon argent de poche dans des associations d'extrême gauche. Investir à droite ne sert à rien. Ca ne rapporte que des coups.

Abdelaziz considéra son interlocuteur avec effarement puis avec curiosité. Haroldson poursuivit sa démonstration.

- En 1928 à l'initiative de la Standard Oil de J.D.Rockefeller toutes les compagnies anglo-saxonnes se sont engagées à Achnacarry en Ecosse à stabiliser le marché. Après la guerre le même arrangement mais plus politique a été conclu entre l'Arabie Saoudite et les États-Unis.

- Je suis au courant.

- Tous les partenaires s'engagent à maintenir leurs parts du marché, mettre en commun leurs usines. L'idée est de répondre à un accroissement réel de la demande en ne construisant que ce qui est nécessaire.

- C'est une sorte d'entente.

- Exactement. Nous supprimons toute production excédentaire. Une compétition non maîtrisée revient à augmenter inutilement les prix de revient.

- Si je me souviens, il y a quelques années votre Département du commerce a déclaré que vos ententes contrevenaient à la réglementation anti-trust des États-Unis...

- C'est exact. Il y a même eu une enquête criminelle ordonnée contre nous en 1952.

- Et alors ?

- John Edgar Hoover, le directeur du FBI, a écrit une lettre au président Truman disant que la publication de ces investigations favoriserait les concurrents de l'Amérique.

- Et donc ?

- La Maison Blanche a suivi les recommandations de monsieur Hoover.

Abdelaziz Bouteflika réfléchissait tout en apprenant la marche du monde. L'avenir de l'Algérie apparaissait radieux, nimbé dans une vapeur d'hydrocarbures.

- Que pensez-vous de la création de l'OPEP monsieur Hunt ?

- Il y a une tendance naturelle chez les producteurs à s'organiser. Tant que la prospérité de l'Occident durera, celle des pays pétroliers durera. Nous avons besoin les uns des autres. C'est tous ensemble que nous sauverons la prospérité de la planète. Nous devons nous parler, nous écouter.

- Et l'Algérie dans tout cela ?

- Votre pays choisira la politique qui lui convient, seul ou avec l'OPEP. Peu importe les formules.

- C'est-à-dire ?

- Le pétrole est un fluide qui coule entre ceux qui le pompent et ceux qui le consomment. Il existe entre les deux des variations infinies de transports et de raffinages. Chacun est libre de faire ce qu'il veut. Mais pour éviter la ruine, il est bon de se rencontrer. De temps en temps.

- J'entends bien.

- Qui représentera l'Algérie sur le marché pétrolier ?

- Ce n'est pas encore décidé.

- Puis-je vous présenter monsieur Adnan Khashoggi qui nous aide en Arabie à faire rouler des camions dans le désert ?

-Volontiers.

Otto quitta la table pour rejoindre Adnan qui fumait une cigarette près de la Cadillac sous l'œil suspicieux des militaires.

- Le gouvernement algérien aimerait te voir...

- Allons rencontrer les Maghrébins...

### *Thirtieth place*

Intriguée par le coup de sonnette, Glenda alla ouvrir la porte. Il était rare qu'Helen Gandy vienne en personne à Thirtieth place. Dans une affaire où la



trahison du président apparaissait en filigrane deux précautions valaient mieux qu'une. Oncle Edgar craignait les écoutes dans le bâtiment qu'occupait aussi Robert Kennedy, l'Attorney général des Etats-Unis.

Sam Noisette proposa une tasse de chocolat à celle qui détenait tous les secrets de l'Amérique. Helen déposa sur la table de la cuisine la sacoche contenant les premiers résultats de l'enquête sur les Américains ayant séjourné à Cuba dans les semaines précédant la tentative d'assassinat. La chevelure séparée par un coup de peigne, surmontait un sourire trempé dans le miel des complots.

- Avez-vous trouver quelque chose ?

L'indispensable Miss Gandy comme l'appelaient Edgar et Clyde, s'empressa de répondre.

- Oui Glenda. Bravo pour votre intuition ! En nous concentrant sur la lettre P nous avançons vite. Nous plongeons dans les eaux où vous seule pourrez nager. C'est ce que pense le directeur.

- A ce point-là ?

- Oui.

Helen présenta la chemise cartonnée contenant le dossier d'Abraham Pettyjohn et Eléonor, née Somerset.

- Le couple est d'origine britannique. Ils ont séjourné à Chypre, à Akrotiri jusqu'en 1952. Abraham gère une affaire d'accastillage pour équiper les bateaux de plaisance à Cape Saint Claire, dans le Maryland pas très loin de Fort Mead et du siège de la NSA. Ils ont un garçon de huit ans. Le gamin s'appelle Hamlet.

- Original.

- Les Pettyjohn sont honorablement connus. Ils fréquentent l'église baptiste de Severna Park. D'après le fisc, ils figurent au nombre des bienfaiteurs. Au début de l'année ils ont visité La Havane. Ils sont descendus au Hilton trois jours avant la tentative d'assassinat de Castro !

- Sait-on s'ils ont appelé Fidel ?

Miss Gandy haussa les sourcils. La façon familière dont Glenda évoquait le dirigeant communiste l'étonna. L'indulgence avec laquelle le directeur avait appris les frasques de sa nièce sur le cargo l'avait surpris. Tout cela finissait par lui donner des idées...

- Aucun contact entre le Premier ministre et les Pettyjohn n'a été établi.

Glenda s'étonna de la déférence avec laquelle Miss Gandy qualifiait le dictateur...

- Il y a quelques jours les Pettyjohn ont séjourné à Palm Beach en Floride, la station balnéaire où les Kennedy possèdent une maison de famille...

- Et alors ?

- 48 heures avant leur arrivée les travaux avaient commencé.

- Quels travaux ?

- Le Pentagone construit un abri antiatomique pour le président en cas de guerre nucléaire. Avec les progrès balistiques le monde peut plonger dans l'hiver nucléaire à tout instant.

-A-t-on remarqué quelque chose?

- Lorsqu'ils étaient à Chypre les Pettyjohn ont été verbalisés pour avoir garé leur voiture sur un emplacement proche d'une base de la Royal Air Force.

- C'est tout ?

- Oui mais c'est un indice.

- Miss Gandy, peut-on dire que ces gens sont des espions britanniques travaillant pour les Russes ou les Français ?

- Rien ne le prouve. Je remarque cependant qu'ils ont un appartement à Annapolis à deux pas de l'Ecole navale. Ils possèdent une maison de pêcheur à Severna Park. Pourquoi avez-vous demandé de travailler d'abord sur la lettre P ?

- Parce que j'ai vu Walter Fichte ralentir son regard cette page. Environ deux ou trois secondes.

- Et alors ?

- Je n'en déduis rien de spécial. Juste une intuition. Pourquoi avez-vous choisi ce nom plutôt qu'un autre Miss Gandy ?

- Parce que beaucoup de fonctionnaires de la NSA vivent à Cape Saint Claire. Il y a même un quartier où ils sont entre eux. Le directeur pense qu'ils ont rencontré quelqu'un.

- Un membre de l'Agence ?

- Oui.

Glenda se remémora la conversation avec les deux sous-directeurs dans la salle des ordinateurs.

- La NSA écoutait Sturgis et Marita Lorenz. Un membre de la NSA a peut être prévenu ce couple d'Anglais. Je sens que nous approchons.

- Il faut lever le doute.

- Si les deux sous-directeurs sont innocents, nous devons enquêter sur le bureau ovale lui-même. N'est-ce pas Miss Gandy ?

- Nous sonoriserons les Kennedy de manière serrée.

Glenda décela dans le regard de l'indispensable confidente une détermination glaciale qui fit baisser la température. Après son départ, elle appela Sturgis qui avait pris une chambre dans un hôtel d'Annapolis.

- Bonjour Frank, du nouveau ?

- J'ai travaillé sur tes suspects.

- Et alors ?

- Je te raconterai de vive voix.

- On se retrouve à 14 h 00 sur le parking de l'église baptiste de Severna Park.

- OK Miss.

\*

Assise à l'arrière de la voiture Glenda observait la campagne de Severna Park. La Ford se gara devant la petite église de bois blanc. Elle repéra Sturgis dans l'ombre d'un magnolia. Embrumée par le crachin elle traversa la pelouse en évitant de glisser sur les feuilles mortes.

- Qu'as-tu trouvé sur Huntington ?

- J'ai microté sa maison mais pour l'instant je n'ai rien entendu de suspect. Une famille bon chic bon genre. Comme les autres.

- Et Walter Fichte?

- Walter loue à Cape Saint Claire une villa appartenant à la NSA son employeur. Je n'ai rien capté d'anormal. Pourquoi me fais-tu venir ici ?

- Parce que Walter possède aussi une maison de pêcheur à Severna Park pour le barbecue.

- Le veinard.

Glenda tendit la main en direction de l'église de bois blanc.

- Les Pettyjohn, des citoyens britanniques, fréquentent cette église. Ils étaient en vacances à La Havane au Hilton quelques jours avant la tentative d'assassinat.

- Comment auraient-ils su ?

La porte de l'église était ouverte pour cause de ménage. L'employée, une black armée d'un balai, répondit au sourire de Glenda. Sur un panneau, le pasteur entouré d'un groupe d'hommes et de femmes souriait face à la caméra. A côté figuraient les noms des membres du conseil. Elle pointa le doigt sur celui de Eléonor Pettyjohn.

- Elle fait partie de l'équipe des catéchistes.

Sturgis, l'ancien Marine, le front haut sous sa chevelure noire se pencha sur le visage d'Eléonor Pettyjohn avant d'émettre un grognement. L'homme d'honneur n'était pas du genre exubérant malgré ses origines italiennes.

- Tu penses qu'elle a obtenu l'information en venant dans cette église...

- Marita venait elle ici ?

- Sûrement pas. Moi non plus ! Je sais que tu me soupçonnes depuis le début parce-que j'ai travaillé autrefois pour Fidel !

- Nous savons que ce n'est pas toi qui l'a prévenu.

- Comment en es-tu sûre ?

- On ne peut rien cacher au FBI. Même l'innocence. Hoover est infallible, comme le Pape.

- Si ce n'est ni moi ni Marita qui est-ce ?

- Je pense à Huntington, le nœud papillon qui écoute les Français. Il y a aussi Walter Fichte dont le regard s'est arrêté sur les lettres P comme Pettyjohn. Vient-il ici ?

Sturgis considéra sa voisine comme un sous-marin russe perçant la surface de la Chesapeake.

- Tu veux que j'enquête sur les deux sous-directeurs de la NSA ? Je les ai déjà sonorisé à cause de tes intuitions ! Je prends des risques énormes !

- Non Frank. ! Tu enquêtes maintenant sur les Pettyjohn. Ce sont des Britanniques au comportement bizarre. Les universités anglaises sont des fabriques d'espions communistes. Le Royaume Uni est encore plus vérolé que la France par le marxisme-léninisme, ce qui n'est pas peu dire.

- Mais comment la NSA aurait-elle prévenu les Pettyjohn ?

- Je n'en sais rien. Tu vas le découvrir.

L'italo-américain respirait mal, considérait l'église d'un air idiot. La femme de ménage observait le couple intéressé par les activités religieuses de Severna Park.

- Si tu établis une relation entre nos deux sous-directeurs et les Pettyjohn, ton nom entrera dans l'Histoire, Frank.

Glenda saisit Sturgis par la main et l'emmena près du chœur. Une immense croix les surplombait de sa hauteur vertigineuse.

- C'est ici que l'un des Pettyjohn a été prévenu. Il doit y avoir une sacristie, un local pour la chorale, des appartements.

- Si c'est pour un mariage il faudra revenir ce soir car le pasteur est à Washington pour la journée.

Glenda et Sturgis se retournèrent d'un seul mouvement pour dévisager celle qui tenait son balai à bout de bras.

- Il a promis de me ramener un aspirateur...

- Nous reviendrons chère madame. Vous avez une belle paroisse.

- Venez le dimanche, vous verrez, il y a des chants magnifiques.

- Connaissez-vous les enfants des Huttington et des Fichte ?

La brave femme réfléchit avant de tourner la tête de droite à gauche.

- Ces noms-là ne me disent rien.

- Pourtant vous connaissez tout le monde...

- Oh oui je les connais tous. Je travaille ici depuis vingt ans. Je fais même du baby sitting. Mais je n'ai jamais entendu parler des Huttington ou des Fichte !

- Et les Pettyjohn ?

- Des Anglais charmants. La mère du petit Hamlet fait partie du conseil paroissial...

### *Moscou*

Depuis la fenêtre Kalia observait les flocons. Elle tendit la main dans l'air frais. Sentir les choses avant de parler était devenu un réflexe douloureux pour cette nature spontanée. Depuis sa sortie de l'Ecole supérieure du renseignement, le monde s'était agrandi. Elle frissonna. L'hiver l'aiderait à maîtriser ses pulsions comme elle dominait la grammaire française ou les déclinaisons allemandes.

Quittant la chambre sous les toits elle dévala les escaliers pour aller s'examiner au rez de chaussée.

Anna Kaganova découvrit sa fille devant le miroir qui à lui seul occupait la moitié du mur de la loge, rue Souvorov.

- C'est une toilette magnifique ! Si ton pauvre père te voyais, il serait fier...

- Nous allons ouvrir une délégation à Paris à l'ambassade de Russie. Maintenant je fais partie d'Intourist. Le plus drôle c'est qu'on me demande de m'exprimer en français avec un léger accent russe...

- Alors que tu as tant travaillé pour parler comme une native !

- La vie est drôle.

- C'est pour ça que tu es tout excitée ? Je croyais que tu en avais encore pour six mois d'étude.

- C'est une sorte de stage. On m'envoie là-bas pour me perfectionner, ramener des touristes étrangers.

- Des espions !

- Maman, Staline est mort...

- C'est bien dommage ! Nous sommes gouvernés par des pitres !

- Maman, la Russie a besoin de devises. Les Français ont une monnaie forte. On va leur faire payer cher nos églises à bulbes. J'irai me promener sur les bords de la Seine, écouter des conférences gratuites au Collège de France, manger des grenouilles, des escargots de Bourgogne. C'est plutôt sympa...

- C'est dégoûtant !

- Ne sois pas négative...

- En parlant de nourriture j'ai appris qu'il y a un frigidaire d'occasion disponible au Kolkhoze 17. Ça pourrait servir pour l'immeuble.

- J'irai te le chercher avec la camionnette.

- J'espère que tu trouveras des ivrognes pour t'aider à le charger. Tous des fainéants ! Méfie-toi. Habillée comme ça tu risques de te faire violer.

- Maman, je saurai me défendre.

- Je sais...

Vingt minutes plus tard Kalia se faisait déposer par une voiture du KGB devant le magasin Goum face au Kremlin. Arrivée à l'avance elle parcourut la grande galerie avec un objectif précis. L'année précédente, le Comité de la mode soviétique avait ouvert une antenne non loin de la célèbre fontaine. Des fâcheux prétendaient que Staline avait voulu détruire le Goum, une désinformation propagée par la CIA pour démoraliser les femmes russes !

Le rayon des fourrures lui remua les tripes. Le colonel Borontsov que l'on disait proche du nouveau président, lui avait dit qu'elle toucherait une prime en cas de réussite. Un homme bien élevé, ce colonel sans tabac et sans alcool. Après une déambulation à travers les stands elle regarda l'affiche du cinéma puis se dirigea vers l'endroit à l'heure prévue. Un agent du KGB trop repérable lui fit le signe de tête convenu. Sacha Lemonov, débarqué à la gare venait de sauter dans un taxi.

Avec naturel, elle s'approcha de la boutique Beluga dont l'achalandage allait bien au-delà des caviars et vodkas de toutes sortes. Un ravissement pour l'œil. L'employé arborait sur sa blouse le petit drapeau français indiquant sa qualité de traducteur. L'homme la reconnut tout de suite. D'un coup d'œil discret il lui indiqua l'une de ses deux cibles.

Gaston Lamberville, plutôt bel homme, portait à la main une sacoche noire. Le Français faisait semblant de s'intéresser à la dernière liqueur de vodka ukrainienne. Selon la Pravda le produit faisait un tabac dans le Nord de la France. Elle s'approcha, libérée du chignon réglementaire, armée de son sourire.

- Bonjour mademoiselle, j'ai ce qui vous faut. Mais ce monsieur avait passé commande avant vous. Peut-être aurons-nous un arrivage la semaine prochaine.

Kalia se tourna vers le client avec un air consterné. Une beauté naufragée mais bien élevée, s'agrippait au regard du Français.



- Vous êtes français, monsieur ?

- Gaston Lamberville pour vous servir, madame !

- Kalia Dolgoroukova

- Vous appartenez à une famille prestigieuse. Vous parlez un français merveilleux. Presque sans accent.

- En fait je n'ai qu'un lien très ténu avec les Dolgoroukova. Je vois que vous connaissez l'histoire russe, monsieur Lamberville.

- J'adore votre pays. Si je comprends bien, je vous cause des ennuis en empiétant sur vos commandes. Dans quel domaine travaillez-vous ?

- Je viens d'être embauchée par Intourist. Je vais m'occuper de la branche parisienne le mois prochain. Je suis ici pour passer des commandes de produits qui seront livrés en France.

- Nous faisons donc le même métier !

- C'est trop drôle !

Lamberville, hypnotisé par l'éclatante fraîcheur de la Russe souriait bêtement. Une table se libéra à côté du stand. Kalia jeta un coup d'œil vers la carte.

- Voulez-vous boire quelque chose ?

- Je n'ose pas. Nous sommes concurrents !

- Cela peut s'arranger...

Dix minutes plus tard, Gaston, noyé dans les yeux de sa rivale expliquait ce qu'il conviendrait de visiter en France.

- Pour faire venir des Français à Moscou je suppose que vous passerez par France-URSS.

- Evidemment.

- Il existe d'autres filières...

- Je suis impatiente d'apprendre.

Tout à coup Gaston leva la tête vers un Russe à moustache. Sacha Lemonov descendu de son taxi, paraissait méfiant.

- Sacha laisse-moi te présenter Kalia Dolgoroukova qui le mois prochain sera à Paris.

L'ingénieur atomiste posa sur la jeune femme un regard moins enthousiaste que le Français. Il tourna la tête à 180° à la recherche d'un imperméable suspect. Ces Français étaient d'incorrigibles dragueurs capables de tout faire rater. Lorsqu'il prit un siège Kalia fit semblant de ne pas remarquer l'autre sacoche noire. Le garçon du stand apporta deux bouteilles de liqueurs.

Le Français porta à ses lèvres le premier petit verre, fit claquer sa langue contre le palais.

- Elle un goût de prune qui plaira aux Parisiens. Tu devrais goûter Sacha.

Agacé le scientifique détaillait la sublime beauté d'Intourist. Il fit comprendre à Lamberville qu'il était temps de l'expédier dans les galeries du Goum.

- Notre ami est pressé, Kalia. Il doit retourner chez lui...

- Moi aussi, répondit-elle, en regardant sa montre. Je dois prendre le train pour Arzamas. Ma grand-mère vit là-bas Je vais l'embrasser avant de prendre l'avion pour Paris. Je vous laisse ma carte de visite.

Kalia sortit de son sac à main un bristol aux couleurs d'Intourist. Elle le remit à Gaston Lamberville avant de s'en aller.

- Au revoir Kalia.

- A Paris, le mois prochain !

Une demi-heure plus tard sur le trottoir du Goum elle attendit que le guédiste en faction lui donne le signal. Sacha Lemonov sortait du magasin. Elle s'approcha chargée de sacs de provisions.

- J'ai trouvé des harengs de la Baltique pour ma grand-mère. Vous allez quelque part ?

- Je retourne à Sarov.

- Ça tombe bien. ! Arzamas est sur la ligne. On partage un taxi ? Je me suis ruinée !

L'ingénieur regarda alentour puis accepta. Assis sur la banquette arrière ils s'observèrent en silence. Sacha Lemonov respirait mal. Peut-être était-il asthmatique. Ce fut elle qui rompit la glace...

- Vous croyez qu'on peut faire confiance à ce Lamberville ?

- Pourquoi me demandez-vous cela ?

- C'est quand même un capitaliste. Il m'a raconté qu'il avait reçu une grosse commande des Américains. La vodka à la prune fait fureur sur les campus depuis que Che Guevara en a bu lors d'un reportage. C'est dingue...

- Je ne savais pas, répondit Sacha la tête ailleurs.

- Il m'a dit qu'il connaissait des Russes à New York qui pourraient nous aider à implanter une antenne d'Intourist. Vous y croyez ?

- Pourquoi pas.

- Nous avons besoin de devises.

- Il nous manque tellement de choses...

Le taxi arriva enfin devant la gare de Kazan dont Kalia aimait la tour massive, maternelle.

- Vous ne trouvez pas qu'elle ressemble à une énorme pâtisserie ?

L'homme qu'elle allait tuer semblait épuisé, au-delà du temps. Le remords sans doute. Comme Judas.

- Lorsque j'étais petite, mon père m'emmenait ici voir le Transsibérien. Nous mangions des glaces, nous regardions les voyageurs, buvions du thé. Une larme coula sur la joue d'Intourist.

Sacha, les mains crispées sur la sacoche la dévisageait. Il desserra le nœud de sa cravate en se raccrochant à la sentence du philosophe : La mort n'est pas différente de la vie.

- Vous ne m'avez toujours pas dit dans quel secteur vous travaillez. Il est vrai que Sarov est une ville interdite.

- Je fais dans les poudres.
- Ce doit être passionnant !
- Si on veut...

Sur le trottoir ils marchèrent comme n'importe quel couple vers la salle des pas perdus. Plusieurs fois Sacha tourna la tête à la recherche d'un danger. Mais il avait deviné. Morana, la déesse de l'hiver, l'accompagnait pour son dernier voyage. Ils levèrent la tête vers le panneau d'affichage. Le train pour Sarov était annoncé avec une heure de retard.

- Ca nous laisse le temps de manger quelque chose. Vous n'avez pas l'air bien, Sacha. Une heure de retard, ce n'est rien.

- C'est vous qui le dites.
- Il est vrai que vous êtes ingénieur...

Kalia commanda un « bortsch transsibérien » avant de s'excuser.

- Je vais me laver les mains. J'ai tripoté trop de choses au Goum.

Sacha Lemonov transpirait de plus en plus. Ses yeux décolorés acceptaient l'inévitable. Elle n'allait pas exécuter n'importe qui...

- Allez-y je vous attends.

Parvenue dans les toilettes, elle pénétra dans l'une des cabines, sortit de son sac la petite aiguille, la fixa à l'aide d'un élastique sous la paume de sa main gauche. Sans émotion, elle agit selon la procédure de l'école. En retournant dans la salle le ciel lui tomba sur la tête. Sacha avait disparu ! Elle se traita de conne, faillit se piquer avec l'aiguille. Sa première mission était un échec. Ecrasée par le sort elle se précipita vers l'un des garçons.

- Où est passé l'homme qui était avec moi ?
- Là, mademoiselle.

Des voyageurs accouraient vers une silhouette étendue par terre. Elle reconnut les chaussures. Les gens criaient, s'agitaient.

- Appelez une ambulance !

- Trop tard, il vient de faire une crise cardiaque.
- Il ne respire plus.

Kalia aperçut les yeux révulsés de celui qu'elle n'aurait plus besoin d'empoisonner. Le cyanure devant provoquer l'arrêt du cœur était désormais inutile. Discrètement elle détacha l'élastique qui retenait la seringue. La sacoche noire traînait par terre. Elle s'en empara au moment où une femme tendait la main vers l'objet.

- Je suis sa secrétaire ; nous partions pour Sarov. Il faut que je prévienne le directeur.

Méfiante, la femme s'éloigna de cette fille d'Intourist qui n'était pas plus secrétaire que Khrouchtchev n'était danseur étoile. De retour dans les toilettes, elle renonça à jeter l'aiguille dans la cuvette. Cet accroc au règlement la troubla moins qu'elle n'aurait pensé. Héritière d'une enfance solitaire, Kalia débattait avec elle-même de façon éclairante.

- On ne sait jamais, ça peut servir un jour...

Le cartable contenait le prix de la trahison. Combien De Gaulle payait-il ses espions ? Curieuse, elle ouvrit sans difficulté. A la place des liasses plastifiées de la Banque de France elle découvrit un document rédigé en anglais classé ultra secret par le Pentagone. Le texte, photos à l'appui décrivait sur une trentaine de pages le missile de moyenne portée PGM 19 Jupiter mis au point par l'équipe de Wernher von Braun à Huntsville dans l'Alabama !

Après la mort naturelle de celui qu'elle devait tuer elle subissait un deuxième choc. Sacha Lemonov était en route pour Sarov avec les secrets balistiques des Etats-Unis. Qui avait-elle tué ? Pourquoi ? Un abîme s'ouvrait sous la gare de Kazan engouffrant les glaces à la vanille de son enfance...

De retour dans la salle de restaurant elle aperçut Stanislas Borontsov le chef du contre-espionnage du KGB en personne. Celui qui l'avait sortie de l'Ecole.

- Kalia vous avez été formidable de sang-froid.
- J'ai aussi récupéré la sacoche ! Il y avait trop de gens autour de lui.

- Bravo !

- Vous avez regardé à l'intérieur ?

- Non. Maintenant c'est l'argent du parti !

- Très bien, très bien...

- Que dois-je faire mon colonel ?

- Rentrez chez vous. Vous êtes en congé car vous l'avez mérité. On vous contactera.

Pour se calmer les nerfs elle rentra chez elle à pied. Les immeubles paraissaient gris. Envolées les couleurs de Moscou la radiieuse. Dans quoi s'était-elle fourrée ?

- Eh bien mon bébé tu en fais une tête !

Kalia raconta à sa mère la mort accidentelle du traître, l'incroyable contenu de la sacoche.

- J'ai peut être tué un héros.

- Oublie ! Tu côtoies des mystères inatteignables. Dans quatre ou cinq ans tu découvriras la vérité au détour d'une conversation que tu ne peux imaginer. Laisse faire le temps. C'est le meilleur des conseillers.

- Oui Maman. Je vais me changer les idées. Il faut que je marche pour me calmer.

- C'est cela.

Kalia remonta la rue Souvorov puis se perdit dans la ville. Moscou repassait du gris à la couleur. Mécaniquement elle se dirigea vers la boutique tenue par Victor. L'orphelin solitaire de la Grande guerre patriotique, affligé de plusieurs malformations y tenait un commerce solitaire.

- J'ai mérité de décompresser...

Depuis la terrasse où il achevait sa gymnastique, Otto observait l'aéroport de Maison Blanche. Le soleil levant enflammait les bâtiments, évaporait les brumes autour des avions. Il relut la carte postale envoyée par Hélène Métayer, sa cousine de l'AFP. Comme chaque fois il relia les mots hors sujet, noyés dans le texte. : *engage le processus.*

Perplexe, il déchira la photo de la Tour Eiffel avant d'aller prendre une douche. Son ouïe exercée perçut un calme inhabituel. Avant de voir Alger il sentit l'atmosphère. Le Zarathoustra avait été ouvert en 1954 après la défaite de Dien Bien Phu. L'établissement était devenu l'ancre des nostalgiques de l'Indochine. Les paras venaient tirer leur coup avant de rejoindre les Aurès. Il descendit les marches pour se retrouver dans la grande salle à manger.

Une famille de colons français déjeunait en silence avant de quitter l'Algérie par les airs. Pour toujours. Zara astiquait ses cuivres d'un air triste. Depuis les fenêtres on apercevait la tour de contrôle de Maison Blanche. La Tunisienne s'approcha de la table avec une cafetière.

- Alors beau gosse, bien dormi ?

- Ca va. As-tu entendu quelque chose ?

- Ton nom a été évoqué au palais du Délégué général. On dit que tu as déserté après le coup d'Etat. Mais je n'ai pas entendu parler de mandat d'arrêt. C'est étrange.

- C'est le bordel dans la police. Côté Renseignement Généraux ?

- Ils sont passés hier. Ils ne m'ont posé aucune question à ton sujet. L'atmosphère est bizarre. Tout le monde se méfie de tout le monde. On égorge, on torture partout. Ca me rappelle la fin de l'Indochine, en plus sec.

- Je suis bien d'accord.

- Moi aussi je vais quitter l'Algérie.

- Pourtant tu es tunisienne, Zara...

- Je retourne au Vietnam. Là-bas il y a des conseillers américains qui s'emmerdent. A chaque permission il faut traverser le Pacifique pour aller voir bobonne et les gosses. Ça en dissuade beaucoup.

- Tu avais les plus belles Tonkinoises d'Indochine. Des femmes qui savaient rire. Des amours.

Zara releva les sourcils. Otto avait changé. Il n'était plus tout à fait le même homme.

- Mes filles m'ont écrit. Il n'y a pas que toi qui reçoit des cartes postales. Elles veulent que je rentre. Toutes sont fascinées par les dollars.

- Tu étais une mère.

- Elles me manquent.

Une larme descendit sur la joue de la Tunisienne. Otto repensa à la rosée sur les orchidées. Il revit les bâtonnets d'encens devant l'or des statues. La voix du colonel Bigeard, l'ancien coursier de banque devenu héros de la guerre d'Indochine résonnait encore. Les camarades tombés dans les rizières revenaient dans ses cauchemars le tirer par les pieds...Il leva la tête au-dessus de son bol.

- Qui va te protéger à Saïgon, Zara ?

- Je me disais que tu pourrais faire quelque chose. Tu as le bras plus long qu'on ne le pense. Je sais que tu as des relations...

- Je vais essayer.

- Je savais que je pouvais compter sur toi. Tu avais plus d'allure en uniforme. C'est quoi cet accoutrement de civil ?

- C'est une saharienne, comme on dit à Paris. Je trouve que ça fait un peu demi-saison. Tu ne crois pas ?

Alors qu'il retournait le pan de sa veste pour caresser la doublure Zara éclata de rire.

- Tu es un vrai mystère Otto !

- Ne pense pas trop Zara ! Par les temps qui courent, c'est mauvais pour le moral...



Après le petit déjeuner il la prit dans ses bras et l'embrassa tendrement comme pour une mère, en posant un baiser sur le front.

- Peut-être un jour au Sud du 17<sup>ème</sup> parallèle dans ton troisième Zarathoustra.

- Pourquoi pas.

En sortant, il retrouva le fidèle Ahmed Kebir au volant d'une voiture hilarante.

- C'est quoi cette plaisanterie ?

- C'est la nouvelle Ami 6 Citroën. Elle fait fureur à Paris.

- On dirait une nana, un jouet.

- Avec de beaux yeux ! Où allons-nous ?

- Chercher des ordres clairs et précis.

- Tu deviens exigeant, capitaine...

Otto envoya une grande claque dans le dos de son adjoint. Mal à l'aise sur le siège du passager il crut qu'il allait attraper le mal de mer lorsque le Harki passa de la première à la seconde.

- Elle est molle comme une fille cette bagnole !

- C'est Paris !

Après un kilomètre au milieu d'une ville fantôme ils s'arrêtèrent au pied d'un immeuble de la rue Denfert Rochereau. Otto s'engouffra dans l'allée pendant que Kebir faisait le tour du quartier. Il frappa les trois coup convenus sur la porte de l'appartement qui s'ouvrit immédiatement.

- Bonjour Otto.

- Bonjour mon colonel.

Yves Godard avait pris une part active au putsch des généraux. Entré dans la clandestinité comme beaucoup d'autres il préparait l'insurrection finale contre le gouvernement et le FLN.

- Voyez-vous Otto, ce sont les transistors qui ont coulé le putsch. De Gaulle a utilisé les ondes de RTF pour appeler le contingent à la désobéissance. La guerre est devenue une affaire de radio et de télévision. Nous ne l'avions pas compris.

- Oui mon colonel.

- Dans les casernes les fantassins venus de métropole avaient les oreilles collées sur les postes.

- Affirmatif.

- Nous allons détruire les antennes de RTF. Ce sera le silence partout en Algérie. Paris ne pourra plus utiliser les ondes. Les imprimeries sauteront, les journaux seront neutralisés. Nos actions seront d'autant plus fortes que la presse ne pourra pas nous cracher à la gueule.

- Si nous faisons sauter les installations de RTF ils trouveront le moyen de les réparer.

- C'est là que vous intervenez Otto. Vous étiez parti récupérer une bombe atomique. C'était héroïque. Là, ce sera du gâteau.

- C'est-à-dire ?

- Le gouvernement a prévu l'éventualité d'un sabotage. Un matériel de secours dort dans les cales du *landing ship transport* qui est amarré dans le port.

- Vous voulez parler du *Leita* ?

- Exactement. Nous allons le faire sauter avec une mine. L'opération aura lieu ce soir.

- Je ne suis pas nageur de combat.

- Votre mission consiste à couvrir la retraite des artificiers au cas où ils seraient repérés. Avec votre Harki cela devrait suffire.

- Je le pense.

- Les deux nageurs arriveront à bord d'un Zodiac camouflé le long de la côte sur la route moutonnière. Le *Leita* est amarré au quai de Lorient. Si après l'explosion ils sont poursuivis, vous allumerez les poursuivants.

- Compris.

- Il faut que les nageurs rejoignent l'équipe qui les exfiltrera en direction de la Tunisie.

- Et après ?

- Avez-vous une planque convenable ?

- Mes impedimenta sont pris en charge par la Texaco. Puisque vous m'avez chargé de négocier avec les Américains.

- Où en êtes-vous ?

- Ils sont d'accord pour nous aider à vendre le pétrole de l'Algérie française, même aux Russes ou aux Chinois. Mais si c'est celui d'un Sahara indépendant, il y aura un problème...

- Lequel ?

- Le désert est enclavé. Il faut un port sur la mer. Je n'en vois pas. On ne va tout de même pas exporter du pétrole par avion !

- C'est pour cela que nous allons garder toute l'Algérie. Nord et Sud.

- Oui mon colonel.

- A bientôt Otto. Nous sommes impressionnés par tout ce que vous faites.

- Moi aussi.

Une heure après ils marchaient vers le port. L'hiver diluait le ciel en café crème. Otto et Ahmed prirent position sur le toit d'un bâtiment. Le *Leita* amarré à son quai mouillait à l'écart des autres navires. A leurs pieds commençait la route moutonnaire.

- Je prendrai le quai en enfilade. Tu viseras la route.

- OK capitaine.

- Maintenant allons étudier notre solution de repli.

Kebir avait appris de son chef qu'un bon soldat devait revenir vivant du front. Les deux hommes testèrent un itinéraire qui le moment venu leur permettrait de gagner les hauteurs d'Alger. Autour d'eux un silence moite étouffait les ruelles. La ville s'était déplacée dans un autre monde. Essoufflés par une pression

invisible, ils regardèrent le port comme s'ils le découvraient pour la première fois. Puis ils regagnèrent leur position. La nuit était tombée lorsqu'ils entendirent une énorme explosion.

Le *Leita* sortit de l'anonymat des LST construits en série sur les chantiers navals américains. Touché sous la ligne de flottaison, il se pencha sur le flanc pendant que l'eau inondait le matériel de secours de RTF. Les yeux rivés sur les jumelles les deux soldats observaient. Une sirène se mit à hurler. Des marins accouraient. De la fumée s'échappait en grosse volute de la cabine de pilotage. Cinq minutes plus tard un camion de sapeurs-pompiers arriva sur la jetée de Lorient. A droite le clair de lune éclairait la route moutonnaire.

Otto aperçut les nageurs de combat sortant de l'eau, marchant vers le rivage. Les deux silhouettes furent prises en charge par l'équipage d'une ambulance. Le véhicule démarra en direction de l'Est. Dans un combat perdu d'avance, l'OAS faisait preuve d'imagination.

- Qu'est-ce qu'on fait capitaine ?
- La mission est terminée. On retourne voir les Américains.
- Je sens que nous allons finir nos jours au Texas.
- Pourquoi dis-tu cela ?
- Tu travailles pour les Texans, non ?
- C'est plus compliqué que ça, Ahmed...
- Inch Allah !

Sur l'itinéraire de repli les deux combattants traversaient un désert peuplé de souvenirs. Le passé les précédait comme dans un tableau flamand. La ville regardait ailleurs, les ignorait.

- Où va-ton ?
- A la villa voir si Connie est réveillée.
- Et moi ?
- Retourne chez Zara. J'ai peut être reçu une carte postale. Tu me la ramèneras.

Otto appuya sur le bouton de la sonnette tout en observant la rue. La fenêtre s'ouvrit. Connie apparut entre les volets, les cheveux en bataille, le col du peignoir ouvert sur le cou.

- L'explosion dans le port, c'était toi ?

- Oui.

Quelques secondes plus tard la porte s'entrebâillait laissant échapper un parfum de savon mouillé.

- Je n'ai pas eu le temps de me faire une tête.

- Tu es bien comme ça Connie. Que penses-tu de mon ensemble ?

Ahurie, la conseillère culturelle exhiba une dentition parfaite.

- Viens !

Sur les pas de l'Américaine, desserrée dans son linge, il parvint à la chambre puis au lit avant de plonger entre les jambes de la blonde sans lunette. Epuisés l'un par l'autre ils s'arrêtèrent avant de recommencer. Le soleil vint sécher la sueur sur les draps.

- Tu m'as comblée...

- Parce que tu es formidable.

- Mes patrons s'inquiètent d'une entente entre la France et l'Allemagne de l'Ouest sur la construction d'une bombe allemande...

- Tu peux les rassurer. Il n'y aura pas de bombe germanique. Vous avez bien une ambassade à Bonn ?

- Oui.

- S'ils font leur boulot ils confirmeront. Veux-tu faire une brillante carrière au sein de la CIA ?

- Oh oui !

Connie redressée au-dessus de son amant tournait la tête de droite à gauche, cherchait quelque chose.

- Inutile de remettre tes lunettes, tu es bien comme ça !

- Tu crois ? Je me sens toute nue...
- Tu es une vraie américaine !
- Et ma carrière ?
- Vous avez de plus en plus de conseillers militaires à Saigon pour une impossible à gagner mais rapportera beaucoup d'argent à certains.
- Et alors ?
- Conseille à tes chefs de faciliter l'installation au Sud-Vietnam d'une amie à moi. Zara, est tunisienne, elle va ouvrir un bar hôtel avec des filles superbes, des vietnamiennes. Il s'appellera Le Zarathoustra.
- Un bordel de luxe !
- La CIA aura des informations de première main.
- Comment cela ?
- Les commissaires politique du Vietminh y enverront des taupes que Zara repérera. Vous pourrez les suivre, les brancher...
- Tu as de l'expérience, Otto.
- C'est pour cela que tu m'aimes. Non ?
- Ta Zara renseignera aussi les services français. Tu es un malin.
- Entre alliés, on ne doit rien se cacher !

### *Fort Mead*

Assise à côté du chauffeur dans la Ford noire du FBI, Glenda observait la campagne du Maryland. Des oiseaux migrateurs traçaient leur chemin au-dessus de l'horizon. L'étude du comportement humain la privait de celle des animaux. Difficile de faire deux choses en même temps ! Le froid collait les feuilles mortes sur le bord de la route. Elle lâcha un soupir. Les verticalités de Fort Mead, lui

apparurent comme un décor de science-fiction. Elle repensa au *Cantique pour Leibowitz* le dernier roman de Walter Miller Jr, un auteur qu'elle aimait.

Par association d'idées elle fit le rapprochement avec Walter Fichte, le sous-directeur de la division soviétique. Sturgis avait labouré plusieurs pistes à Cape Saint Claire et Severna Park. Le faisceau des présomptions n'avait débouché sur aucune preuve. Impossible d'annoncer au nouveau patron de la NSA que le plus stratégique de ses sous-directeurs était un agent russe !

Après avoir présenté son badge à trois reprises, elle pénétra dans la zone directoriale. Ann Hasmith, l'inamovible secrétaire des grand patrons, se précipita pour la conduire au Saint des saints.

- Miss, ces messieurs vous attendent.

- Merci, Ann.

Gordon Aylesworth Blake quatrième directeur de la NSA se leva pour observer l'anomalie dont on lui avait décrit la dangerosité. Une femme venimeuse, au charme sportif marchait vers lui. Glenda faisait face à un homme ressemblant au dossier de Miss Gandy. Bientôt sexagénaire l'œil plus sombre que son prédécesseur, le teint mat, le pilote de chasse posa sur l'arrivante un regard perspicace, sûr de lui.

- Monsieur le directeur, je vous présente mes respects.

- Merci d'être venue. Je suppose que vous connaissez Walter Fichte et Edouard Huntington.

- J'ai cet honneur.

Les trois hommes détaillaient son nouveau tailleur, croisèrent leurs regards sur le travail du coiffeur. Chacun observait un silence prudent. Blake reprit le fil de sa conversation.

- Hier la Russie a fait exploser une bombe à hydrogène que la presse appelle Tsar Bomba. L'Impératrice des bombes est l'arme la plus puissante jamais inventée dans l'histoire de l'humanité. C'est un Tupolev Tu-95 qui l'a larguée au-dessus de la Nouvelle-Zemble dans l'Arctique. Elle a dégagé une puissance d'environ 57 mégatonnes.

- C'est effrayant !

- L'énergie destructrice de cette monstruosité représente 4 000 fois Hiroshima !

- Mon Dieu !

Glenda sentit qu'elle agaçait mais l'émotion du général-directeur n'était pas feinte.

- Il suffira de quelques dizaines de Tsar Bomba pour réduire les Etats-Unis à l'état de plateau granitique. Aucune vie pendant un million d'années, messieurs. Plus de mammifères ! Que des termites dégénérés !

Glenda se pinça les lèvres pour ne pas éclater de rire. Un silence radioactif suivit la déclaration directoriale. Gordon Aylesworth Blake glissa son regard sous la table transparente. Le mammifère en tailleur, préfiguration de l'Apocalypse, faisait partie d'une nouvelle espèce au sein de la NSA.

- Etions-nous au courant monsieur le directeur ? demanda Glenda.

- La division soviétique dirigée par notre ami Walter avait capté plusieurs messages laissant augurer un évènement important dans la nuit du 31 octobre au 1<sup>er</sup> novembre...

Walter Fichte confirma d'un signe de tête.

- Or la bombe a explosé à 11 h 32 heure de Moscou le 30 octobre soit 36 heures avant l'heure prévue déplora Gordon Blake. Selon le FBI le nouveau directeur était un maniaque de la ponctualité, un angoissé du chronomètre.

- La CIA a-t-elle une explication sur cette erreur d'appréciation ? demanda Glenda.

Gordon Blake interrogea ses deux adjoints qui gardèrent le silence avant d'avouer que nul n'avait songé à demander l'avis de l'agence concurrente. Agacé, Gordon interrogea Walter Fichte. Pris en faute, le chef de la division soviétique s'expliqua :

- Nous savions que les Russes préparaient quelque chose. Un message du KGB adressé à une unité d'élite de l'armée de terre signalait qu'une opération



spéciale se déroulerait dans la nuit du 31 au 1<sup>er</sup> novembre. Nous avons cru qu'il s'agissait de Tsar Bomba.

Agacé, Gordon Blake considéra ses adjoints avant de se tourner vers le FBI.

- Si vous avez une idée, mademoiselle, elle sera la bienvenue.

- J'ai une information, monsieur le directeur !

- Comment cela ?

- Le corps de Staline a été déménagé du mausolée de la Place Rouge pour être placé dans l'enceinte du Kremlin dans la nuit du 31 au 1<sup>er</sup> novembre. La fierté patriotique provoquée par la bombe 36 heures avant devait détourner l'attention de la vieille garde bolchévique. Nikita Khrouchtchev poursuit la déstalinisation entamée au 20<sup>ème</sup> Congrès du parti communiste. C'était il y a un peu plus de quatre ans. Vous vous souvenez...

En découvrant les regards incrédules de la NSA, elle ressentit un violent orgasme politique. Ce n'était pas la première fois. Gare à l'accoutumance.

- Je ne savais pas que le FBI écoutait le Kremlin en direct ! Vous devez dépenser des sommes colossales !

- Quelques dollars, monsieur le directeur.

- Expliquez-moi.

- Nos postes à l'étranger sont abonnés à la presse soviétique à commencer par la *Pravda* et les *Izvestia*. Nous sommes également abonnés à la presse de province particulièrement bavarde en Russie.

- Nous aussi ! Nous n'avons rien lu de tel !

- Monsieur le directeur, le renseignement consiste à lire les silences, repérer les vides, les informations qui manquent. Ce qui n'est pas écrit est toujours plus important que ce qui est imprimé. La presse russe n'annonçait plus les pèlerinages de délégations venant honorer le maréchal Staline à Moscou.

Abasourdis les trois hommes se regardèrent avant de reprendre la conversation sur un ton plus déférent.

- Pouvez-vous nous parler de votre voyage à Cuba ?

Glenda recommença son récit sans rien omettre des tractations ayant permis de rapatrier en Floride les prisonniers anticastristes. Puis elle sentit sur elle une curiosité toute masculine.

- Comment avez-vous trouvé Castro ?

- Terriblement séduisant.

Les trois mâles reculèrent sur les chaises pour éviter les serpents de la Méduse lâchés sur la table.

- Avez-vous découvert quelque chose sur le message prévenant le dictateur du projet de meurtre contre lui ?

- Il m'a confirmé avoir été averti.

- Par qui ?

- Il n'a pas voulu me le dire. Ce qui est de bonne guerre. A sa place j'aurais fait la même chose...

- Vous avez remis à Walter Fichte une longue liste des Occidentaux se trouvant à Cuba quelques jours avant la tentative de meurtre. Comment avez-vous obtenu ces noms ?

- Le FBI a des relations à Cuba dans le monde de l'hôtellerie.

Le directeur n'insista pas et se tourna vers Fichte.

- Où en êtes-vous de vos recherches Walter ?

- Pour l'instant nous n'avons rien trouvé. Nous allons avoir besoin de l'aide du FBI. La NSA ne peut pas brancher les Américains...

Walter Fichte s'était tourné vers Glenda qui s'attendait à la remarque.

- Effectivement cela pose de graves problèmes juridiques. Monsieur Hoover m'a demandé à ce sujet de vous transmettre un message, mon général.

- Je vous écoute...

- Ce sera en tête à tête, si vous le permettez.

- Bien sûr, nous verrons cela tout à l'heure. Où en est le FBI sur les jeunes gens de mon Agence soupçonnés de sympathie envers le parti communiste ? Cette affaire est très ennuyeuse.

- Pour l'instant nous n'avons rien trouvé de plus alarmant. Que dit votre contre-espionnage ?

L'air ennuyé, Gordon A. Blake regarda ses deux adjoints. L'Agence concevait le contre-espionnage comme un puritanisme farouchement anti-communiste. Au-delà de la paperasse, des badges et du verrouillage des locaux, personne n'assumait ce problème trop humain. A la CIA, James Jésus Angleton en avait fait un art. Au point d'en devenir fou après la trahison de Kim Philby, le seul en qui il avait confiance ! Un épisode qui avait beaucoup amusé oncle Edgar !

- Ma chère Glenda nous aurons besoin du FBI pour affûter notre perspicacité. Comme pour le déplacement de Staline ! Bravo pour la démonstration.

Glenda apprécia le « chère » précédant son prénom. N'en déplaisent aux deux sous directeurs, elle creusait son sillon comme le bœuf dans la rizière. Elle n'était pas née par hasard sous le signe du buffle.

- Le bureau est prêt à vous aider mon général.

Gordon A Blake signifia à ses collaborateurs que la réunion était achevée mais demanda à Glenda de rester. Après le départ des deux autres, il quitta sa chaise pour faire le tour de la pièce. Parvenu devant la maquette du Wildcat, il sortit une pochette en soie pour nettoyer les ailes de l'avion.

- Vous qui êtes nouvelle, quelles sont vos impressions sur la NSA ?

- Vous avez une haute technicité, de vrais soldats, des ingénieurs de premier niveau, un matériel de pointe.

- Du point de vue du renseignement ?

- C'est l'intelligence des questions qu'on lui pose qui fait la qualité d'un service. Tout dépend de la confiance que le président vous accorde. Nous savons qu'elle est totale.

- Je n'imagine pas la CIA agir dans le dos du président et prévenir Castro...

- Le FBI ne l'imagine pas non plus.

Glenda discerna comme un doute. Le nouveau directeur pensait par lui-même. Depuis sa nomination, l'homme lisait des biographies sur la famille Kennedy, s'intéressait aux labyrinthes de la politique, écoutait des journalistes compétents. Rassurant chez un militaire dressé à obéir.

- J'espère que vous ne soupçonnez plus les trois jeunes de mon Agence dont les relations douteuses expliquent votre arrivée ici...

- Je crois que ceux-là sont innocents.

- Vous suggérez qu'il y en a d'autres ?

- Pas pour l'instant.

- Vous m'inquiétez Glenda. Pourquoi vouliez-vous me voir en tête à tête ?

- Pour vous offrir un exemplaire dédicacé par le directeur.

Glenda sortit de son cartable *Les maîtres de la Tromperie* publié deux ans auparavant par John Edgar Hoover.

- Vous pourrez lire toutes les méthodes utilisées par les communistes pour pénétrer les classes politiques américaines et européennes.

Gordon A. Blake ouvrit le livre à la page de garde. Il lut à haute voix :

*Au général Gordon Aleyesworth Blake, héros du Pacifique, protecteur de l'Amérique. Avec mon immense respect et l'assurance de mon indéfectible soutien en toutes occasions présentes ou à venir.*

*John Edgar Hoover*

- C'est vraiment très aimable, je compte sur vous pour remercier le directeur.

- Ce sera fait.

Glenda quitta le bureau directorial satisfaite. Le personnel supputerait à perte de vue sur les confidences échangées autour de la Saint Gobain. Comme la Victoire ailée, elle planait sur les doutes de la NSA.

### *Paris*

Debout derrière les carreaux, le commissaire divisionnaire aux Renseignements Généraux, Charles Siméoni vérifia la présence du lion de Belfort au milieu de la place Denfert Rochereau. Dès fois que l'animal se soit échappé durant la nuit. Les pavés reflétaient le crachin tombant sur la capitale. Les impatients klaxonnaient les hésitants. Paris patinait.

- Tiens te voilà, toi !

Caresse, la chatte persane Seal point aux yeux bleus sauta sur la table réservée au brossage. Le transistor bloqué sur RTL racontait le monde. A Cuba, Fidel Castro se déclarait marxiste-léniniste. En Europe, l'Albanie maoïste rompait avec l'URSS. A Decazeville la CGT soutenait la grève des mineurs, bientôt celle de la SNCF. Le parti socialiste français suspectait De Gaulle de tentation fasciste voire pire ! Charles retourna le félin sur le dos pour continuer le travail à l'aide de l'autre brosse, plus douce.

- Tu t'en fous de la politique toi. Tu as bien raison. C'est un sale métier. Mais pas d'élections pas de poisson !

Charles éteignit la radio pour mettre en marche le tourne disque. L'appartement du cinquième étage s'éleva au-dessus de la poisse. Le poignard de la même Piaf le déchira de bas en haut.

*Non, rien de rien*

*Non, je ne regrette rien*

*Ni le bien, qu'on m'a fait*

*Ni le mal, tout ça m'est bien égal*

Une larme coula sur la joue. Le feu dans les poumons l'empêchait de respirer. Il dut chercher l'air avec les dents, revit la femme au bord de l'eau. Depuis quelques jour Charles pleurait pour un rien. La chatte repeignée, il passa à la salle de bain avant de rejoindre son chauffeur qui l'attendait en bas.

- Bonjour patron.

- Bonjour Toussaint.

La descente du boulevard Raspail en direction de la Cité était une procession vers les réalités. Chaque carrefour indiquait une étape vers les bassesses, les turpitudes. Flic des RG, chirurgien du corps social à équidistance du sommet et de la misère, il ne cessait d'apprendre à l'approche de la cinquantaine. Comme chaque matin, il monta les marches sans voir les murs gris, salua les filles du secrétariat, renifla l'atmosphère. Puis il fit le tour de son bureau avant de venir à la fenêtre. Dehors coulait la Seine, indifférente aux méandres de la politique.

Les attentats de l'OAS commis par les commandos Delta de Roger Degueldre semaient la terreur en Métropole comme en Algérie. Des officiers avaient pris le maquis après l'échec du soulèvement de l'armée d'Afrique. Eviter que l'un d'entre eux tue le Général plongeant la France dans un chaos indescriptible l'empêchait de dormir.

Le 8 septembre 1961 à Pont-sur-Seine, dans l'Aube alors que la voiture présidentielle traversait le village, une explosion avait failli tuer l'homme du 18 juin. Fort heureusement la pluie avait diminué la puissance des explosifs. L'attentat n'avait fait aucun mort ou blessé. Les RG, grâce aux recoupement des écoutes avaient identifié «Germain», le commanditaire. Jean-Marie Bastien-Thiry, colonel, ingénieur militaire était l'âme du complot. Les activistes débordaient d'imagination. Des chiens portant des explosifs étaient dressés pour fendre la foule, courir vers les tribunes où parlerait le chef de l'Etat.

Selon un rite immuable la section politique des Renseignements Généraux de la Préfecture de Police commençait la matinée par le bilan de la lutte anti-OAS. Suivraient l'extrême droite, l'extrême gauche, le parti communiste. Les autres, dont la section connaissaient la vie intime au point d'y faire les carrières servaient de récréation en fin de journée. Autour du dernier whisky arrivaient les

journalistes dont la valeur, c'est-à-dire les bons tuyaux, dépendaient de Siméoni et de ses adjoints.

Le soir dans la boîte de nuit de Régine ou au *Bœuf sur le toit*, les cousins de la section politique du ministère venaient accompagnés de leurs pigistes en tous genres, des agents de la CIA ou du Mossad. Des honorables correspondants de la banque, du pétrole, des casinos, de l'armement, des patrons de presse, des éditeurs réglait les frais. Une vie agréable brutalement gâchée par le sang coulant à flots dans tous les coins de France. Le décor Art Déco virait à l'ambiance Soulage. Noir sur noir !

- Tout le monde est là ?

Le commissaire divisionnaire Charles Siméoni dépassait sa famille d'une tête. Il survola son équipe sélectionnée parmi les meilleurs de la police judiciaire et de la sécurité publique. Aux RG, les promotions étaient plus rapides, les frais de missions conséquents. Récompenses pour une vie sans horaires et une curiosité de métaphysicien. Le manque d'idées indiquait la porte de sortie, le retour aux autopsies à la paperasse voire au maintien de l'ordre.

La section politique était un kaléidoscope de la vie française. Toutes les opinions y étaient représentées. Charles tenait à ces engueulades entre copains. Le renseignement ouvert se nourrissait d'idées permettant aux techniciens de poser leur matériel là où il fallait. Jean Deshayes, le commissaire-adjoint fit le point devant le mur recouvert de photos reliées par des flèches.

- Nous identifions de mieux en mieux les activistes qui tournent autour de Bastien-Thiry. Le dernier en date est un légionnaire d'origine allemande du 1<sup>er</sup> REP. Grâce aux cousins des Courses et Jeux et à notre antenne de Tunis nous avons son portrait. Les collègues de l'Air et des Frontières l'ont également repéré.

Jean Deshayes afficha la photo du légionnaire en tenue de combat, un vrai guerrier.

- Le capitaine Otto Heinner a fait une brillante carrière en Indochine puis il a été affecté en Algérie. C'est l'homme des coups de mains. Avec ses Harkis il parcourt le bled à la recherche des fellaghas. Il en aurait buté des dizaines. Quelques jours avant le putsch une source au Cercle Interallié l'a vu discuter avec Bastien-Thiry.

- Intéressant !

- Otto faisait partie du commando qui lors du soulèvement arrêta le Délégué Général. Peu après on retrouve sa trace à Reggane juste avant l'explosion de Gerboise, la bombe atomique. Les RG d'Alger, grâce à leurs infiltrés au sein du FLN, assurent qu'il faisait partie du commando chargé de s'en emparer.

- Le ministre avait peur de cela... Continue Jean.

- Otto Heinner semble changer de vie. Nous retrouvons sa trace à Divonne les Bains où il apparaît en compagnie d'Adnan Khashoggi, le fils du médecin personnel du roi d'Arabie. Nos indics au sein de l'OAS disent qu'Otto travaille pour les compagnies pétrolières américaines. On l'aurait vu dans un bar d'Alger avec une attachée culturelle appartenant à une riche famille de la Côte Est, une certaine Connie Wiscombe. Son père fut ambassadeur au Guatemala sous John Foster Dulles, le chef du Département d'Etat.

- Les mercenaires qui ont débarqué à la Baie des Cochons s'entraînaient au Guatemala.

- Foster a été viré par Kennedy.

- C'est vrai mais le père de cette salope a fréquenté la même université que John McCone, le nouveau patron de la CIA. Tout se tient. Aux Etats-Unis la banque, le pétrole, le renseignement, vivent dans la même cabine téléphonique.

- De là à déduire que notre Otto est devenu un agent américain, il n'y a qu'un pas...

- Que nous franchirons aisément ! Lorsqu'il était au Tonkin, Otto s'est lié d'amitié avec un ancien élève de Saint Cyr, le lieutenant Nguyen Khanh qui maintenant commande la 1<sup>ère</sup> division d'infanterie juste sous le 17<sup>ème</sup> parallèle. C'est là que se passent les choses sérieuses. Otto et Nguyen sont en relation étroite. Ils auraient fréquenté les mêmes bordels de l'armée française...

- Passionnant.

- Nos sources au sein de la French Connection et du gouvernement du Sud vietnamien vont dans le même sens.

- Que disent-elles ?



- Le général Nguyen Khanh pourrait un jour remplacer le trop catholique Jean-Baptiste Ngô Đình Diệm, l'actuel, chef d'Etat du Sud Vietnam...

- A ce point-là ?

- Les Américains pourraient favoriser un coup d'Etat si Diem ne se réconcilie pas avec les bouddhistes. Otto s'y connaît en matière de coup d'Etat. Son retour à Saïgon doit être programmé par la CIA...

- Passionnant.

Jean Deshayes reprit la parole devant son chef, ses collègues aux aguets.

- Je vous ai gardé le meilleur pour la fin. Selon mes sources au sein de la DST...

- Oh, oh !

Un murmure parcourut l'assistance. Pour les RG, le service du préfet Daniel Doustin était peuplé de rats et de serpents se disputant des morceaux de pains rassis au fond d'un puits. Les « sans bruits » n'avaient pas bonne presse dans l'Ile de la Cité.

- Pour la DST, Otto est un Allemand. Ils le soupçonnent de transférer au gouvernement de Bonn des informations sur la bombe française.

- Je sais d'où ils tiennent leurs soupçons, s'écria Siméoni. Les « sans bruits » fréquentent Markus Wolf, le patron de la STASI. Les rencontres ont lieu au Georges V.

- On va pouvoir les faire chier ! s'écria Clément, le dernier arrivé en provenance du Quai des Orfèvres.

- Attention, De Gaulle est intéressé, commenta Siméoni. Grâce à Markus la DST lui distille les dossiers de la Gestapo sur les Français qui ont collaboré avec les Nazis. C'est pour cela que le Général tolère les escapades de « Mischa » à l'Ouest.

- Il faut trouver un moyen d'intoxiquer les Schleus pour faire exploser les « sans bruits ».

- On verra plus tard. Revenons à nos moutons. Je veux une équipe sur ce Boche. Vous allez me le décortiquer depuis sa date de naissance jusqu'à son prochain coup d'Etat.

Une heure plus tard Charles se fit déposer au Cercle Interallié de la rue du faubourg Saint Honoré. Il y retrouva Jean Daniel, ancien combattant comme lui de la France Libre, également blessé au combat, une âme tourmentée par le drame algérien, un fidèle de Mendes France.

- Comment vas-tu Jean ?

- Ça pourrait aller mieux. Les douleurs reviennent la nuit. C'est beau ici. Tu me plonges dans le monde réel.

- Tu emploies des mots de journaliste. Comment va ton canard ?

- Bof...Parle-moi des gens de l'OAS après qui tu cours. Que faut-il en penser ?

- Des soldats comme nous Jean, piégés par une idée, celle d'une Algérie française. Ce ne sont ni des riches ni des profiteurs. Ceux-là sont partis depuis longtemps.

- Tu as raison.

- Je leur fais la chasse parce que moi aussi j'ai mes idées. Mais ce ne sont pas des mécréants. Je les respecte.

- C'est bien. Tu me parles vrai.

- Pour tes lecteurs du Nouvel Observateur, je dois être un monstre.

- Tu ne peux pas imaginer ! Si une de mes pigistes nous voyait ensemble, elle tournerait de l'œil...

- Tu ne pourrais pas un jour m'en présenter une ? J'ai besoin d'une femme de conviction avec qui me colleter. Je ne veux pas d'une Marie Chantal.

- Il y en a qui sont très bien.

- Ça me fait plaisir de te voir comme ça. Tu remontes la pente, Jean. Ce matin j'écoutais la même Piaf. J'ai chialé comme un gosse.

- Je réfléchis à ta proposition, Charles. On ne présente pas le Serov de De Gaulle, à une beauté bien-pensante sans avoir préparé le terrain.

- Merci, Jean.

### *Cape Saint Claire*

Un vent froid soufflait sur les côtes du Maryland arrachant les feuilles aux branches. Glenda se fit déposer en face de *Pettyjohn Fitting*, la boutique d'accastillage. En imperméable elle franchit la porte en se donnant l'air d'un matelot. Dans la chaleur retrouvée, elle découvrit un bric à brac de produits en tous genres. Des cordages, des ancres, peuplaient les rayonnages. Des cirés bretons Guy Cotten pendaient sur des cintres au-dessus de boussoles de toutes tailles. Des cartes marines plastifiées de la Chesapeake voisinaient avec des manuels de navigation. Laissant de côté les cannes à pêche elle avisa un gamin en pull marin.

- Bonjour madame, en quoi puis-je vous être utile ?

- Je cherche des gilets de sauvetage pour enfants.

- Venez avec moi.

Glenda suivit l'enfant vers une autre salle. Des gilets en liège, des bouées entassées les unes sur les autres formaient des pyramides. Des canots de toutes tailles dont certains gonflables s'échelonnaient le long du mur.

- Monsieur Pettyjohn est-il là ?

- Mon père travaille sur un voilier.

- Comment t'appelles-tu ?

- Hamlet.

- C'est un beau prénom...

- Tout le monde me le dit.

- Je repasserai plus tard avec les élèves de mon école. Pour les gilets de sauvetage, il faut faire des essais.

- Vous avez raison.

En sortant elle monta à bord de la Ford conduite par Sturgis. L'Italo-Américain afficha une interrogation muette.

- Pettyjohn est sorti pour travailler sur un voilier.

- C'est sûrement le *Fantôme des mers*. J'ai fait des repérages. Il est amarré près du ponton 36.

Sturgis soupira puis démarra la voiture. Des flocons de neige virevoltaient dans l'air.

- Que dit ton FBI ?

- Le fisc du Maryland collabore avec le Bureau. Nous avons épluché toute la comptabilité du magasin, le pedigree de chaque employé.

- Et alors ?

- Pendant des heures j'ai cherché un lien entre Edouard Huntington, Walter Fichte et les Pettyjohn. Je n'ai rien trouvé. Nada comme on dit à Cuba ! Cependant j'ai découvert un lien avec toi !

Surpris, Dentifrice jeta un coup d'œil dans le rétroviseur, arrêta la voiture au bord de la route. Derrière eux la Ford du FBI s'arrêta elle aussi.

- Tu as l'art de te mettre dans les coups tordus, Frank...

- On me l'a déjà dit. Qu'as-tu trouvé ?

- Il y a une relation entre Les Pettyjohn et Marita Lorenz, ton ancienne conquête...

- Je ne comprends rien à ce que tu racontes.

- Il y a un mois, les Pettyjohn ont été contactés par un armateur de Brême, en Allemagne de l'Ouest pour effectuer des travaux sur le bateau.

- Marita est allemande, ça n'a rien d'anormal.

- Konrad Lorenz, le cousin de Marita, travaille chez l'armateur. C'est lui qui a contacté les Pettyjohn. Surprenant n'est-ce pas ?

-Elle ne m'a jamais parlé de ce Konrad ni du voilier.

Perturbé, Sturgis essaya de chasser les flocons qui s'accumulaient sur le pare-brise. Pour l'aider Glenda actionna la commande des essuie-glaces.

- A quoi penses-tu, Frank ?

- A Marita. Castro passait son temps à se regarder dans les glaces en se frottant la barbe. Il ne la faisait pas vraiment jouir. Il était court sans préliminaire. Ce n'était pas un bon amant.

- Tandis que toi, tu la faisais grimper au mur !

- Oh oui...

- Que t'inspire ce voilier ?

- Le père de Marita est capitaine de la marine marchande. Quand on commande des paquebots comme le *Berlin* on ne fraie pas avec les marxistes !

- Que donne tes filatures, Frank ?

- J'ai sollicité des hommes d'honneur du Maryland. Les familles d'ici n'ont pu établir aucun lien entre les Pettyjohn et la NSA. Ils ne se fréquentent ni à l'église ni au temple pas plus qu'au bridge ou au tennis. Aucune trace, aucune photo, aucun registre, aucun témoin.

- Et les micros ?

- Ceux que j'ai placé dans leurs appartements ne donnent rien. Les Pettyjohn ne parlent jamais de politique. Ils ne regardent que les variétés à la télé. Des trucs débiles comme Lassie ou Batman.

- Et ici ?

- C'est pareil. Ils n'ont même pas évoqué la tentative de meurtre de Fidel. Pas un mot sur la Baie des Cochons !

- Ont-ils parlé du *Fantôme des mers* ?

- Jamais.

- Il faut écouter les silences Frank ! Voilà des gens qui vivaient à Chypre près d'une base stratégique. Ils sont allés à Cuba et à Palm Beach en Floride à deux pas de la maison des Kennedy. Ils travaillent à Cape saint Claire où vivent des centaines d'employés de la NSA. Ils n'en parlent jamais.

- Tu conclus quoi ?

- Ils en parlent ailleurs parce que ce sont des espions, des professionnels. Mène-moi au ponton.

Sturgis redémarra la voiture pour rejoindre la baie en empruntant des petites routes. Même en hiver, la campagne avait des airs de vacances. Un jour elle vivrait dans une de ces maisons avec un Labrador. Peut-être avec un homme pour sortir le chien. Ils arrivèrent enfin devant Herald Harbor. Des voiliers étaient amarrés le long des jetées.

- Allons à pied. Inutile de nous faire repérer.

- Qui possède le ponton ?

- Les Pettyjohn le louent à la capitainerie du port. Ils en ont deux autres. Cela leur permet d'assurer l'entretien de plusieurs bateaux.

Comme n'importe quel couple, ils s'approchèrent du bateau tout en gardant une distance. Glenda donna son bras à Sturgis qui ferait sans doute un meilleur amant que Castro.

- Qu'est-ce qu'il a de particulier ce voilier ?

- Il peut emmener une demi-douzaine de passagers en croisière. C'est un vieux bâtiment. Les deux mats peuvent être rabattus lorsque c'est nécessaire.

Glenda aperçut deux hommes qui s'affairaient sur le pont en frappant des coups de marteaux.

- Qu'est-ce qu'ils font ?

- Ils agrandissent l'écotille de la cale principale.

- Pourquoi ?

- Je n'en sais rien. Sans doute veulent-ils charger quelque chose d'encombrant.

Depuis la jetée Glenda observait le navire. Son regard la porta au loin sur l'autre rive.

- Est-ce que tu as une paire de jumelle ?

- Dans la voiture.

- Va la chercher.

Dix minutes plus tard elle observait la côte de Severna Park. Soudain elle poussa un cri.

- Qu'as-tu vu ?

- La maison de campagne de Walter Fichte se trouve dans l'axe du voilier. Les deux points peuvent communiquer.

- Comment cela ?

- On fait monter au mat des « flottants » des petits drapeaux. Il existe un code maritime international qui permet d'échanger des messages avec des chiffres et des lettres.

-J'ignorais.

- Dans la maison de pêcheur qu'ont racheté les Fichte il y a un mat. C'est ainsi que le chef de la division soviétique a prévenu les Pettyjohn de la tentative d'assassinat que tu avais confié à Marita.

- Ce n'est pas une preuve.

- Le *Fantôme des mers* sert à communiquer. C'est sa seule utilité !

- Tu devrais demander à ton oncle de poser une écoute sur la maison de campagne de Walter Fichte. J'en ai marre de bricoler !

*La petite abeille de Staline*

Serguei Golikov, l'adjoint de Serov, directeur du GRU, se sentait à l'étroit dans son blazer. Il reposa le numéro du New York Times sur le siège à côté du sien. De Gaulle en quelques phrases bien senties avait mis fin à la rébellion de l'armée d'Afrique. La France rapatriait sur le théâtre européen d'excellents régiments entraînés par deux décennies de guerres ! Mauvaise nouvelle pour le Pacte de Varsovie.

Cette réalité rendait encore plus aventureuse toute offensive frontale contre l'Europe de l'Ouest. Il était temps d'imaginer autre chose. Les Etats-Unis avaient utilisé l'arme atomique contre des populations civiles, tuant des centaines de milliers de personnes à Hiroshima et Nagasaki. A Dresde ils avaient envoyé à la mort des dizaines de milliers d'innocents en bombardant la ville au phosphore pendant trois jours. Comme à Tokyo. Aucun objectif militaire. L'Amérique conduisait sans état d'âme une politique de terreur. Des millions d'Amérindiens en avaient fait les frais.

Les fusées à ogives nucléaires de Turquie et de Sicile empêchaient Golikov de dormir. Staline qui avait une âme, avait compris que l'équilibre de la terreur rendait stratégique la connaissance intime de l'autre. Le terrorisme nucléaire obligeait les fossiles du Kremlin à inventer. Inutile de voir depuis un avion la gesticulation militaire de l'adversaire. L'URSS devait lire dans la tête de l'ennemi. Le cerveau qui appuierait sur le bouton était le vrai champ de bataille.

Il finit par se détendre en survolant les eaux du lac Léman. Rien de tel que la Suisse pour se calmer les nerfs. Le Vickers Viscount de la Turkish Airlines achevait sa descente. Après le passage de la douane il sauta dans le taxi réservé depuis Khodinka par Sonia, l'infirmière de Serov qui était aussi la sienne...

- Bonjour monsieur. Où allons-nous ?

- A Lausanne.

- Irez-vous à Tokyo pour les jeux de 1964 ?

- Pourquoi cette question ?

- Je vous reconnais ! Vous êtes bien monsieur Kurinov ?

- Je préfère rester discret. Je ne suis pas le sélectionneur. On m'a chargé de représenter l'Union Soviétique au vernissage d'Art et Olympisme.



- C'est vous qui allez choisir la future affiche officielle ?
- Je ne suis que l'un des membres du jury.
- Il paraît qu'il y aura des peintures, des machins pour le dessin.
- L'olympisme devient un business.
- Hélas.

Seules l'obsédaient les intelligences décisionnelles de Kennedy, de Bundy son conseiller pour la sécurité, de Robert McNamara le Secrétaire d'Etat à la Défense. De quelques autres également. Tout en contemplant le lac depuis la voiture il ne voyait pas comment la Russie entrerait dans la tête des Kennedy. Pour faire quoi ?

- Où je vous dépose ?
- A l'hôtel Royal Savoy, avenue de Cour.

Après avoir laissé un pourboire historique, Sergueï récupéra la clé de sa chambre. Escorté par les sourires du personnel, il parcourut le salon pour s'arrêter devant les projets. Le chat blanc laiteux avec ses taches rousses, dressant les anneaux olympiques lui arracha un sourire. Sergueï Golikov aimait les chats. Karl Marx, son sibérien, lui manquait. Sonia également.

- C'est le projet de Sabine Racinet, une Française.
- Débile !

Plus loin il s'arrêta devant un plastique de Catherine Marie Agnès de Saint Phalle. L'artiste avait inventé un monstre gentil pour les petits.

- Inattendu !
- Les Françaises sont inventives cette année.
- Je veux bien vous croire...
- Nous avons déposé le catalogue de l'exposition dans votre chambre.

Parvenu dans ses meubles, il se délesta d'un deuxième pourboire avant de vérifier le confort du lit à deux places. Le confort occidental avait du bon. Puis il admira la vue sur le Léman. Au loin, les Alpes françaises chauffaient leurs neiges

au soleil. Douché, rasé de frais à cause d'une pilosité anarchique, il se dirigea vers le café de Grancy. Sur le trottoir qui longeait le chemin de fer à crémaillère, Sergueï appréhendait. Celle à qui Serov avait fait un enfant en 1940, était devenue l'icône, la réconciliatrice, des vieux bolchéviques du GRU et du KGB.

Seule femme à coordonner l'action des organes aux Etats-Unis, la Française appartenait à l'aristocratie communiste. Descendante d'Henri Tolain et de l'Association internationale des travailleurs, celle que Staline appelait notre petite abeille terrifiait les Russes.

Il la reconnut dans la chaleur embuée du café en train de feuilleter les dessins relatifs aux jeux de Tokyo. Elle lui fit signe de s'asseoir. Des étudiants s'amusaient, bavardaient dans un nuage de fumée, buvaient des assemblages servis dans des verres plats.

- C'est le rendez-vous des élèves de l'Ecole polytechnique fédérale. Un bon établissement.

- Je sais.

- Que pense-tu de ma chatte ?

Pris au dépourvu, il bredouilla une réponse en français, langue qu'il maîtrisait mal.

- Je te transmets les remerciements du Secrétaire Général. Grâce à toi nous avons pu garder Castro en vie. Ensuite tu as fait échouer le débarquement de la Baie des Cochons. Tu es maintenant au sommet de la hiérarchie clandestine de l'Armée Rouge.

- Vous n'allez quand même pas me nommer maréchale...

- Il y a cent mille dollars pour toi. Comment les veux-tu ?

- Des collectionneurs, en France et aux Etats-Unis achèteront mes bestioles en créditant le compte d'*African Modernity* de Georgetown. Celui également de la rue Campagne première à Paris. Pas tous à la fois évidemment...

- Ce sera étalé dans le temps.

- Comment va Boris ?

- Ton fils versifie, il ne se porte pas trop mal. C'est un mélancolique. Comme son père.

- Et Ivan ?

- Serov ronge son frein. On n'a jamais vu un président du KGB rétrogradé au rang de directeur du GRU. Mais il n'y peut rien.

- C'est faux ! Quand on veut on peut.

Comme tous à Moscou, Golikov était fasciné par l'incroyable détermination de la petite brune du Quartier Latin.

- Quelles sont les nouvelles du Politburo ?

- Rodion Malinovski ne veut pas d'offensive à l'Ouest. Le maréchal craint un conflit avec la Chine. Depuis avril dernier, la situation se détériore avec Pékin. Les démocraties populaires d'Europe orientale ne sont pas sûres. La France sort son armée du borbier africain. Une attaque serait vouée à l'échec.

- Malinovski a raison. Pas d'offensive à l'Ouest ! La situation n'est pas mûre. Les Français ne descendront pas dans les rues pour soutenir un coup d'Etat communiste contre De Gaulle.

- Castro veut que nous répliquions. Nous ne pouvons pas rester sans réagir. Nikita Sergueïevitch tourne en rond. Les Américains nous tiennent à la gorge avec leurs fusées, Sabine. C'est pour cela que je suis ici.

- Ou en sont les PGM 19 Jupiter ?

- Ils seront opérationnels l'année prochaine.

- Dès 1962...

Face à Golikov, celle qui avait sauvé Cuba deux fois, prit une feuille vierge dans son carton à dessins. Elle traça les contours de l'île en bas à gauche.

- Voici Cuba.

Au Nord elle dessina avec la sureté du géographe les côtes américaines jusqu'à Terre Neuve.

- Quels sont vos objectifs, Sergueï ?

- Empêcher les Américains de débarquer à nouveau. Rassurer Castro et nos alliés sur la planète. Montrer que l'URSS défend ses alliés. Serov et moi souhaitons installer des fusées à Cuba, afin d'obliger les Américains à retirer les leurs de Sicile et de Turquie.

- C'est bien de savoir ce qu'on veut vraiment. Félicitations ! Que pense le ministre de la Défense ?

- Rodion dit que transporter des ogives à Cuba implique des convois maritimes, des accostages sur l'île qui ne passeront pas inaperçus. Les espions de la CIA sont dans les ports. Ceux de la mafia également.

- Effectivement, Rodion à raison. Que ferez-vous quand Kennedy vous demandera de retirer vos fusées ?

- C'est pour cela que je suis venu à Lausanne. Pour en parler. Comme autrefois...

Sabine commanda un assemblage. Golikov la regardait tourner les pages de ses dessins. Autour d'eux les étudiants babillaient. Soudain il eut l'impression de passer un examen.

- Kennedy exigera le retrait de vos fusées. Je le connais bien comme tu t'en doutes.

- Ce sera la Troisième guerre mondiale. Donc un échec.

- Non Serguei. Vous retirerez vos fusées de Cuba. En échange il retirera les siennes de Turquie et de Sicile ! Nos alliés verront que nous réagissons. Kennedy signera une lettre au Secrétaire général confirmant le retrait de ses armes et s'engageant à ne pas envahir un pays allié de la Russie.

- Et s'il refuse ?

- J'y ai songé.

- Tu vas le faire chanter avec une histoire de femme ?

- Ne sois pas discourtois Serguei ! Kennedy est un coureur mais ce n'est pas en agitant une petite culotte que vous le ferez reculer. Surtout pas lui. L'Amérique n'est pas tombée si bas.

- Alors comment feras-tu pour l'obliger ?

- En le terrifiant au bon moment, juste avant qu'il autorise l'US Air Force à détruire vos convois et vos bases à Cuba.

Golikov remuait la tête de bas en haut tout en réfléchissant. Avec Sabine c'était toujours une partie d'échec, un blitz où les horloges s'affolaient.

- Tu as les moyens de le terrifier ?

- Dans quelques semaines tout sera au point. De toute façon l'URSS ne doit pas laisser des fusées à Cuba en permanence. Ce serait une source d'emmerdements à n'en plus finir. Castro est trop imprévisible. Vous serez gagnant en les installant. Vous serez gagnant en les retirant.

- Tu es une stratège.

- C'est ce que pensait Staline...

Golikov réfléchissait à toute vitesse, essayant de pendre la Française en défaut. Un jeu qui l'excitait.

- Tout cela revient à une sorte de match nul, un point partout. C'est un peu décevant...

- Non Serguei.

- Explique moi.

- La crise durera assez longtemps pour que j'introduise *Liverpool* dans la chaîne décisionnelle américaine. Ce ne sera pas un match nul !

- Figure toi que j'y avais pensé moi aussi !

- Je sais. Yvan m'a prévenu entre deux crises de paranoïa...

- Son psoriasis ne s'arrange pas.

- Sonia lui prépare ses crèmes ?

- Oui.

Golikov baissa les yeux puis chercha une faille dans le plan, quelque chose d'inattendue.

- Imagine que les Américains tardent à découvrir nos installations à Cuba. Nous aurons sur les bras l'encombrant Castro et tout un arsenal à gérer. Comme tu dis, des emmerdements à n'en plus finir.

- Rassure-toi, les Américain découvriront vos fusées au bon moment. Vous aurez une excuse pour Castro.

- Tu veux dire que nous les préviendrons !

- Nous piloterons cette crise de bout en bout Serguei. Après nous en inventerons d'autres, plus avantageuses...

- Tu es diabolique !

- Ne sois pas excessif.

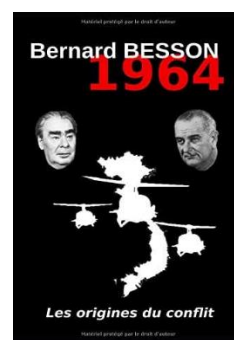
- J'ai une chambre au Savoy, juste au-dessus de ta chatte...

- Pars le premier.

... / ...



Les personnages *1961* marchent vers leur destin...



... / ...

Du même auteur

**Vingtième siècle**

*1962* Odile Jacob 2015

*La crise des missiles à Cuba*

*1963* Amazon Kindle 2016

*Les complots et l'assassinat de JFK*

*1964* Amazon Kindle 2017

*Le déclenchement de la guerre du Vietnam*



## Quatrième siècle

L'accession de Théodose le Grand au pouvoir, les conflits au sein du christianisme, la pression migratoire, la crise économique, les complots dynastiques sous le regard d'une chirurgienne ostrogoth otage à la cour de Constantinople.

*Marina et les dieux*, L'Harmattan 2019

*Marina et l'empereur d'Occident* Amazon Kindle 2021

*Marina à Rome* Amazon Kindle 2022

*Marina et l'Afrique* Amazon Kindle 2023

## Guerres économiques

Les méthodes et les enjeux de la guerre économique à partir de son expérience vécue auprès du Haut responsable pour l'intelligence économique

*Ukraine : Lire et conduire la guerre économique*, Diploweb, mai 2022

*Les Hommes debout* Amazon Kindle 2015

Guerre économique entre la Chine et les USA autour des maladies génétiques

*Le Partage des terres*, Odile Jacob 2013

Affrontement entre la Chine et les Etats-Unis en Malaisie sur fond de corruption de la classe politique.

*Groenland*, Odile Jacob, 2011

Traduit aux Etats-Unis sous le titre *the Greenland Breach* relate les affrontements géostratégiques entre multinationales autour de la grande île et du réchauffement climatique.

*Main basse sur L'Occident*, Odile Jacob 2010

La Chine, alliée aux fonds souverains du Qatar et de Dubaï, vient au secours des finances publiques déclinantes de l'Europe.

*Chien rouge*, Le Seuil 2008

Le Japon et la Chine s'affrontent violemment à Lyon, ville industrielle et secrète, autour des nanotechnologies et des énergies renouvelables. Prix de l'intelligence économique et concurrentielle 2008. Chouette de Cristal.

*L'Imam bleu*, Le Seuil 2007

Création d'un califat islamique dans le Nord de la France. Traduit en russe aux éditions Inostranka

*Les Eaux d'Hammourabi*, Calmann Levy 2006

L'instrumentalisation de la justice dans les règlements de compte politiques.

*Le matin des Justes*, Calmann Levy 2005

Quand la science et les croyances délirantes cohabitent pour le meilleur ou pour le pire.

*Chromosomes*, Calmann Levy 2002

La découverte inopinée d'une thérapie génique en Floride va bouleverser l'économie mondiale et provoquer l'agonie du dernier groupe pharmaceutique français indépendant. Prix Edmond Locard 2006 du roman noir scientifique.

*Les Vierges de Kotelnikovo*, Calmann Levy 1999

Trois fausses icônes du 18<sup>ème</sup> siècle deviennent des armes redoutables dans le cadre d'une guerre atomique.